

Prix : **95** centimes

LES MEILLEURS AUTEURS CLASSIQUES

Français et Étrangers

MÉMOIRES

DE

JACQUES CASANOVA

ÉCRITS PAR LUI-MÊME

ÉDITION ORIGINALE, LA SEULE COMPLÈTE

TOME TROISIÈME



PARIS

ERNEST FLAMMARION, ÉDITEUR

26, RUE RACINE, 26







MÉMOIRES

DE

JACQUES CASANOVA

DE SEINGALT



MÉMOIRES
DE
JACQUES CASANOVA
DE SEINGALT

ÉCRITS PAR LUI-MÊME

Édition originale, la seule complète

Nequidquam sapit qui sibi non sapit.

TOME TROISIÈME

PARIS
ERNEST FLAMMARION, ÉDITEUR
26, RUE RACINE, PRÈS L'ODÉON

—
Tous droits réservés.



MÉMOIRES

DE

JACQUES CASANOVA

DE SEINGALT.

CHAPITRE PREMIER.

L'affaire de la fausse nonne se termine d'une manière plaisante. — M. M. sait que j'ai une maîtresse. Elle est vengée de l'indigne Capsucefalo. — Je me ruine au jeu : excité par M. M., je vends peu à peu tous ses diamants pour tenter la fortune qui s'obstine à m'être contraire. — Je cède Tonine à Murray, qui lui assure un sort. — Barberine, sa sœur, la remplace.

Comment fites-vous cette belle connaissance ? dis-je au résident.

— Il y a six mois, me répondit-il, que, me trouvant à la porte du couvent avec M. Smith, notre consul, avec lequel j'avais été voir je ne sais plus quelle fonction, je lui dis, en parlant d'une douzaine de nonnes que nous avions passées en revue : — Je donnerais bien cinq cents sequins pour passer quelques heures avec la mère M. M.

Le comte Capsucefalo m'entendit, mais ne dit rien. M. Smith me dit qu'on ne pouvait la voir qu'à la grille, comme l'ambassadeur de France, qui lui faisait souvent des visites. Capsucefalo vint le lendemain me dire que, si

j'avais parlé tout de bon, il était sûr de me faire passer une nuit avec la religieuse dans tel endroit qu'il me plairait, pourvu qu'elle pût compter sur le secret. — Je viens, me dit-il, de lui parler, et, quand je lui ai nommé votre personne, elle m'a répondu qu'elle vous avait remarqué avec M. Smith, et qu'elle souperait bien volontiers avec vous plus par inclination que pour les cinq cents sequins. Je suis, ajouta le drôle, le seul à qui elle se fie, et je la conduis à Venise au casino de l'ambassadeur de France, chaque fois qu'elle veut y aller. Vous ne pouvez pas craindre d'être trompé, car ce sera à elle-même que vous remettrez la somme lorsque vous l'aurez eue en votre possession. En disant cela, il tira le portrait de sa poche et me le montra. Le voici. Je le lui achetai à lui-même deux jours après avoir cru m'être trouvé toute une nuit avec cette femme charmante, et quinze jours après notre entretien. Cette belle que voilà vint en masque, vêtue en religieuse, et j'eus la sottise de me croire en possession d'un trésor. Je m'en veux de n'avoir pas au moins soupçonné la tromperie en voyant sa chevelure, car je savais que les religieuses doivent avoir les cheveux coupés. Mais quand j'en fis l'observation à cette drôlesse, elle me dit qu'elles étaient maîtresses de les conserver sous le bonnet, et j'eus la faiblesse de la croire.

Je savais que, sous ce rapport, Murray n'avait pas été trompé, mais je ne me croyais pas obligé d'en faire en ce moment-là l'observation à mon Anglais.

Je tenais à la main le portrait que Murray m'avait remis, je le considérais alternativement avec le portrait que j'avais sous les yeux. Ce portrait était à gorge découverte; et, comme je fis à haute voix la remarque que les peintres faisaient cette partie comme ils l'entendaient, l'effronté saisit ce moment pour me faire voir que la copie était fidèle. Je lui tournai le dos avec une expression de mépris qui aurait dû la mortifier beaucoup si ces sortes d'êtres pouvaient être susceptibles d'un sentiment de pudeur. Je ne pus, pendant mes observations de cette nuit, m'empêcher de rire de l'axiome *Quæ sunt æqualia uni tertio sunt*

æqualia inter se (1), car le portrait ressemblait à M. M. comme à l'indigne courtisane qui empruntait son nom, et pourtant ces deux femmes ne se ressemblaient pas entre elles. Murray, à qui j'en fis l'observation, en convint, et nous passâmes une heure à philosopher sur la matière. Comme le substitut de M. M. s'appelait Innocente, nous éprouvâmes le désir de savoir combien son nom était d'accord avec sa profession, et nous lui demandâmes comment le fourbe s'y était pris pour l'induire à consentir à jouer le rôle qu'elle avait adopté; et voici ce qu'elle nous raconta :

« Il y a deux ans que je connais le comte de Capsucefalo, et sa connaissance m'a été utile; car, s'il ne m'a point donné de l'argent, il m'en a fait gagner beaucoup des personnes qu'il m'a fait connaître. Vers la fin de l'automne dernier, il vint un jour me dire que si j'étais capable de contrefaire la religieuse avec les habits qu'il me procurerait, et de passer comme telle la nuit avec un Anglais, je gagnerais cinq cents sequins. » — Tu n'as, me dit-il, rien à craindre, car je te conduirai moi-même au casino, où la dupe t'attendra, et j'irai te reprendre à la fin de la nuit pour te reconduire à ton prétendu couvent.

» Il me fit la leçon sur la manière dont je devais me comporter, et me dicta ce que je devais répondre en cas que mon amoureux me fit des questions sur le régime du couvent.

» Messieurs, cette intrigue me plut, elle me mit en gaieté, et je lui répondis que j'étais prête. D'ailleurs, ayez la bonté de considérer qu'il n'y a point de femme de mon métier qui résiste à l'attrait de gagner cinq cents sequins. Trouvant la chose et plaisante et lucrative, je le sollicitai, lui promettant de jouer mon rôle dans toutes les perfections. La chose fut faite et il me suffit de l'instruction relative au dialogue. Il me dit que l'Anglais ne pourrait me parler que de mon couvent, et, par manière d'acquit, des amants que je pouvais avoir; que sous ce dernier

(1) Deux objets égaux à un troisième sont égaux entre eux.

point, je devais couper court, répondre en riant que je ne savais pas de quoi il me parlait, lui dire même que je n'étais religieuse que de masque, et que, badinant avec esprit, je pouvais lui faire voir mes cheveux.

— Cela, me dit Capsucefalo, n'empêchera pas qu'il te croie religieuse, et même la religieuse qu'il aime, car il sera persuadé que tu ne saurais être une autre. Comprenant tout l'esprit de cette fine plaisanterie, je ne me souciai pas un moment de savoir le nom de la religieuse que je devais représenter ni le nom du couvent dont je devais faire partie. La seule chose qui m'occupât était les cinq cents sequins. Ceci est si vrai que, quoique j'aie passé une nuit charmante avec vous et que je vous aie trouvé plus fait pour être payé que pour payer vous-même, je ne me suis pas informée comment vous vous nommez ni qui vous êtes, et je ne le sais pas au moment où je vous parle. Vous savez comment j'ai passé la nuit ; je vous ai dit que je la trouvai délicieuse, et je vous assure que j'étais heureuse dans l'idée d'en passer une pareille. Vous m'avez donné cinq cents sequins ; mais je dus me contenter de cent, comme Capsucefalo me l'avait dit, et comme il m'a dit que vous m'en donneriez cent cette nuit. Vous avez tout découvert ; j'en suis fâchée, mais je ne crains rien, car je puis me masquer comme je veux, et je ne peux pas empêcher que ceux qui ont envie de moi me prennent pour une sainte, si cela les amuse. Vous m'avez trouvé des armes ; mais il est permis à chacun d'en porter pour sa propre défense. Je ne me trouve coupable de rien. »

— Me connais-tu ? lui dis-je.

— Non ; cependant je vous vois souvent passer sous mes fenêtres. Je demeure à Saint-Roch auprès du pont.

Le récit parfaitement filé que nous fit cette femme nous convainquit qu'elle avait fait son métier en coureuse habile ; mais Capsucefalo, malgré son titre de comte, nous parut digne du carcan. Cette fille devait avoir dix ans de plus que M. M : elle était jolie, mais blonde, et ma belle nonne avait les cheveux d'un beau châtain cendré et était plus grande d'au moins trois pouces.

Après minuit nous nous mimes à table, et nous fîmes honneur du meilleur appétit à l'excellent ambigu que ma chère Antoinette avait préparé. Nous eûmes la barbarie de laisser là cette malheureuse, sans même lui offrir un verre de vin; mais nous crûmes ne devoir pas agir autrement. Dans nos discours de table, mon joyeux Breton me fit en homme d'esprit des commentaires sur l'empressement que j'avais mis à le convaincre qu'il n'avait pas eu les faveurs de M. M.

— Il n'est pas naturel, me dit-il, que vous ayez mis tant d'intérêt à la chose sans être amoureux de cette divine nonne.

Je lui répondis qu'étant condamné et borné au terrible parler, si j'étais amoureux j'étais fort à plaindre.

— Je donnerais volontiers cent guinées par mois, me dit-il, pour avoir le privilège de lui faire des visites à la grille.

En disant cela, il me remit les cent sequins de la gageure, en me remerciant de les lui avoir gagnés; et je les mis bravement dans ma poche.

A deux heures après minuit, nous entendîmes frapper doucement à la porte de la rue.

— Voilà l'amî, dis-je; soyez sage et comptez qu'il confessera tout.

Il entre, voit Murray et la belle, et ne s'aperçoit qu'il y avait un tiers qu'en entendant fermer à la clef la porte de l'antichambre. Il se retourne, me voit, et comme il me connaissait, sans se décontenancer, il me dit :

— Ah! c'est vous; passe. Vous sentez la nécessité du secret.

Murray rit, et lui dit tranquillement de s'asseoir. Il lui demande, en tenant entre les mains les pistolets de la belle, dans quel endroit il la conduirait avant qu'il fit jour?

— Chez elle.

— Il est possible que non, car il est fort possible qu'en sortant d'ici vous alliez de compagnie coucher l'un et l'autre en prison.

— Non, je ne le crains pas ; car l'affaire ferait trop de bruit, et les rieurs ne seraient pas de votre côté. Allons, dit-il à sa compagne, habillez-vous et partons.

Le résident, toujours calme et froid comme un Anglais, lui verse un verre de chambertin, et le gredin boit à sa santé. Murray, voyant à son doigt une belle bague en brillants, la loue, et se montrant curieux de la voir, il la lui tire du doigt, l'examine, la trouve parfaite et lui demande ce qu'elle vaut. Capsucefalo, un peu déconcerté, lui dit qu'elle lui a coûté quatre cents sequins,

— Je la garde pour ce prix, lui dit le résident en la mettant dans sa poche.

L'autre baisse la tête, et Murray, riant de sa modestie, dit à la fille de s'habiller et de partir avec son digne acolyte. Cela fut fait dans l'instant, et après une profonde révérence ils partirent.

— Adieu, procureur de nonnes, lui dit le résident.

Le comte ne répliqua point.

Dès qu'ils furent sortis, j'embrassai Murray en lui faisant compliment sur sa modération, dont je le remerciai, car un esclandre n'aurait pu que nuire à trois innocents.

— Soyez tranquille, me dit-il, les coupables seront punis et personne ne pourra en connaître la raison.

Alors je fis monter Tonine, et mon Anglais lui offrit à boire ; mais elle refusa avec modestie et beaucoup de grâce. Murray la regardait avec des yeux de flamme, et partit en me faisant les plus vifs remerciements.

Ma pauvre Tonine avait fait une longue épreuve d'obéissance et de résignation, et elle était autorisée à supposer que je lui avais été infidèle ; mais je lui prouvai de la manière la plus certaine que je m'étais respecté et conservé frais pour elle. Nous restâmes six heures au lit et nous nous levâmes heureux l'un et l'autre

De suite après diner, je m'empressai d'aller trouver ma noble M. M., et je lui contai de point en point toute l'histoire. Elle l'écouta avec une attention presque avide, laissant voir sur son visage les différentes impressions qu'elle éprouvait. La crainte, la colère, l'indignation, l'approba-

tion de ma conduite pour éclairer les doutes qui devaient naturellement s'insinuer dans mon esprit, la joie de me découvrir par là toujours amoureux d'elle, tout se peignit successivement et dans ses regards, et dans les différentes teintes dont se colorèrent ses joues et son front. Elle fut charmée d'apprendre que le masque qui m'avait accompagné au parloir, était le ministre résident d'Angleterre; mais elle témoigna le plus noble dédain quand je lui dis qu'il donnerait volontiers cent guinées par mois pour avoir le privilège de pouvoir l'entretenir au parloir, en lui faisant des visites au travers de l'importune grille. Elle lui en voulait d'avoir pu s'imaginer qu'elle eût été en sa puissance et de lui avoir trouvé de la ressemblance avec un portrait qui, selon elle, ne lui ressemblait pas du tout : je le lui avais remis. Elle me dit avec un sourire plein de finesse qu'elle était certaine que je n'avais pas laissé voir la fausse religieuse à ma petite, car elle aurait pu se tromper.

— Tu sais donc que j'ai une servante?

— Oui, et, qui plus est, jolie. C'est la fille de Laure; et si tu l'aimes, j'en suis bien aise ainsi que C. C. J'espère que tu trouveras le moyen de me la faire voir; quant à C. C., elle la connaît déjà.

Voyant qu'elle en savait trop pour que je pusse lui en faire accroire, je pris sur-le-champ mon parti et je lui contai en détail l'histoire de mes nouvelles amours. Elle m'en témoigna une satisfaction trop franche pour qu'elle ne fût pas sincère. Avant que je la quittasse, elle me dit que son honneur était engagé à faire assassiner Capsucefalo, car cet indigne personnage l'avait trop outragée pour lui pardonner. Pour la tranquilliser je lui promis que, si le résident ne nous débarrassait pas de lui dans la huitaine, je me chargerais moi-même du soin de notre commune vengeance.

Vers le même temps, le procureur Bragadin, frère de mon patron, vint à mourir. Cette mort rendait M. Bragadin assez riche; mais, la famille allant s'éteindre, il vint envie à une femme qui avait été sa maîtresse, et qui lui avait donné un fils naturel, de devenir sa femme. Ce ma-

riage aurait légitimé ce fils et la famille aurait eu un propagateur. L'assemblée du collège aurait, pour un peu d'argent, reconnu la femme citoyenne, et tout serait allé à merveille. Elle m'écrivit un billet pour me prier de passer un instant chez elle. J'allais m'y rendre, curieux de savoir ce que pouvait me vouloir une femme que je ne connaissais ni d'Adam ni d'Ève, quand M. Bragadin me fit appeler. Il me pria de demander à Paralis s'il devait suivre l'avis de la Haye, dans une affaire qu'il lui avait promis de ne point me confier, mais que l'oracle ne pouvait pas ignorer. L'oracle, naturellement contraire au jésuite, lui répondit qu'il ne devait suivre que son propre sentiment. Après cette opération, je me rendis chez la dame.

Cette femme commença par m'informer de tout; elle me présenta son fils, et elle me dit que, si le mariage pouvait se faire, on me ferait, par-devant notaire, un acte par lequel, à la mort de M. de Bragadin, je serais possesseur d'une terre qui rapportait cinq mille écus par an.

Devinant sans peine que c'était la même affaire que de la Haye devait avoir proposée à M. de Bragadin, je lui répondis sans hésiter que, puisque de la Haye s'en était occupé avant moi, il m'était impossible de m'en mêler, et là-dessus je lui tirai ma révérence.

Je ne pouvais m'empêcher de trouver singulier que ce jésuite intriguât sans cesse à mon insu pour marier mes vieux amis; car il y avait deux ans que, si je ne m'y étais pas opposé, il aurait marié M. Dandolo. Je ne me souciais aucunement que la famille Bragadin s'éteignît, mais je tenais beaucoup à la vie de mon bienfaiteur, et j'étais persuadé que le mariage aurait de beaucoup abrégé ses jours, car il avait alors soixante-trois ans et il avait échappé à une forte attaque d'apoplexie.

J'allai dîner avec milady Murray (les Anglaises filles de lords conservent ce titre). Après dîner, le résident me dit qu'il avait communiqué à M. Cavalli toute l'histoire de la feinte religieuse, et que ce secrétaire des inquisiteurs d'État lui avait fait savoir la veille, que tout avait

été fait à sa satisfaction. Le comte Capsucefalo avait été envoyé à Céphalonie, sa patrie, avec défense de ne jamais retourner à Venise, et la courtisane avait disparu.

Ce qu'il y a de beau ou plutôt d'affreux dans ces expéditions économiques, c'est que personne n'en sait jamais la raison, et que l'arbitraire le plus atroce peut frapper l'innocent comme le coupable. M. M. fut enchantée de cet événement; et j'en fus plus content qu'elle, car j'aurais été fâché de me voir forcé de salir mes mains sur cet indigne comte.

Il y a dans l'existence de l'homme des périodes contraires que l'on pourrait appeler les *fastes* et les *néfastes* de la vie: je l'ai éprouvé souvent dans ma longue carrière, et, par les secousses, les froissements et les oppositions dont elle a été semée, j'ai peut-être été, autant qu'homme au monde, en mesure d'observer la vérité de cette remarque. J'avais eu une assez longue période de bonheur: la fortune m'avait longtemps favorisé au jeu; j'étais heureux dans mes rapports avec les hommes, et l'amour ne me laissait rien à désirer; mais ici commence à se montrer le revers de la médaille. L'amour m'était encore favorable, mais la fortune m'avait tout à fait abandonné; et bientôt, lecteur, tu verras que les hommes ne me traitèrent pas mieux que cette aveugle déité. Cependant, comme la destinée a ses phases comme la lune, le bien succède au mal de même que l'infortune au bonheur.

Je continuai à jouer à la martingale, mais ce fut avec tant de malheur que je ne tardai pas à me trouver sans un sequin. Jouant de moitié avec M. M., j'étais obligé de lui rendre compte de l'état de mes finances, dont je perdis le produit: elle ne garda par-devers elle que cinq cents sequins. Il n'était plus question d'évasion, car avec quoi aurions-nous été nous fourrer dans le monde? je jouais encore, mais à petit jeu, taillant à des banques de petits joueurs et attendant dans la médiocrité le retour de la bonne fortune.

Un jour le ministre d'Angleterre, après m'avoir fait souper à son casino avec la célèbre *Fanny Murray*, me

demanda à souper à mon casino de Muran, que je ne gardais plus qu'à cause de Tonine. J'eus cette complaisance, mais sans imiter sa générosité. Il trouva ma petite maîtresse riante et polie, mais dans les bornes de la décence, dont il lui aurait volontiers fait grâce. Le lendemain il m'écrivit ce billet :

« Je suis éperdument amoureux de votre Tonine. Si vous voulez me la céder, voici le sort que je suis prêt à lui faire. Je l'établirai dans un logement convenable, que je meublerai parfaitement et que je lui donnerai avec tout ce qu'il contiendra, à condition que je pourrai l'y voir quand cela me plaira et qu'elle me donnera sur elle tous les droits d'un amant heureux. Je lui donnerai une femme de chambre, une cuisinière et trente sequins par mois pour une table de deux personnes, sans compter les vins que je lui fournirai moi-même. Je lui ferai en outre une rente viagère de deux cents écus par an, dont elle sera maîtresse après qu'elle aura vécu un an avec moi. Je vous donne huit jours, mon ami, pour me faire savoir votre réponse. »

Je lui répondis de suite que je lui ferais savoir en trois jours si sa proposition pouvait être acceptée ; car Tonine avait une mère qu'elle respectait, et peut-être elle ne voudrait rien faire sans son consentement : au reste, lui disais-je, si j'en juge sur les apparences, je crois la jeune personne enceinte.

L'affaire était importante pour Tonine : je l'aimais, mais enfin je savais fort bien que nous ne passerions pas notre vie ensemble, et je ne voyais pas qu'il me fût possible de lui faire un sort pareil à celui qu'on lui offrait. Je n'eus pas en conséquence la moindre incertitude, et dès le jour même j'allai à Muran et je lui dis tout.

— Tu veux donc me quitter ? me dit-elle en pleurant.

— Je t'aime, ma chère amie, et ce que je te propose doit t'en convaincre.

— Non, car je ne puis pas être à deux.

— Tu ne seras qu'à ton nouvel amant, mon cœur. Je te prie de réfléchir que cela te vaudra une bonne dot qui pourra te procurer un bon mariage, et qu'avec tout

l'amour que j'ai pour toi il m'est impossible de te faire un sort pareil.

— Laisse-moi cette journée pour pleurer et réfléchir, et viens souper avec moi demain.

Je ne manquai pas au rendez-vous. — Je trouve, me dit-elle, ton Anglais fort bel homme; et quand il parle vénitien, il me donne une envie de rire irrésistible. Si ma mère y consentait, je pourrais peut-être l'aimer. Dans le cas où nos humeurs ne sympathiseraient pas, au bout d'un an nous pourrions nous séparer, et je me verrai riche d'une rente de deux cents écus.

— Je suis, lui dis-je, ravi de la justesse de tes réflexions. Parles-en à ta mère.

— Je n'oserais, mon ami; ces choses-là sont trop délicates entre une mère et sa fille : parle-lui-en toi-même.

— Je le veux bien.

Laure, que je n'avais point vue depuis qu'elle m'avait donné sa fille, n'eut pas besoin de me demander du temps pour y penser; car, joyeuse et satisfaite, elle me dit que par cet arrangement sa fille deviendrait capable de la soulager dans sa vieillesse et qu'elle quitterait Muran, où elle était lasse de servir. Elle me montra cent trente sequins que Tonine avait gagnés à mon service et qu'elle avait déposés entre ses mains.

Barberine, sœur cadette de Tonine, vint me baiser la main. Je la trouvai charmante et je lui donnai tout l'argent blanc que je me trouvais sur moi. Je sortis ensuite en disant à Laure que je l'attendais chez moi. Elle ne tarda pas à me suivre, et, donnant sa bénédiction à sa fille en la recommandant à sainte Catherine, elle lui dit qu'elle ne lui demandait que trois livres par jour pour aller vivre à Venise avec sa famille : Tonine les lui promit en l'embrassant.

Cette importante affaire étant achevée à la satisfaction de tout le monde, j'allai voir M. M., qui me fit le plaisir de descendre au parloir avec C. C. Je la trouvai triste mais embellie. Elle était en deuil, ce qui ne l'empêcha pas d'être tendre. Elle ne put rester au parloir qu'un quart d'heure, crainte d'être observée, car il lui était toujours défendu de

s'y montrer. Je contai à M. M. l'histoire de Tonine, qui allait demeurer à Venise avec Murray : elle en fut fâchée ; car, me dit-elle, maintenant que tu n'auras plus cet attrait à Muran, je te verrai moins souvent encore que je ne l'ai fait jusqu'ici. Je lui promis que je serais toujours assidu à l'aller voir ; mais, vanité des promesses ! le temps approchait où nous serions séparés pour toujours.

Dès le soir même j'allai porter à mon ami Murray cette bonne nouvelle. Il m'embrassa avec transport et me pria de venir souper à son casino le lendemain et de la lui mener pour lui en faire la remise en forme. Je n'y manquai pas ; car, une fois la chose décidée, il me tardait d'en terminer. Il lui remit en présence le contrat de rente viagère de deux cents ducats de Venise sur le corps des boulangers. Par un second écrit, il lui fit don de tout ce qui se trouvait dans la demeure où il l'établit, en spécifiant la clause qu'il fallait qu'elle vécût un an avec lui. Il lui donna des instructions très-libérales, lui permettant de me recevoir comme ami ainsi que sa mère et ses sœurs, qu'elle serait libre d'aller voir quand bon lui semblerait. Tonine l'embrassa, lui exprima sa reconnaissance et l'assura qu'elle ferait tout pour lui plaire. — Je verrai, monsieur, dit-elle en me montrant, mais comme son amie : il n'en exigera pas davantage. Pendant cette scène vraiment attendrissante dans son genre, elle sut retenir ses larmes ; mais moi je n'eus pas la force de cacher les miennes. Murray fit son bonheur, mais je n'en fus longtemps témoin. J'en dirai les raisons un peu plus tard.

Trois jours après, Laure vint me trouver, me dit qu'elle s'était déjà établie à Venise, et me pria de la conduire chez sa fille. Je devais trop à cette femme pour lui refuser ce plaisir, et je l'y menai sur-le-champ. Tonine remerciait Dieu, me remerciait aussi ; la mère faisait chorus, car elles ne savaient pas bien si c'était à Dieu ou à moi qu'elles avaient le plus d'obligation. Tonine me fit mille éloges de Murray, et ne se plaignit point que je ne fusse pas allé la voir ; ce qui me plut beaucoup. Voulant m'en aller Laure me pria de la reconduire dans sa gondole ; comme il fallait

passer devant la maison où elle était allée se loger, elle me pria de lui faire le plaisir d'entrer un instant, et je ne crus pas devoir lui faire de la peine en le lui refusant. Je dois dire ici à mon honneur que j'eus cette complaisance sans réfléchir aucunement que j'allais revoir Barberine.

Cette jeune fille, aussi jolie que sa sœur, quoique dans un autre genre, commença par exciter ma curiosité, faiblesse qui rend ordinairement inconstant l'homme habitué au vice. Si toutes les femmes avaient la même physionomie, le même caractère et la même tournure d'esprit, les hommes non-seulement ne seraient jamais inconstants, mais encore ils ne seraient jamais amoureux. On en prendrait une par instinct et on s'en tiendrait là jusqu'à la mort; mais alors l'économie de notre monde serait tout autre qu'elle n'est. La nouveauté est le tyran de notre âme. Nous savons que ce que nous ne voyons pas est à peu près la même chose que ce que nous avons vu; mais nous sommes curieux, nous voulons nous en convaincre, et, pour en venir à bout, nous faisons autant de frais que si nous avions la certitude de trouver quelque chose d'incomparable.

La jeune Barberine, qui me regardait comme une ancienne connaissance, car sa mère l'avait accoutumée à me baiser la main chaque fois que j'étais allé chez elle; qui s'était plus d'une fois déshabillée en ma présence sans croire m'émouvoir; qui savait que j'avais fait la fortune de sa sœur et par suite celle de la famille, et qui, comme de raison, se croyait plus jolie que Tonine, parce qu'elle était plus blanche et qu'elle avait de beaux yeux noirs; ayant envie de remplacer sa sœur, elle comprit que, pour réussir, elle devait me prendre d'emblée. Son jeune bon sens lui disait que, n'allant jamais chez elle, je ne pourrais jamais en devenir amoureux, à moins qu'elle ne me conquît d'assaut, et pour cela elle ne trouva rien de mieux qu'd'avoir pour moi toutes les complaisances quand l'occasion s'en présenterait, en sorte que sa conquête ne me coûta aucune peine. Tout ce raisonnement que je lui sup-

pose était assurément de son fait, car je suis convaincu que sa mère ne lui avait point donné la moindre instruction. Laure était une de ces mères comme il y en a plus d'une dans le monde et surtout en Italie; elle profitait volontiers de l'industrie naturelle de ses filles, mais elle n'aurait jamais pensé à les lancer dans le sentier de la corruption. Là s'arrêtait sa vertu.

Après avoir vu ses deux chambres, sa petite cuisine, et avoir admiré la propreté qui brillait partout, la petite Barberine me demanda si je voulais voir leur petit jardin. — Volontiers, lui dis-je; car c'est une rareté à Venise. Sa mère lui dit de m'offrir des figues s'il y en avait de mûres. Ce petit jardin avait une trentaine de pieds carrés, et il n'y avait que de la salade et un figuier fort beau. Il n'était pas riche en fruits, et je lui dis que je n'en voyais aucun. — J'en vois en haut, me dit Barberine, et je vais les cueillir si vous voulez me tenir l'échelle. — Oui, va, je la tiendrai bien fort. Elle monte légèrement, et, pour atteindre quelques figues un peu distantes, elle allonge un bras et met son corps hors d'équilibre en se tenant de l'autre main à l'échelle.

— Ma chère Barberine, si tu savais ce que je vois!

— Ce que vous avez vu souvent à ma sœur.

— C'est vrai; mais tu es plus jolie qu'elle.

La petite ne répond pas; mais, comme si elle n'avait pu atteindre au fruit, elle met le pied sur une branche élevée et m'offre le tableau le plus séduisant possible. J'étais ravi! Barberine, qui s'en aperçoit, ne se presse pas. Enfin je l'aide à descendre, et, fourvoyant ma main, je lui demande si le fruit que je tenais avait été cueilli. Elle me fixe avec un doux sourire et me donne tout le temps de m'assurer qu'elle était toute neuve. Je la reçois dans mes bras, et, déjà dans ses fers, je la presse amoureusement contre mon cœur en imprimant sur ses lèvres un baiser de flamme qu'elle me rendit dans toute la joie de son cœur.

— Veux-tu, ma chère, me donner le fruit que je t'ai pris?

— Ma mère ira demain à Muran et elle y restera toute

la journée; si vous venez, je ne vous refuserai rien.

Lorsqu'un langage aussi naturel sort d'une bouche encore innocente, l'homme auquel il s'adresse doit être heureux; car les désirs ne sont que des tourments, des peines positives, et on ne chérit la jouissance que parce qu'elle en délivre. Ceci démontre que ceux qui préfèrent un peu de résistance à une entière facilité manquent de jugement; mais la trop grande facilité annonce trop souvent la dépravation, et c'est ce que les hommes n'aiment point, quelque dépravés qu'ils soient du reste.

Nous rentrons, et, en présence de Laure, j'embrasse tendrement Barberine en disant à la mère qu'elle avait là un véritable bijou : ce compliment la fit rire de plaisir. Je donnai six sequins à cette charmante fille, et je sortis en me félicitant, mais en maudissant la fortune, qui ne me permettait pas de faire pour le moment à la charmante Barberine un sort pareil à celui de sa sœur.

Tonine m'avait dit que, par bon procédé, il fallait que j'allasse une fois souper avec elle; j'y allai le même soir et j'y trouvai Righellini avec Murray. Le souper fut charmant et j'admirai l'accord parfait qui régnait déjà entre les nouveaux amants. Je fis compliment au résident d'avoir perdu un de ses goûts et il me dit qu'il serait bien fâché d'une semblable perte, car cela lui ferait envisager son déclin. — Mais, lui dis-je, vous aimiez à sacrifier à l'amour sans voiler ses mystères.

— Ce n'était pas moi qui l'aimais, mais bien Ancilla; et, comme j'aimais son plaisir autant que le mien, je me soumettais facilement à son goût.

— Votre réponse me fait plaisir, car je vous avoue qu'il m'en coûterait d'être témoin de vos exploits avec Tonine.

Ayant dit, je ne sais comment, que je n'avais plus de logement à Muran, Righellini me dit que, si je voulais, il m'en ferait avoir un charmant et à bon marché sur le *Tondamento Nuovo*.

Ce quartier, exposé au nord, aussi agréable en été que désagréable en hiver, étant en face de Muran, où je de-

« Tu as fait apprendre à lire à tes enfants ? » lui dis-je.

Après un moment de silence, il me répondit : « Fé-dia lit. »

— Et les autres ?

— Les autres, non.

— Comment cela ? »

Le vieillard se tut d'abord, puis détourna l'entretien de ce sujet.

Au reste, malgré toute son intelligence, Khor avait dans la tête bon nombre de préventions et de préjugés ; par exemple, il méprisait les femmes du plus profond de son âme, et, à ses heures, il ne tarissait pas en saillies sur leur compte. Sa femme, vieille et acariâtre, était postée sur la loge du gros poêle, qu'elle ne quittait guère ; de là, elle grondait sans cesse et sans merci du matin au soir ; les fils ne faisaient aucune attention à elle, mais elle tenait ses brus dans la crainte du bon Dieu. Il n'y a rien de surprenant si, en Russie, on a si fidèle mémoire de la chanson qui fait dire à une belle-mère : « Quel fils es-tu pour moi ? quel chef de famille seras-tu, toi qui as une jeune femme et ne la bats jamais ?... »

Une fois, je m'avisai d'intercéder pour les brus, j'essayai d'apitoyer le vieillard ; il me répondit tranquillement : « Eh ! bârine, tu as bien de la bonté de reste ! les femmes, ça crie et ça pleure, ça a besoin de se prendre un peu aux cheveux ; si un homme met la main là dedans, il ne la retire pas nette, et il a versé de l'huile sur la flamme. » Quelquefois la vieille descendait de son fort, appelait le chien qu'elle avait entendu remuer derrière la porte, et, sans que personne pût dire pourquoi, assénait de grands coups de fourgon sur le dos de la bête ; ou bien elle allait s'établir sous le toit du large

perron, et de là elle aboyait à tout venant, selon l'expression de Khor, une bonne petite heure, comme si elle avait eu à remplir un vœu ou un devoir, à s'acquitter d'un exercice, sans que nul y prit autrement garde. Au reste, elle craignait son mari, et dès qu'il avait parlé elle regrimpait prestement sur le poêle.

Ce qui était curieux à entendre chez Khor, c'étaient ses discussions avec Kalinytch sur la personne de M. Poloutykine.

« Ça, Khor, je t'en prie, ne me dis pas un mot de travers sur le maître, tu sais qu'il m'a toujours...

— Il t'aime, c'est bon : que ne te donne-t-il des bottes ?

— Des bottes?... à moi?... à moi, qui suis un moujik !

— Je suis, moi aussi, un moujik, et vois pourtant... »

Khor, en disant ces mots, soulevait son pied droit, montrant à son camarade une botte faite d'un cuir qui devait provenir d'une peau de mammoth ou de mastodonte.

« Bah ! tu n'es pas un moujik comme nous autres, toi.

— Ha !... que ne te donne-t-il de quoi acheter des laptis bien faits ? tu vas chaque jour avec lui à la chasse, et les laptis de ta fabrique font rarement la journée.

— Il me donne pour des laptis.

— En effet, j'oubliais, l'année dernière il t'a gratifié d'un *grivennik*¹. »

Kalinytch détourna la tête avec dépit ; Khor se prit à rire aux éclats ; la gaieté brillait sur tout son visage, où toutefois ses petits yeux semblaient avoir complètement fondu.

Kalinytch chantait agréablement en s'accompagnant

1. Petite pièce d'argent de la valeur de 1) sous.

divin, s'il avait traversé des lèvres de rose. — Sa pâleur, me dit Righellini, ne doit pas vous étonner, car on vient de la saigner pour la cent quatrième fois. Je fis un mouvement de surprise bien naturel.

Cette belle personne avait dix-huit ans sans que la nature eût encore pu opérer ses bénéfices mensuels; de manière qu'elle se sentait mourir trois ou quatre fois par semaine, et le seul moyen de soulagement était de lui ouvrir la veine. — Je veux, dit le docteur, l'envoyer à la campagne, où un air plus pur et plus beau, surtout plus d'exercice, opéreront mieux que toutes les drogues. Après avoir dit qu'on me préparât mon lit pour le même soir, je sortis avec Righellini, qui me dit que le seul remède qui pût opérer efficacement la guérison de cette fille serait un amant robuste. — Mais, mon cher docteur, lui dis-je, ne pourriez-vous pas être son apothicaire comme vous êtes son médecin?

— Je jouerais trop gros jeu, car je pourrais me voir obligé à l'épouser, et je crains le mariage comme le feu.

Quoique je ne fusse pas plus disposé à me marier que mon ami le docteur, j'étais trop près du feu pour ne pas me brûler, et le lecteur verra dans le chapitre suivant comment j'opérai le miracle qui rendit les couleurs de la santé à cette belle décolorée.

CHAPITRE II.

La belle malade. — Je la guéris. — Trame qu'on ourdit pour me perdre. — Événement de la jeune comtesse Bonafede. L'Erberia.
— Visite domiciliaire. — Mon entretien avec M. de Bragadin. — Je suis arrêté par ordre des inquisiteurs d'Etat.

J'allai souper chez M. de Bragadin en quittant le docteur Righellini, et je procurai à ce digne et généreux vieillard une soirée de bonheur. C'était toujours le cas; je le rendais heureux, ainsi que ses deux vertueux amis, toutes les fois que je prenais mes repas avec eux.

Les ayant quittés de bonne heure, je me rendis à mon logement et je fus tout surpris de trouver le balcon de ma chambre à coucher occupé. Une demoiselle de la plus belle taille se lève en me voyant et avec beaucoup de grâce me demande pardon de la liberté qu'elle avait prise. — Je suis, me dit-elle, la statue de ce matin. Nous n'allumons pas les flambeaux le soir pour éviter les cousins ; mais, quand vous voudrez aller vous coucher, nous fermerons et nous nous en irons. Je vous présente ma sœur cadette : ma mère est déjà couchée. Je lui répondis que le balcon serait toujours à son service, et qu'étant encore de bonne heure, je les priais de me permettre de me mettre en robe de chambre et de leur tenir compagnie. Sa conversation était charmante ; elle me fit passer deux heures très-agréablement et ne me quitta qu'à minuit. La jeune sœur m'alluma une bougie, elles me saluèrent et partirent en me souhaitant une bonne nuit.

J'allai me coucher l'imagination pleine de cette belle personne, et je ne pouvais me persuader qu'elle fût malade. Elle parlait avec vigueur, elle était gaie, cultivée et remplie d'esprit et d'aménité. Je ne comprenais pas par quelle fatalité, si sa maladie ne dépendait que du remède que Righellini appelait unique, elle pût n'en être pas guérie dans une ville comme Venise ; car, malgré sa pâleur, elle me paraissait très-digne de captiver un amant, et je lui croyais assez d'esprit pour se déterminer d'une façon ou d'autre à prendre le remède le plus agréable qu'il soit possible à la Faculté d'ordonner.

Le lendemain je sonne pour me lever, et je vois entrer la jeune sœur, qui me dit que, n'ayant pas de domestique, elle venait pour le moment me faire ce dont j'aurais besoin. Je ne voulais pas me faire servir par mon domestique hors de la maison de M. Bragadin, parce que je me trouvais plus libre. Après m'être fait rendre quelques petits services, je lui demandai comment se portait sa sœur.

— Fort bien, me dit-elle, car les pâles couleurs ne sont pas une maladie, et elle ne se trouve incommodée que

quand la respiration lui manque. Elle a fort bon appétit et elle dort aussi bien que moi.

— Qui entends-je jouer du violon ?

— C'est le maître de danse qui donne leçon à ma sœur.

Je me hâte d'achever ma toilette pour aller la voir et je la trouve charmante, car elle était animée, quoique son vieux maître lui laissât porter ses pieds en dedans. Il ne manquait à cette jeune et belle fille que l'étincelle de Prométhée, la couleur de la vie : sa blancheur ressemblait trop à la neige, elle affligeait le regard.

Le maître de danse me pria de danser un menuet avec son élève, et j'acceptai en le priant de le jouer *larghissimo*. Il fatiguera trop la signorina, dit-il ; mais elle s'empressa de lui répondre qu'elle n'était point faible et qu'elle le danserait volontiers. Elle dansa fort bien, mais à la fin elle fut obligée de se jeter sur un fauteuil. — A l'avenir, mon cher maître, dit-elle à son vieux, je ne veux danser que comme ça, car je crois que ce mouvement rapide me fera du bien.

Le maître étant sorti, je lui dis que ses leçons étaient trop courtes et que son maître lui laissait prendre de mauvaises habitudes. Je lui plaçai alors les pieds, les épaules et les bras ; je lui appris à donner la main avec grâce, à plier les genoux en mesure ; enfin je lui donnai pendant une heure une leçon en forme ; et la voyant un peu fatiguée, je la priai de s'asseoir, et je sortis pour aller faire une visite à M. M.

Je la trouvai fort triste, car, le père de C. C. étant mort, on était venu la retirer du couvent avec l'intention de la marier à un avocat. Avant de la quitter, C. C. lui avait laissé une lettre pour moi dans laquelle elle me disait que, si je voulais lui promettre de l'épouser quand je le trouverais à propos, elle m'attendrait et qu'elle refuserait tout autre parti. Je lui répondis sans détour que j'étais sans état et sans perspective ; je la laissais libre, lui conseillant même de ne pas refuser quelqu'un qu'elle jugerait propre à faire son bonheur.

Malgré cette espèce de congé C. C. n'épousa N***

qu'après ma fuite des Plombs, lorsque personne n'espérait plus me revoir à Venise. Je ne l'ai revue que dix-neuf ans après; mais j'eus la douleur de la retrouver veuve et malheureuse. Si maintenant j'étais à Venise, je ne l'épouserais pas, car à mon âge l'hymen n'est qu'une effronterie; mais il est certain que je partagerais avec elle le peu que j'ai, et que je vivrais avec elle comme avec une tendre sœur.

Si, quand j'entends certaines femmes traiter de perfides des hommes qu'elles accusent d'inconstance, je les entendais assurer que ces hommes pensaient à les tromper lorsqu'ils leur faisaient des promesses d'une constance éternelle, je dirais qu'elles ont raison, et j'unirais volontiers mes plaintes aux leurs; mais aucune ne le peut, parce qu'en général, à l'instant où l'on aime, on ne promet que ce que le cœur dicte, et par conséquent leurs lamentations n'excitent en moi que le besoin de rire. Hélas! nous aimons sans consulter la raison, et nous cessons d'aimer sans qu'elle s'en mêle davantage.

Je reçus vers ce temps-là une lettre de l'abbé de Bernis, qui en écrivait une autre à M. M. dans le même goût que la mienne. Il me disait que je devais m'attacher à mettre l'esprit de notre nonne à la raison, me détaillant tous les dangers que je courais à l'enlever et à la conduire à Paris, où toute son influence ne pourrait pas nous assurer la sécurité sans laquelle on ne saurait se promettre de bonheur. Je vis M. M., nous nous communiquâmes nos lettres; elle versa des larmes amères, et sa tristesse m'alla au fond du cœur. Cette charmante malheureuse inspirait véritablement le plus vif intérêt. J'avais encore pour elle un amour ardent, malgré les infidélités que je lui faisais chaque jour; et quand je pensais aux instants brillants où je l'avais vue en proie au bonheur de la volupté, je ne pouvais que la plaindre et soupirer sur son sort, en réfléchissant aux jours de désespoir qui l'attendaient. Mais bientôt un petit événement nous fit faire de salutaires réflexions. Un jour que j'étais allé la voir: — On vient, me dit-elle, d'enterrer une religieuse morte

avant-hier de la consommation et en odeur de sainteté; elle n'avait que vingt-huit ans. Elle s'appelait *Maria Concetta*. Elle te connaissait et elle dit ton nom à C. C., lorsque tu venais à la messe les jours de fête. C. C. crut devoir la prier d'être discrète; mais la religieuse lui dit que tu étais un homme fort dangereux et dont une jeune fille devait redouter la présence. C. C. me dit tout cela après la mascarade de Pierrot, qui te fit connaître.

— Comment s'appelait cette sainte quand elle était dans le monde?

— Marthe S.

— J'y suis.

Je contai alors à M. M. toute l'histoire de mes amours avec Nanette et Marton, en finissant par la lettre qu'elle m'avait écrite et dans laquelle elle me disait qu'elle me devrait indirectement le salut éternel qu'elle espérait parvenir à mériter.

En huit ou dix jours mes conversations avec la fille de mon hôtesse, conversations sur le balcon et qui généralement se prolongeaient jusqu'à minuit, et la leçon que je lui donnais tous les matins, produisirent deux effets inmanquables et fort naturels : le premier, c'est que la respiration ne lui manquait plus; et le second, c'est que je devins amoureux d'elle. Le remède naturel n'était pas encore venu, mais elle n'avait plus besoin du secours de la saignée. Righellini venait la visiter à son ordinaire; et voyant qu'elle se portait mieux, il lui pronostiqua avant l'automne le bienfait de la nature sans lequel sa vie ne pouvait se soutenir que par artifice. Sa mère me regardait comme un ange que Dieu lui avait envoyé pour guérir sa fille, et celle-ci éprouvait une reconnaissance qui, chez les femmes, n'est qu'à un pas de l'amour. Je lui avais fait congédier son vieux maître de danse, et je l'avais rendue une très-jolie danseuse.

Au bout de ces dix ou douze jours, au moment où j'allais lui donner sa leçon, la respiration lui manqua tout à coup; elle tomba entre mes bras comme morte. J'en fus effrayé; mais sa mère, qui était habituée à la voir dans

cet état, envoya de suite chercher le chirurgien, et sa sœur vint la délayer. La fermeté de sa gorge, qui n'avait pas besoin de couleur pour être tout ce qu'il y avait de plus parfait, m'enchantait. Je la couvris en lui disant que le chirurgien manquerait son coup s'il la voyait ainsi découverte; mais sentant que j'y reposais ma main avec délice, elle me repoussa avec douceur en me regardant d'un œil mourant qui me fit la plus grande impression.

Le chirurgien vint; il la saigna au bras, et presque à l'instant elle revint à la vie. On lui avait tout au plus tiré quatre onces de sang, et, sa mère m'ayant dit qu'on ne lui en tirait jamais davantage, je vis que le prodige n'était pas aussi grand que Righellini le disait; car, en la saignant ainsi deux fois par semaine, il lui tirait trois livres de sang par mois : c'était la quantité qu'elle aurait perdue d'une manière naturelle si les vaisseaux dans cette partie n'avaient pas été obstrués; et la nature toujours attentive à se conserver, la menaçait de la mort si par un moyen artificiel on ne parvenait bien vite à rétablir l'équilibre.

Le chirurgien fut à peine sorti qu'elle me dit, à mon grand étonnement, que si je voulais attendre un moment dans la salle elle allait revenir pour danser. Elle revint effectivement, et dansa comme s'il n'avait été question de rien.

La gorge, dont deux de mes sens pouvaient rendre un sûr témoignage, avait achevé de m'enflammer. Je revins à l'entrée de la nuit, et je la trouvai dans sa chambre avec sa sœur. Elle me dit qu'elle attendait son parrain, qui, ayant été l'ami intime de son père, venait tous les soirs passer une heure avec elle depuis dix-huit ans.

— Quel âge a-t-il ?

— Il a passé la cinquantaine.

— Est-il marié ?

— Oui; c'est le comte S. Il m'aime comme un tendre père; il a la même affection qu'il m'a montrée dans mon enfance. Sa femme même vient quelquefois me voir et

m'invite à dîner. L'automne prochain j'irai à la campagne avec elle, et j'espère que l'air qu'on y respire me fera du bien. Mon parrain sait que vous êtes chez nous, et il en est content. Il ne vous connaît pas; mais, si vous le voulez, vous ferez sa connaissance.

Ce discours me fit plaisir, car il me mit au fait de tout sans que j'eusse besoin de faire des questions indiscretes. L'amitié de ce Grec tenait visiblement de l'amour. C'était le mari de la comtesse de S., qui m'avait conduit au couvent de Muran deux ans avant cette époque.

Je trouvai le comte fort poli. Il me remercia d'un ton de père de l'amitié que je témoignais à sa filleule, et il me pria de lui faire le plaisir d'aller dîner chez lui avec elle le lendemain, me disant qu'il aurait l'honneur de me présenter à sa femme. J'acceptai avec plaisir; car, aimant les coups de théâtre, ma rencontre avec la comtesse m'en promettait un fort intéressant, cette invitation annonçait un galant homme, et je ravis d'aise ma belle écolière, quand, après son départ, je lui en fis l'éloge. Mon parrain, me dit-elle, est dépositaire de tous les documents nécessaires pour retirer de la maison Persico l'héritage de ma famille, qui consiste en quarante mille écus. Le quart de cette somme m'appartient, et ma mère nous a promis, à ma sœur et à moi, de nous partager sa dot.

Je vis que cette fille porterait à celui qui l'épouserait quinze mille ducats courants de Venise.

Je devinai que cette jeune personne voulait m'intéresser par sa fortune et me rendre amoureux en se montrant avare de ses faveurs; car lorsque je me permettais quelque licence, elle m'opposait des remontrances auxquelles je n'osais point répondre. Je me promis de lui faire adopter un autre système.

Le lendemain je la conduisis chez son parrain, sans la prévenir que je connaissais la comtesse. Je croyais que cette dame ferait semblant de ne pas me reconnaître; mais je me trompais, car elle me fit le plus bel accueil et tel qu'on a coutume d'en faire à une ancienne connaissance. Cela surprit sans doute M. le comte; mais il avait trop

d'usage du monde pour montrer sa surprise. Il lui demanda cependant où elle avait fait sa connaissance, et elle, en femme experte, lui répondit sans le moindre embarras que nous nous étions vu à la Mire il y avait une couple d'années. Tout fut dit, et nous passâmes la journée fort gaiement.

Vers le soir, ayant pris une gondole, je reconduisis la demoiselle chez nous; mais, voulant abrégier le chemin, je me permis quelques caresses. Je fus piqué de me voir répondre par des reproches; et cela fit que, dès qu'elle eut mis pied à terre chez elle, au lieu de débarquer je me rendis chez Tonine, où, le résident étant venu très-tard, je passai presque toute la nuit. Le lendemain, m'étant levé fort tard, il n'y eut point de leçon; et quand je voulus lui en demander excuse, elle me dit que je ne devais point me gêner. Le soir, j'eus beau être sur le balcon fort avant dans la nuit, la belle n'y vint point. Piqué de cet air d'indifférence, le lendemain je me levai de bonne heure et je sortis pour ne rentrer qu'à la nuit. Elle était sur le balcon; mais me tenant à une respectueuse distance, je ne lui dis que des choses indifférentes. Le matin je fus éveillé par un grand bruit; je me lève, et, ayant passé ma robe de chambre à la hâte, j'entre pour voir ce que c'était: je la trouvai mourante. Je n'eus pas besoin de feindre pour lui montrer de l'intérêt; j'en ressentais un bien tendre. Comme nous étions au commencement de juillet, la chaleur était très-forte, et ma belle malade n'était couverte que d'un mince drap de lit. Elle ne pouvait me parler que des yeux; mais, malgré leur abattement, il y avait quelque chose de si tendre! Je lui demande si elle a des palpitations; et, mettant ma main sur son cœur, mes lèvres impriment sur son sein un baiser de feu. Ce fut l'étincelle électrique, car sa bouche poussa un soupir qui lui fit du bien. Elle n'avait pas la force de repousser ma main, que je pressais amoureusement sur son cœur. Enhardi, je colle mes lèvres ardentes sur sa bouche mourante, je la réchauffe de mon haleine, et ma main audacieuse descend jusqu'au sanctuaire du bonheur. Elle fait un effort pour me repousser,

et son œil, à défaut de sa voix, me dit combien elle se sentait offensée. Je me retire et au même instant le chirurgien entre. La veine à peine ouverte, elle respire et, l'opération à peine achevée, elle veut se lever. Je la supplie de rester au lit, et sa mère se joint à moi ; enfin je la persuade en lui disant que je ne la quitterais pas un instant, et que je me ferais servir mon diner auprès de son lit. Elle passe alors un corset et prie sa sœur de mettre sur elle une couverture de taffetas, car on la voyait comme à travers un voile de crêpe.

Brûlant d'amour et ayant donné mes ordres pour mon diner, je m'assieds à son chevet ; et lui prenant la main, que je couvre de baisers, je lui dis que j'étais certain qu'elle guérirait si elle pouvait aimer. — Hélas ! dit-elle qui pourrais-je aimer, n'étant pas sûr d'être aimée ?

Je ne laisse point tomber la réponse, et animant les propos galants, je surprends un soupir et un regard amoureux. Je mets ma main sur son genou, la priant de me laisser là et lui promettant de n'exiger plus rien ; mais peu à peu je touche au centre et je cherche à lui causer une sensation agréable. — Ah ! laissez-moi, me dit-elle d'un ton de sentiment et en se retirant ; c'est peut-être là la cause de ma maladie. — Non, mon amie, non, lui dis-je avec feu, cela ne saurait être. Et ma bouche arrête sur ses lèvres l'objection qu'elle allait me faire.

J'étais ravi dans mon cœur, car cette confidence me mettait sur la voie ; et je prévoyais l'instant du bonheur, me sentant certain de la guérir si le docteur ne se trompait pas sur la nature du remède. Je ménageai sa pudeur en lui épargnant des questions indiscretes ; mais je me déclarai son amant, en lui promettant de ne rien exiger d'elle au delà de ce qu'elle croirait propre à nourrir ma tendresse.

On me servit un très-bon diner et elle y fit honneur ; ensuite me disant qu'elle était tout à fait bien, elle se leva et j'allai m'habiller pour sortir. Le soir, étant rentré de bonne heure, je la trouvai sur mon balcon. Là, assis tout près et vis-à-vis d'elle, parlant tour à tour le langage des yeux et celui des soupirs, plongeant des regards avides

sur ses charmes, que la lumière de Phébé rendait encore plus intéressants, je lui communiquai l'ardeur qui me consumait, et la pressant amoureusement contre mon sein, elle me rendit heureux avec tant de feu et d'abandon, qu'il me fut facile de juger qu'elle croyait recevoir une faveur plutôt que de m'en accorder une. J'immolai la victime sans ensanglanter l'autel.

Sa sœur étant venue lui dire qu'il était tard : — Va te coucher, lui répondit-elle ; la fraîcheur me fait du bien, je veux encore en jouir. Dès que nous fûmes seuls nous nous couchâmes, comme si nous n'avions fait que cela depuis un an, et nous passâmes une nuit délicieuse, moi animé par l'amour et le désir de la guérir, elle par la volupté la plus ardente et la reconnaissance la plus tendre. Au point du jour, m'ayant embrassé avec un sentiment profond et les yeux humides de bonheur, elle se leva et alla se reposer dans son lit. J'avais besoin de repos comme elle ; et ce jour-là il ne fut pas question de leçon de danse. Malgré le feu de la jouissance et les transports dont cette charmante fille était animée, je n'oubliai pas un seul instant la prudence. Nous continuâmes à passer des nuits délicieuses pendant trois semaines de suite, et j'eus le bonheur de la voir radicalement guérie. Je l'aurais sans doute épousée, si vers la fin du même mois, il ne me fût survenu l'accident qu'on va lire.

Vous vous souviendrez, mon cher lecteur, d'un roman de l'abbé Chiari, roman satirique que m'avait remis M. Murray et dans lequel l'auteur me traitait assez mal. Cet abbé Chiari ne valait pas mieux que la plupart de ses confrères, ou même valait encore moins. Je n'avais pas lieu d'être content de lui, et je m'en étais expliqué de façon que M. l'abbé, qui craignait la bastonnade, se tenait sur ses gardes. Vers ce même temps je reçus une lettre anonyme, dans laquelle on me disait qu'au lieu de penser à faire châtier l'abbé, je ferais beaucoup mieux de penser à moi-même, car j'étais menacé d'un malheur imminent. On doit mépriser ceux qui écrivent des lettres anonymes, mais on doit quelquefois savoir tirer parti des avis qu'on nous donne de la sorte. Je n'en fis rien, et j'eus grand tort.

Dans le même temps, un nommé Manuzzi, metteur en œuvre de son premier métier et alors espion, vil suppôt des inquisiteurs d'État, et qui m'était parfaitement inconnu, trouva le moyen de faire ma connaissance en m'offrant de me faire avoir des diamants à crédit; ce qui m'engagea à le recevoir chez moi. Regardant plusieurs livres que j'avais par-ci par-là, il s'arrêta à des manuscrits qui traitaient de la magie. Jouissant sottement de sa surprise, je lui fis voir ceux qui apprenaient à faire connaissance avec tous les esprits élémentaires. Mes lecteurs me feront bien la grâce de croire que je n'ajoutais pas la moindre foi à tous ces grimoires; mais je les avais, et je m'en amusais comme on s'amuse des mille sottises qui sont sorties de la cervelle des penseurs creux. Quelques jours après le traître vint me voir et me dit qu'un curieux, qu'il ne pouvait pas me nommer, était prêt à me donner mille sequins de mes cinq livres, mais qu'auparavant il voulait les voir pour savoir s'ils étaient authentiques. S'étant engagé à me les rendre vingt-quatre heures après, et dans le fond n'en faisant aucun cas, je les lui confiai. Il ne manqua pas de me les rendre le lendemain, en me disant que l'amateur les croyait falsifiés. Quelques années après j'ai su qu'il les avait portés chez le secrétaire des inquisiteurs d'État, qui, par ce moyen, surent que j'étais un insigne magicien.

Tout, dans le courant de ce mois fatal, se réunissait pour m'acabler; car M^{me} Memmo, mère de MM. André, Bernard et Laurent Memmo, s'étant mis dans la tête que je portais ses fils à l'athéisme, se recommanda au vieux chevalier Antoine Mocenigo, oncle de Bragadin, qui m'en voulait, parce que, disait-il, j'avais séduit son neveu au moyen de ma cabale. La matière était sérieuse, et un *auto-da-fé* fort possible; car elle regardait le saint-office, sorte de bête féroce avec laquelle il ne fait pas bon avoir maille à partir. Cependant, comme il était difficile de me faire enfermer dans les prisons ecclésiastiques de la sainte inquisition, on se détermina à porter l'affaire devant les inquisiteurs d'État, qui se chargèrent provisoirement d'éclairer ma conduite.

M. Antoine Condulmer, mon ennemi en sa qualité d'ami de l'abbé Chiari, était alors inquisiteur d'État rouge : il saisit l'occasion de me faire considérer comme perturbateur du repos public. Un secrétaire d'ambassade, que j'ai connu quelques années après, m'a dit qu'un dénonciateur à gages, assisté de deux témoins, sans doute aussi à la solde du redoutable tribunal, m'avait accusé de ne croire qu'au diable ; comme si cette croyance absurde, si elle pouvait exister, n'emportait pas de toute nécessité la croyance en Dieu ! Ces trois honnêtes gens certifièrent avec serment que quand je perdais mon argent au jeu, moment dans lequel tous les croyants blasphèment, on ne m'entendait jamais faire des exécutions contre le diable. J'étais en outre accusé de manger gras tous les jours, de n'aller qu'aux belles messes, et on avait de véhéments soupçons que j'étais attaché à la franc-maçonnerie. On ajoutait à tout cela que je fréquentais des ministres étrangers, et que, demeurant avec trois patriciens, il était certain que je révélais, pour les grosses sommes qu'on me voyait perdre, tous les secrets d'État que j'avais l'art de leur arracher.

Tous ces griefs, dont aucun n'avait de fondement, servirent de prétexte au redoutable tribunal pour me traiter comme ennemi de la patrie, comme conspirateur au premier chef. Depuis quelques semaines, des personnes auxquelles je devais avoir de la confiance me conseillaient d'aller faire un voyage à l'étranger, puisque le tribunal s'occupait de moi. C'était m'en dire assez, car à Venise les seules personnes qui puissent vivre en paix sont celles dont le fatal tribunal ignore l'existence ; mais je m'obstinais à mépriser toutes les inductions. Si j'avais écouté les avis indirects qu'on me donnait, j'aurais été inquiet, et j'étais ennemi de toute inquiétude. Je me disais : Je n'ai point de remords, je ne suis donc pas coupable ; et si je suis innocent, je ne dois concevoir aucune crainte. J'étais un sot ; je raisonnais comme un homme libre. Je ne puis nier aussi que ce qui, en grande partie, m'empêchait de penser à un malheur possible, était le malheur réel qui

m'opprimait soir et matin. Je perdais tous les jours, j'avais des dettes partout ; j'avais mis en gage tous mes bijoux, même les boîtes à portraits, que pourtant j'avais eu la prudence d'en ôter, et que j'avais confiés à M^{me} Manzoni, qui me gardait aussi tous mes papiers importants et toutes mes correspondances amoureuses. Je m'apercevais qu'on me fuyait. Un vieux sénateur me dit un jour qu'on savait que la jeune comtesse Bonafede était devenue folle par l'effet des drogues que je lui avais données pour la rendre amoureuse. Elle était encore à l'hôpital, et dans ses accès de folie elle prononçait sans cesse mon nom en me chargeant de malédictions. Je dois faire connaître cette courte histoire à mes lecteurs.

Cette jeune comtesse Bonafede, à laquelle j'avais donné quelques sequins peu de jours après mon retour à Venise, crut pouvoir m'engager à continuer mes visites, parce qu'elle en aurait retiré beaucoup d'utilité. Importuné par ses billets, j'avais encore été la voir quelquefois et je lui avais toujours laissé quelques sequins ; mais, la première fois exceptée, je n'avais jamais eu la complaisance de lui faire des tendresses. Il y avait un an que ma froideur rendait vaines toutes ses tentatives, lorsqu'elle prit un parti criminel dont, à la vérité, je n'ai jamais pu la convaincre, mais dont j'eus tout lieu de la croire coupable.

Elle m'écrivit une lettre dans laquelle elle me priaît instamment d'aller la voir à certaine heure pour une affaire importante. La curiosité autant que le désir de lui être utile m'y conduisit à l'heure indiquée ; mais dès qu'elle me vit paraître elle me sauta au cou, en me disant que l'affaire importante était l'amour : j'en ris de bon cœur ; et je fus satisfait de la trouver plus propre ; ce qui sans doute me la fit trouver plus jolie. Elle me remit sur le chapitre du fort Saint-André, et sut si bien m'animer que je fus sur le point de la satisfaire. J'ôte mon manteau et je lui demande si son père était à la maison : — Il est sorti, me dit-elle. Ayant eu soin de sortir un instant, en rentrant je me trompe de porte et j'entre dans la chambre voisine, où je suis fort surpris de me trouver en face

du comte et de deux hommes de fort mauvaise mine.

— Mon cher comte, lui dis-je, votre fille vient de me dire que vous n'étiez pas à la maison.

— C'est moi qui lui ai donné cet ordre, parce que j'ai avec ces messieurs une affaire que je finirai un autre jour. Je voulus sortir, mais il m'arrêta; et, renvoyant les deux hommes, il me dit qu'il était ravi de me voir, et se mit à me conter l'histoire de ses misères, car elles étaient de plus d'une espèce. Les inquisiteurs d'État lui avaient retiré la modique pension dont il jouissait, et il était à la veille de se voir chassé de son logement avec toute sa famille et de demander l'aumône pour se procurer du pain. Il me dit que depuis trois ans il n'avait rien pu donner à son propriétaire, mais que, s'il pouvait seulement lui payer un trimestre, il en obtiendrait un répit; ou que, dans le cas où il persisterait à le faire sortir, il délogerait pendant la nuit et qu'il irait se loger quelque autre part. Comme il ne s'agissait que de vingt ducats courants, je tirai six sequins de ma poche et je les lui donnai. Il m'embrassa en pleurant de joie; puis, prenant son pauvre manteau, il appela sa fille, lui dit de me tenir compagnie et sortit.

Resté seul avec la comtesse, j'examine la porte de communication avec la chambre où je m'étais trouvé avec elle, et je la vois entr'ouverte. — Votre père, lui dis-je, m'aurait surpris, et il est aisé de deviner ce qu'il aurait fait avec les deux sbires qui étaient avec lui. Le complot est évident, et je n'y ai échappé que par le plus heureux des hasards. Elle nie, pleure, jure ses grands dieux, se jette à genoux: je détourne la tête, et, prenant mon manteau, je pars sans lui rien dire. Elle continua à m'écrire; mais ses billets restèrent sans réponse, et je ne la revis plus. C'était en été: la chaleur, la passion, la faim et la misère lui firent tourner la tête; et elle devint folle au point qu'un jour à midi, elle sortit toute nue, courant dans la place Saint-Pierre et demandant à ceux qui l'arrêtaient de la conduire chez moi. Cette misérable histoire courut toute la ville et m'ennuya beaucoup. On enferma cette pauvre

malheureuse, qui ne recouvra la raison que cinq ans après. En sortant de l'hôpital elle se vit dans la triste nécessité de demander l'aumône dans les rues, ainsi que tous ses frères, excepté l'aîné, que je trouvai douze ans après, à Madrid, simple cadet dans les gardes du roi d'Espagne.

A l'époque dont je parle, il y avait déjà un an que ce fait était arrivé; mais comme le trop ne pouvait nuire aux desseins atroces de mes ennemis, on l'exhuma de l'oubli, on l'embellit de tous les attraits de la fiction; et on en grossit les nuages d'où devait partir la foudre qui devait m'écraser.

Au mois de juillet 1755, l'odieux tribunal ordonna au *messer-grande* de s'assurer de moi mort ou vif : c'était la formule furibonde de tous les décrets de prise de corps qui sortaient de ce redoutable triumvirat; car on n'annonce jamais le moindre de ses ordres que sous peine de mort pour l'infracteur.

Trois ou quatre jours avant la fête de Saint-Jacques, mon patron, M. M. me fit présent de plusieurs aunes de dentelle d'argent pour me garnir un habit de taffetas que je devais mettre la veille de ma fête. Je fus la voir vêtu de mon bel habit; et je lui dis que je la verrais le lendemain pour la prier de me prêter de l'argent, car je ne savais plus où donner de la tête pour en trouver. Elle avait encore les cinq cents sequins qu'elle avait mis de côté lorsqu'elle avait vendu ses diamants.

Sûr de recevoir de l'argent le lendemain, je passai la nuit à jouer, et je perdis cinq cents sequins sur parole. Au point du jour, ayant besoin de me calmer, j'allai à l'*Erberia*, endroit sur le quai du grand canal qui traverse la ville. C'est le marché aux herbes, aux fruits et aux fleurs.

Les personnes de la bonne compagnie qui vont se promener à l'*Erberia* d'un peu bon matin sont convenues de dire que c'est pour jouir du plaisir de voir arriver des centaines de barques chargées de légumes, de fruits et de fleurs qui viennent des nombreuses îles qui avoisinent la ville; mais tout le monde sait qu'il n'y a que les jeunes gens et les jeunes femmes qui ont passé la nuit dans les

plaisirs de Cythère, dans les excès de la table ou qui, désespérés par la mauvaise fortune et victimes de l'imprudence, ont perdu leur dernier espoir au jeu, qui aillent dans cet endroit pour respirer un air plus libre et calmer leur agitation. Le goût de cette promenade prouve combien le caractère d'une nation peut changer. Les Vénitiens d'autrefois, aussi mystérieux en galanterie qu'en politique, sont effacés par les modernes, dont le goût prédominant est de ne faire mystère de rien. Les hommes qui y vont en compagnie des femmes veulent exciter l'envie de leurs égaux en affichant leurs bonnes fortunes. Ceux qui y vont seuls cherchent à faire des découvertes ou à faire naître des jalousies : les femmes n'y vont guère que pour s'y faire voir, bien aises que tout le monde sache qu'elles ne se gênent pas. Au reste il ne saurait en cet endroit être question de coquetterie, vu le délabrement de la parure. Il semblerait au contraire que les femmes se sont donné le mot pour s'y montrer sous les enseignes du désordre, afin de fournir à ceux qui les voient matière à conjectures. Quant aux hommes qui leur donnent le bras, leur peu de soin et leur air de nonchalance doivent montrer l'ennui d'une complaisance usée et faire deviner que le désordre de leurs compagnes est la preuve de leur triomphe. Enfin c'est une sorte de bon ton, à cette promenade matinale, d'avoir l'air abattu et de montrer le besoin d'aller se mettre au lit.

Cette description très-vraie, mon cher lecteur, ne vous donnera pas une très-haute idée des mœurs de mes chers concitoyens ; mais, à mon âge, pourquoi ne serais-je pas vrai ? D'ailleurs Venise n'est pas au bout du monde ; c'est un endroit assez connu des étrangers que la curiosité attire en Italie, et chacun peut dire si mes tableaux sont chargés.

Après m'être promené une demi-heure, je me retire : et, croyant tout le monde couché, je tire ma clef de ma poche pour ouvrir la porte ; mais, à ma grande surprise, cette précaution me fut inutile ; car je trouvai la porte ouverte, et, qui plus est, la serrure brisée. Je monte, j'entre, et je

trouve tout le monde debout et mon hôtesse exhalant des plaintes amères.

— Messer-grande, me dit-elle, accompagné d'une bande de sbires, est entré de force dans ma maison. Il a mis tout sens dessus dessous, disant qu'il cherchait une malle qui devait être remplie de sel : objet d'une contrebande très-criminelle. Il savait qu'une malle avait été débarquée la veille, ce qui était vrai ; mais cette malle était au comte S. et ne contenait que du linge et des habits. Messer-grande, après l'avoir vue, était parti sans rien dire. Il avait aussi visité ma chambre. Elle me dit qu'absolument elle voulait une satisfaction, et, jugeant qu'elle avait raison, je lui promis d'en parler le jour même à M. de Bragadin. Ayant grand besoin de repos, je me couche ; mais, éprouvant une sorte de tourment que j'attribuais à l'irritation causée par la perte que j'avais faite au jeu, je me levai trois ou quatre heures après, et je me rendis chez M. de Bragadin, auquel je racontai toute l'affaire en le priant d'en exiger une éclatante réparation. Je lui représentai vivement toutes les raisons que mon honnête hôtesse avait de vouloir une satisfaction proportionnée à l'offense, puisque les lois garantissaient la tranquillité de toute famille dont la conduite était irréprochable.

Mon discours attrista profondément les trois amis, et le sage vieillard, d'un air calme mais pensif, me dit qu'il me répondrait après le diner.

De la Haye dina avec nous ; mais pendant le diner, qui fut fort triste, il ne prononça pas un seul mot. Son silence aurait dû me paraître significatif si je n'avais été sous l'empire d'un mauvais génie qui m'empêchait de faire usage de ma raison ordinaire : quant à la tristesse de mes trois amis, je l'attribuais à l'amitié qu'ils me portaient.

Ma liaison avec ces trois hommes respectables avait toujours été un sujet d'étonnement pour toute la ville, et étant convenu que la chose ne pouvait pas être naturelle, il fallait que ce fût par l'effet de quelque sortilège. Ces trois messieurs étaient vertueux et dévots à outrance : je n'étais rien moins que dévot, et il n'y avait pas à Venise

de libertin plus déterminé que moi. La vertu, disait-on, peut être indulgente pour le vice ; mais elle ne saurait faire alliance avec lui.

Le diner fini, M. de Bragadin me mena dans son cabinet avec ses deux amis, qui n'étaient jamais de trop. Il me dit avec beaucoup de sang-froid qu'au lieu de penser à tirer vengeance de l'affront que messer-grande avait fait à la maison que j'habitais, je devais penser à me mettre en lieu de sûreté.

— La malle, mon cher ami, remplie de sel ou d'or, n'est que le prétexte ; c'est toi sans doute qu'on cherchait et que l'on croyait trouver. Puisque ton bon génie a fait qu'on t'a manqué, sauve-toi : demain peut-être il ne sera plus temps. J'ai été huit mois inquisiteur d'État, et je connais le style des captures que le tribunal ordonne. On n'abat pas une porte pour la recherche d'une caisse remplie de sel. Il est possible aussi que, te sachant dehors, on soit allé chez toi précisément pour te donner le temps de t'enfuir. Crois-moi, mon cher fils, pars à l'instant pour Fusine ; et de là, rends-toi le plus promptement possible à Florence, où tu resteras jusqu'à ce que je t'écrive que tu peux revenir sans danger. Si tu es sans argent, je vais te donner cent sequins en attendant. Songe que la prudence veut que tu partes.

Aveugle, je lui réponds que, ne me sentant coupable de rien, je ne pouvais pas craindre le tribunal ; et que, par conséquent, quoique je reconnusse son conseil très-prudent, je ne pouvais pas le suivre.

— Le tribunal redoutable, me dit-il, peut te reconnaître coupable de crimes vrais ou supposés dont il ne te rendra pas compte. Demande à ton oracle si tu dois ou non suivre mon conseil.

Je m'en dispensai parce que j'en connaissais le ridicule ; mais, pour colorer mon refus, je lui dis que je ne l'interrogeais que quand j'étais dans le doute. Enfin, pour dernière raison, je lui alléguai qu'en partant je donnerais une marque de crainte par laquelle je me déclarerais coupable, car un innocent, ne pouvant avoir des remords,

ne pouvait pas raisonnablement avoir des craintes.

— Si le silence, lui dis-je, est l'âme de ce redoutable tribunal, après mon départ il vous sera impossible de savoir si j'ai bien ou mal fait de m'enfuir. La même prudence, qui, selon Votre Excellence, m'ordonne de partir, m'empêchera de revenir. Faut-il donc que je dise un éternel adieu à ma patrie et à tout ce qui m'est cher ! Alors, pour dernière ressource, il tâcha de me persuader de passer au moins le jour et la nuit suivante au palais. Je suis encore honteux d'avoir refusé ce plaisir à ce digne vieillard, auquel je devais tant d'amour et de reconnaissance ; car le palais d'un patricien est sacré pour les archers, qui n'oseraient jamais en franchir le seuil sans un ordre spécial du tribunal, ordre qu'on ne donne jamais : j'aurais évité un grand malheur et j'aurais épargné à ce digne vieillard une peine bien sensible.

Je fus ému en voyant M. de Bragadin pleurer, et peut-être allais-je accorder à ses larmes ce que j'avais obstinément refusé à ses prières et à la raison.

— De grâce, lui dis-je, épargnez-moi la vue déchirante de vos larmes.

Rappelant à l'instant toute sa force, il fit quelques légères réflexions ; puis, avec un sourire plein de bonté, il m'embrassa en disant :

— Peut-être, mon ami, suis-je destiné à ne plus vous voir ; mais *fata viam inveniunt* (1).

Je l'embrassai tendrement, et je partis ; mais sa prédiction s'avéra, car je ne l'ai plus revu : il mourut onze ans après. Je me trouvai dehors sans éprouver la moindre crainte ; mais j'avais beaucoup de chagrin à cause de mes dettes. Je n'eus pas le cœur d'aller à Muran prendre à M. M. ses derniers cinq cents sequins que j'aurais dû payer de suite à celui qui me les avait gagnés pendant la nuit ; je préfèrai de l'aller prier d'attendre huit jours, et je fis bien. Après cette démarche pénible je rentrai chez moi ; et ayant consolé l'hôtesse par toutes les raisons qu'il

(1) Le destin sait nous conduire.

me fut possible de trouver, j'embrassai sa fille, et je me couchai. C'était au commencement de la nuit, le 25 de juillet 1755.

Le lendemain à la pointe du jour, voilà le terrible messer-grande qui entre dans ma chambre. Me réveiller, le voir, et l'entendre me demander si j'étais Jacques Casanova ne fut que l'affaire d'un moment. A mon : « Oui, je suis Casanova, » il m'ordonne de me lever, de m'habiller, de lui remettre tout ce que j'avais en écritures de moi ou d'autres, et de le suivre.

— De la part de qui me donnez-vous cet ordre ?

— De la part du tribunal.

CHAPITRE III.

Sous les Plombs. — Tremblement de terre.

Quel est l'empire que certains mots exercent sur l'âme, et qui pourrait en préciser la source ? Moi qui, la veille encore, me targuais tant de mon courage appuyé sur mon innocence, le mot tribunal me pétrifia et ne me laissa que la faculté matérielle pour obéir passivement.

Mon secrétaire était ouvert ; tous mes papiers étaient sur une table qui me servait de bureau.

— Prenez, dis-je à l'émissaire de l'horrible tribunal, en lui montrant de la main les papiers qui couvraient la table.

Il en remplit un sac qu'il remit à un sbire, et me dit ensuite qu'il fallait que je lui livrasse des manuscrits reliés que je devais avoir. Je lui montrai l'endroit où ils étaient, et cela m'ouvrit les yeux. Je vis clairement que j'avais été trahi par l'indigne Manuzzi, qui, comme je l'ai dit, s'était introduit chez moi sous prétexte de me faire vendre ces livres. C'était la *Clavicule de Salomon*, le *Zecor-ben*, un *Picatrix*, une ample *Instruction sur les heures planétaires*, et les conjurations nécessaires pour

avoir le colloque avec les démons de toutes les classes. Ceux qui savaient que j'avais ces livres me croyaient un grand magicien, et je n'en étais pas fâché.

Messer-grande me prit aussi les livres que j'avais sur ma table de nuit, tels que Pétrarque, Arioste, Horace, le Philosophe militaire, manuscrit que Mathilde m'avait donné; le Portier des Chartreux et l'Arétin, que Manuzzi avait dénoncé : car messer-grande me le demanda aussi. Cet espion avait l'air d'un honnête homme, qualité nécessaire pour le métier qu'il faisait. Son fils fit fortune en Pologne en épousant une dame Opeska qu'il fit mourir, à ce qu'on prétend : car je n'en ai pas eu les preuves; et je pousse même la charité chrétienne jusqu'à ne pas le croire, quoiqu'il en fut très-capable.

Tandis que messer-grande moissonnait ainsi mes manuscrits, mes livres et mes lettres, je m'habillais machinalement, ni vite ni lentement; je fis ma toilette; je me rasai, me peignai, je mis une chemise à dentelle et mon bel habit : tout cela sans y penser, sans dire un mot et sans que messer-grande, qui ne me perdait pas un instant de vue, trouvât mauvais que je m'habillasse comme si j'avais dû aller à une noce.

En sortant je fus fort surpris de voir une quarantaine d'archers dans l'antichambre : on m'avait fait l'honneur de les croire nécessaires pour s'assurer de ma personne, tandis que, selon l'axiome *ne Hercules quidem contra duos*, il n'en fallût que deux. Il est singulier qu'à Londres, où tout le monde est brave, on n'emploie qu'un homme pour en arrêter un autre; tandis que, dans ma chère patrie, où l'on est fort poltron, on en emploie trente. C'est peut-être parce que le poltron transformé en assaillant doit avoir plus peur que le poltron assailli, ce qui peut parfois faire un brave de circonstance d'un lâche d'habitude. Il est certain qu'on voit souvent à Venise un seul homme se défendre contre vingt sbires et finir par leur échapper après les avoir rossés. Je me souviens d'avoir aidé un de mes amis à Paris à s'échapper des mains de quarante pousseul, et que nous mimes toute cette vile canaille en fuite.

Messer-grande me fit entrer dans une gondole où il se plaça auprès de moi avec une escorte de quatre hommes. Arrivés chez lui, il m'offrit du café, que je refusai, puis il m'enferma dans une chambre. J'y passai quatre heures à dormir, me réveillant tous les quarts d'heure pour lâcher de l'eau : phénomène extraordinaire, car j'étais loin d'être affecté de la strangurie ; la chaleur était excessive, et je n'avais pas soupé la veille. J'avais autrefois fait l'expérience que la surprise, causée par l'oppression, faisait sur moi l'effet d'un puissant narcotique ; mais je vis à l'époque dont je parle, que la surprise à un haut degré est diurétique. J'abandonne cette découverte aux physiciens ; peut-être quelque savant parviendra-t-il à la faire servir au soulagement de l'humanité. Je me rappelle qu'à Prague, j'ai bien ri, il y a six ans, en apprenant que quelques dames fort délicates, ayant lu ma fuite des Plombs que j'avais déjà publiée, s'étaient formalisées du récit que je fais de ce fait et qu'elles avaient jugé que j'aurais bien pu l'omettre. Je l'aurais omis peut-être en parlant à une dame ; mais le public n'est pas une jolie femme que je veuille ménager : mon but est de l'instruire. Au reste, je ne vois rien d'inconvenant dans le fait que je rapporte, car, hommes et femmes, tout y est soumis comme au boire et au manger ; et si quelque chose peut choquer des nerfs trop irritables, ce ne peut être que l'idée, pénible pour l'amour-propre, que nous avons cela de commun, avec les vaches et les pourceaux.

Il est probable qu'en même temps que mon esprit effrayé donnait des marques de défaillance par l'assoupissement de sa faculté pensante, mon corps, comme s'il se fût trouvé dans un pressoir, devait distiller une forte partie des fluides qui, par une circulation continuelle, donnent l'action à nos facultés pensantes.

Et voilà comment une forte surprise peut causer une mort subite et nous envoyer en paradis par un chemin beaucoup trop court.

Vers les trois heures, le chef des archers entra et me dit qu'il avait ordre de me conduire *sous les Plombs*. Sans

mot dire, je le suis. Nous descendîmes dans une gondole, et, après mille détours par les petits canaux, nous entrâmes dans le Grand-Canal et nous descendîmes au quai des Prisons. Après avoir monté plusieurs escaliers, nous traversâmes un pont fermé qui fait la communication des prisons avec le palais ducal par-dessus le canal qu'on appelle *rio di Palazzo*. Au delà de ce pont se trouve une galerie que nous passâmes; ensuite nous traversâmes une chambre pour entrer dans une autre où il me présenta à un individu revêtu de la robe de patricien, lequel, après m'avoir toisé des yeux, lui dit : *E quello, mettetelo in deposito* (1).

Cet homme était le secrétaire des inquisiteurs, le *prudent Dominique Cavalli*, qui, apparemment, eut honte de parler vénitien en ma présence, car il prononça mon arrêt en langue toscane.

Messer-grande me remit alors au gardien des Plombs, qui était là tenant un énorme trousseau de clefs et qui, suivi de deux archers, me fit monter deux petits escaliers au haut desquels nous suivîmes une galerie, puis une seconde séparée par une porte fermée à clef, puis une autre galerie au bout de laquelle il ouvrit une autre porte qui donnait dans un sale galetas long de six toises, large de deux, mal éclairé par une lucarne très-élevée. Je pris ce galetas pour ma prison, mais j'étais dans l'erreur; car, prenant une énorme clef, le géolier ouvrit une grosse porte doublée en fer, haute de trois pieds et demi, ayant au milieu un trou rond de huit pouces de diamètre, et il m'ordonna d'entrer au moment où j'étais très-occupé à considérer une machine de fer solidement enchâssée dans la forte cloison. Cette machine avait la forme d'un fer à cheval, épaisse d'un pouce et ayant environ cinq pouces de diamètre d'un bout à l'autre. Je réfléchissais à l'usage de cette horrible machine, lorsque le géolier me dit en souriant :

— Je vois, monsieur, que vous voudriez savoir à quoi

(1) Mettez-le en dépôt.

cela sert, et je puis vous satisfaire. Lorsque Leurs Excellences ordonnent qu'on étrangle quelqu'un, on le fait asseoir sur un tabouret, le dos tourné contre ce collier, et on lui place la tête de façon qu'il vienne à garnir la moitié de son cou. Une masse de soie, qui lui garnit l'autre moitié, passe par ce trou, et les deux bouts vont aboutir à l'axe d'un moulinet auquel on les assujettit; et un homme tourne la roue jusqu'à ce que le patient ait rendu l'âme à Notre-Seigneur, car le confesseur, Dieu merci, ne le quitte pas qu'il ne soit expiré.

— C'est fort ingénieux, et je pense, monsieur, que c'est vous qui êtes chargé de l'honneur de tourner le moulinet?

Il ne me répondit pas, et m'ayant fait signe d'entrer, ce que je fis en me courbant de la moitié du corps, il m'entra; ensuite il me demanda, par le trou grillé de la porte, ce que je voulais manger.

— Je n'y ai pas encore pensé, lui répondis-je.

Et il partit, refermant toutes les portes avec soin.

Accablé et abasourdi, je mets les coudes sur la hauteur d'appui de la grille. Elle avait deux pieds en tout sens, croisée par six barreaux de fer, d'un pouce d'épaisseur, qui formaient seize trous carrés de cinq pouces. Cette ouverture aurait rendu mon cachot assez clair, si une poutre quadrangulaire, maitresse-d'œuvre du comble, ayant dix-huit pouces de large et qui entrait dans le mur au-dessous de la lucarne que j'avais obliquement vis-à-vis, n'eût intercepté la lumière qui entrait dans l'affreux gâletas. Ayant fait le tour de cette triste demeure, tenant la tête inclinée, car le cachot n'avait que cinq pieds et demi de hauteur, je trouvai, presque à tâtons, qu'elle formait les trois quarts d'un carré de deux toises. Le quatrième quart contigu qui lui manquait était une espèce d'alcôve capable de contenir un lit; mais je ne trouvai ni lit, ni table, ni chaise, ni meuble d'aucune espèce, excepté un baquet, dont le lecteur peut deviner l'usage, et une planche assujettie au mur, large d'un pied et élevée à quatre pieds du plancher. Ce fut là-dessus que je plaçai mon manteau de pou-de-soie, mon bel habit mal étrenné et mon cha-

peau bordé à points d'Espagne et garni d'une belle plume blanche. La chaleur était extrême et machinalement l'instinct me porta vers la petite grille, seul lieu où je pusse me reposer sur mes coudes. Je ne pouvais pas voir la lucarne, mais je voyais la lumière qui éclairait le galetas et des rats d'une épouvantable grosseur qui s'y promenaient tout à leur aise ; car ces hideux animaux, dont j'abhorre la vue, venaient jusque sous ma grille sans montrer la moindre frayeur. A cette désagréable vue, je me hâtai de fermer avec un volet intérieur le trou rond qui était au milieu de la porte ; car leur visite m'aurait glacé le sang. Tombé dans la rêverie la plus profonde, mes bras toujours croisés sur la hauteur d'appui, je passai là huit heures dans le silence et sans faire aucun mouvement.

Au son de l'horloge, qui sonna vingt et une heures, je commençai à me réveiller, et j'éprouvai quelque inquiétude de ne voir paraître personne pour m'apporter à manger et les effets et meubles dont j'avais besoin pour me coucher. Il me semblait qu'au moins on aurait dû m'apporter une chaise, du pain et de l'eau. Je n'avais point d'appétit, mais devait-on le savoir ? et de ma vie je n'avais eu la bouche aussi sèche et aussi amère. Je me tenais cependant pour sûr qu'avant la fin du jour quelqu'un paraîtrait ; mais lorsque j'entendis sonner la vingt-quatrième heure, je devins furieux, heurtant, frappant des pieds, pestant et accompagnant de hauts cris tout le vain tapage que mon étrange situation m'excitait à faire. Après plus d'une heure de ce furieux exercice, ne voyant personne, n'ayant point le moindre indice que quelqu'un pût avoir entendu mes cris, enveloppé dans les ténèbres, je ferme la grille de crainte que les rats ne sautassent dans mon cachot, et je me jette de tout mon long sur le plancher. Un abandon aussi cruel ne me semblait pas naturel, et je décidai en moi-même que les barbares inquisiteurs avaient juré ma mort. L'examen de ce que je pouvais avoir fait pour mériter un pareil traitement ne pouvait pas être long ; car, dans l'investigation la plus scrupuleuse de mes actions, je ne trouvais rien qui pût me fixer. J'étais liber-

tin, joueur, hardi parleur, et je ne pensais d'habitude qu'à bien jouir de l'actualité de la vie; mais dans tout cela je ne voyais pas de crime d'État. Néanmoins, me voyant traiter en criminel, la rage et le désespoir m'inspiraient contre l'horrible despotisme qui m'opprimait des expressions que la pudeur m'engage à laisser deviner à mes lecteurs, mais que je ne dois point répéter ici. Cependant l'irritation de mon esprit, la faim qui commençait à se faire sentir, la soif qui me dévorait et la dureté du plancher sur lequel j'étais étendu, n'empêchèrent point la nature épuisée de réclamer ses droits, et je m'endormis.

Ma constitution robuste avait besoin de sommeil, et, dans un individu jeune et bien portant, ce besoin impérieux fait taire tous les autres, et c'est dans ce sens surtout que l'on peut appeler le sommeil le bienfaiteur des hommes.

La cloche de minuit m'éveilla. Que le réveil est affreux quand il fait regretter les illusions du néant! Je ne pouvais point me figurer que j'eusse passé trois heures sans éprouver aucune douleur. Couché sur le côté gauche, sans me bouger, j'allonge le bras droit pour prendre mon mouchoir, que je me rappelais d'avoir mis de ce côté-là. Je tâtonne; Dieu! quelle surprise, quand ma main en saisit une autre froide comme glace! L'effroi m'électrisa de la tête aux pieds, et mes cheveux se dressèrent sur ma tête.

Jamais de ma vie je n'ai eu l'âme saisie d'une pareille frayeur, et je ne m'en suis jamais cru susceptible. Je passai trois ou quatre minutes dans une sorte d'anéantissement, non-seulement immobile, mais incapable de penser. Rendu un peu à moi-même, je me fis la grâce de croire que la main que j'avais cru toucher pouvait n'être qu'un effet de mon imagination troublée, et, dans cet espoir, j'allonge de nouveau le bras et je retrouve la même main. Transi et frémissant d'horreur, je jette un cri perçant et, repoussant la main que je tenais, je retire mon bras en frissonnant.

Bientôt devenu un peu plus calme et me croyant capable de réfléchir, je décide que pendant que je dormais

on était venu déposer près de moi un cadavre ; j'étais sûr qu'en me couchant il n'y était pas.

— Ce sera, me dis-je, le corps de quelque malheureux qu'on aura étranglé, et on veut me prévenir ainsi du sort qui m'est réservé. Cette pensée m'exaspère, je deviens féroce, et, toute ma frayeur, faisant place à la rage, je porte une troisième fois mon bras vers la main glacée, je m'en saisis pour m'assurer de toute l'atrocité du fait, et, voulant me lever, je m'appuie sur mon coude gauche et je sens que c'est mon autre main que je tiens ! Amortie par le poids de mon corps et par la dureté du plancher qui me servait d'édredon, elle avait perdu la chaleur, le mouvement et la sensibilité.

Cette aventure, malgré ce qu'elle avait de comique, ne m'égayait point ; elle donna cours au contraire aux réflexions les plus noires. Je m'aperçus que j'étais dans un endroit où, si le faux paraissait vrai, la vérité devait paraître fausse ; où l'entendement devait perdre la moitié de ses privilèges, et où la fantaisie altérée devait rendre la raison victime ou de l'espérance chimérique ou d'un affreux désespoir. Je pris la résolution de me mettre sur mes gardes sur cet article, et, pour la première fois de ma vie, à l'âge de trente ans, j'appelai à mon secours la philosophie, dont j'avais tous les germes dans l'âme, mais dont je n'avais pas encore eu besoin de faire usage.

Je crois que la plupart des hommes meurent sans avoir jamais pensé, et ce n'est pas tant faute d'esprit et de sens que parce que le choc nécessaire à l'érection de la faculté pensante n'a jamais été produit par un événement extraordinaire en opposition avec leurs habitudes journalières.

Après l'émotion que je venais d'éprouver, il ne pouvait plus être question de sommeil ; et pourquoi me serais-je levé, puisque je ne pouvais point me tenir debout ? Je pris donc le seul parti raisonnable dans la circonstance, celui de rester assis. Je me tins sur mon séant jusqu'à huit heures : le crépuscule du nouveau jour commençait à paraître, le soleil devait se lever à neuf heures ; et il me tardait de voir ce jour, car un pressentiment que je tenais

infaillible m'avertissait qu'on me renverrait chez moi. Je brûlais de désirs de vengeance; je ne me le dissimulais pas. Je me voyais à la tête du peuple prêt à exterminer le gouvernement qui m'opprimait : je massacrais sans pitié tous les aristocrates. Tout devait être pulvérisé. J'avais la fièvre du délire; je connaissais les auteurs de mon mal, et mon imagination en détruisait la source. Je ramenaï l'exercice du droit naturel qu'ont tous les hommes de n'obéir qu'à la loi et de n'être justiciables que de leurs pairs en force des lois qu'ils ont consenties : enfin je faisais des *châteaux en Espagne*. Tel est l'homme abandonné au mouvement d'une grande passion; il ne se doute pas que ce qui le meut ainsi n'est pas la raison, mais bien sa plus grande ennemie : la colère.

J'attendis moins que je ne m'étais disposé à attendre : ce fut un premier motif de calme. A huit heures et demie le silence profond de ces lieux, enfer de l'humanité vivante, fut rompu par le bruit criant des verrous dans les vestibules des corridors qu'il fallait traverser pour venir jusqu'à moi.

— Avez-vous eu le temps de penser à ce que vous voulez manger? me cria mon geôlier d'une voix rauque au travers du guichet.

On est bien heureux quand l'insolence d'un être infâme ne se montre pas sous le masque de la raillerie. Je lui répondis que je désirais une soupe au riz, du bouilli, du rôti, du pain, du vin et de l'eau. Je m'aperçus que le butor était étonné de ne pas entendre les plaintes auquel il s'attendait. Il s'en alla et revint un quart d'heure après me dire qu'il s'étonnait que je ne voulusse pas un lit et les meubles nécessaires; car, ajouta-t-il, si vous vous flattez qu'on ne vous ait fait mettre ici que pour une nuit, vous vous trompez.

— Portez-moi donc tout ce que vous me croyez nécessaire.

— Où faut-il que j'aille? Voilà un crayon et du papier : écrivez tout.

Je lui indique par écrit l'endroit où il devait m'aller

chercher des chemises, des bas, des hardes de toute espèce, un lit, table, chaise; enfin les livres que messer-grande m'avait pris, du papier, des plumes, etc. A la lecture que je lui fis de tous ces articles, car le butor ne savait pas lire :

— Rayez, rayez, monsieur, me dit-il, rayez livres, papier, plumes, miroir, rasoirs, car tout cela est ici du fruit défendu; ensuite donnez-moi de l'argent pour acheter votre diner.

J'avais trois sequins; je lui en donnai un, et il sortit. Il passa une heure dans les corridors, occupé, comme je l'ai su par la suite, à servir sept autres prisonniers détenus dans des cachots éloignés les uns des autres pour empêcher toute communication.

Vers midi, le geôlier reparut suivi de cinq archers destinés à servir les prisonniers d'État. Il ouvrit le cachot pour y introduire les meubles que j'avais demandés et mon diner. On plaça le lit dans l'alcôve, on mit mon diner sur une petite table, et mon couvert, consistant dans une cuiller d'ivoire qu'il avait achetée avec mon argent; fourchettes, couteaux et tout instrument tranchant étaient défendus.

— Ordonnez, me dit-il, ce que vous voudrez manger demain, car je ne puis venir ici qu'une fois par jour au lever du soleil. L'illustrissime signor secrétaire m'a ordonné de vous dire qu'il vous enverra des livres convenables, mais que ceux que vous désirez sont défendus.

— Remerciez-le de la grâce qu'il m'a faite de me mettre seul.

— Je ferai ce que vous désirez; mais vous faites mal de vous moquer ainsi.

— Je ne me moque pas, car il vaut mieux être seul, je crois, que d'être avec les scélérats qui doivent être ici.

— Comment, monsieur, des scélérats? J'en serais bien fâché. Il n'y a ici que d'honnêtes gens, qu'il faut cependant séparer de la société par des raisons que Leurs seules Excellences savent. On vous a mis tout seul pour vous punir davantage, et vous voulez que je les remercie de votre part?

— Je ne savais pas cela.

Cet ignorant avait raison, et je ne tardai pas à m'en apercevoir. J'ai reconnu qu'un homme enfermé seul est dans l'impossibilité de s'occuper ; que seul, dans un endroit obscur où il ne voit et ne peut voir qu'une fois par jour celui qui lui porte à manger, où il ne peut marcher sans se courber, il est le plus malheureux des êtres. Il désire l'enfer, s'il y croit, pour être en compagnie. Ce sentiment est si impérieux que j'allai jusqu'à désirer celle d'un assassin, d'un malade infect, d'un ours. La solitude sous les verrous est désespérante ; mais pour y croire peut-être faut-il le savoir par expérience, et cette expérience, je ne la désirerais pas même à mes ennemis. Qu'un homme de lettres dans ma situation reçoive de l'encre et du papier, son malheur diminue des neuf dixièmes ; mais les bourreaux qui me persécutaient étaient loin de songer à m'accorder des adoucissements.

Après le départ du geôlier, je plaçai ma table près du trou, pour me procurer un peu de lumière, et je m'assis pour dîner ; mais il ne me fut possible d'avaler que quelques cuillerées de soupe. A jeun depuis près de quarante-huit heures, il n'était pas étonnant que je fusse malade. Je passai la journée assis dans mon fauteuil, sans fureur, et accommodant mon esprit à la lecture des livres qu'on m'avait fait la grâce de me promettre. Je ne fermai pas l'œil de toute la nuit, empêché par l'horrible fracas que faisaient les rats et par le bruit assourdissant de l'horloge de Saint-Marc, que je croyais avoir dans ma chambre. Ce double tourment n'était pas le plus grand que j'eusse à supporter, et je doute que beaucoup de mes lecteurs aient une véritable idée de celui dont je veux parler : c'étaient des milliers de puces qui s'en donnaient à cœur joie sur tout mon corps. Ces petits insectes me suçaient le sang avec un acharnement et une avidité inexprimables : leurs piqûres incessantes me donnaient des convulsions, me causaient des contractions spasmodiques, empoisonnaient tout mon sang.

A la pointe du jour, Laurent (c'était le nom du geôlier).

vint faire mon lit, balayer, nettoyer, et un de ses sbires me présenta de l'eau pour me laver. Je voulais sortir dans le galetas, mais Laurent me dit que cela n'était pas permis. Il me donna deux gros livres que je m'abstins d'ouvrir n'étant pas sûr de pouvoir modérer un premier mouvement d'indignation qu'ils auraient pu me causer, ce que l'espion n'aurait pas manqué de répéter à ses maîtres. Il partit après m'avoir laissé ma mangeaille et deux citrons coupés.

Resté seul, je me hâtai de manger ma soupe afin de l'avoir chaude ; ensuite je m'approchai de la lucarne avec un livre, et je vis avec plaisir qu'il me serait possible d'y lire. Je regarde le titre et je vois *la Cité mystique de sœur Marie de Jésus, appelée d'Agrada*. Je n'en avais aucune idée. Le second était d'un jésuite nommé Caravita. Ce cafard, comme le sont tous ses pareils, établissait une nouvelle adoration au sacré cœur de Notre Seigneur Jésus-Christ. De toutes les parties humaines de notre divin médiateur, c'était celle-là que, selon l'auteur, on devait particulièrement adorer : idée singulière d'un fou ignorant, dont la lecture me révolta à la première page ; car le cœur ne me paraissait pas un viscère plus respectable que le poumon, l'estomac ou toute autre partie. La Cité mystique m'intéressa un peu.

Je lus tout ce que peut enfanter l'extravagance de l'imagination d'une vierge espagnole extravagamment dévote, mélancolique, cloîtrée, ayant des directeurs de conscience ignorants, faux et dévots ; toutes ces visions chimériques, fantastiques et monstrueuses étaient décorées du nom de *révélation*s. Amoureuse et amie très-intime de la Sainte-Vierge, elle avait reçu ordre de Dieu même d'écrire la vie de sa divine mère : les instructions nécessaires, et que personne ne pouvait avoir lues nulle part, lui avaient été fournies par le Saint-Esprit.

Elle commençait la vie de Marie, non pas du jour de sa naissance, mais bien de celui de son immaculée conception dans le sein de sa mère Anne. Cette sœur Marie d'Agrada était supérieure d'un couvent de cordelières fondé par elle-

même chez elle. Après avoir narré en détail tout ce que sa divine héroïne fit dans les neuf mois qu'elle passa dans le sein maternel, elle nous apprend qu'à l'âge de trois ans elle balayait la maison, aidée par neuf cents domestiques, tous anges que Dieu lui avait destinés et qui étaient commandés par leur propre prince, Michel, qui allait et venait d'elle à Dieu, et de Dieu à elle, pour leur correspondance réciproque.

Ce qui frappe dans ce livre, c'est l'assurance où le lecteur judicieux doit se trouver qu'il n'y a rien que l'auteur, plus que fanatique, ait pu croire inventé : l'invention ne peut pas aller jusque-là ; tout est dit de bonne foi, avec pleine conviction. Ce sont les visions d'une cervelle sublimée, qui, sans aucune ombre d'orgueil, ivre de Dieu, croit ne révéler que ce que l'esprit divin lui inspire.

Ce livre était imprimé avec la permission de la très-sainte et très-horrible inquisition. Je ne pouvais revenir de mon étonnement ! Bien loin que cet ouvrage excitât dans mon esprit une ferveur, un simple zèle de religion, il m'excitait à traiter de fabuleux tout ce que nous avons de mystique et même de dogmatique.

L'esprit de ce livre et de tous ses pareils doit entraîner des conséquences ; car, par exemple, un lecteur d'un esprit peu susceptible, et plus que le mien affecté du merveilleux, risque, en les lisant, de devenir visionnaire et graphomane comme cette pauvre vierge.

Le besoin de m'occuper à quelque chose me fit passer une semaine sur ce chef-d'œuvre de déraison, fruit d'une cervelle sublimée. Je me gardais bien de rien dire au géôlier touchant ce bel ouvrage ; mais je commençais à me sentir obsédé. Dès que je succombais au sommeil, je m'apercevais de la peste que sœur d'Agrada communiquait à mon esprit affaibli par la mélancolie, par la mauvaise nourriture, le défaut d'air et de mouvement et par l'horrible incertitude sur le sort qu'on me réservait. Mes rêves extravagants me faisaient rire lorsque éveillé je les rappelais à mon souvenir. Si j'avais eu les matériaux nécessaires, je les aurais écrits et peut-être aurais-je produit dans un

cachot un ouvrage encore plus fou que celui que le sieur Cavalli m'avait si ingénieusement choisi.

Cela m'a mis à même de juger combien se trompent ceux qui attribuent à l'esprit de l'homme une certaine force positive : elle n'est que relative, et l'homme qui s'étudierait bien ne trouverait en lui-même que de la faiblesse. Je vis que, quoique l'homme devienne rarement fou, la chose est cependant possible ; car notre raison est comme la poudre, qui, quoique très-facile à s'enflammer, ne s'enflamme cependant jamais sans le contact d'une étincelle. Le livre de cette Espagnole a toutes les propriétés pour fêler le timbre d'un homme ; mais pour que ce poison fasse cet effet, il faut l'isoler, le mettre sous les Plombs, et le priver de toute autre occupation.

Au mois de novembre 1767, allant de Pampelune à Madrid, Andrea Capello, mon voiturier, s'arrêta pour diner dans une ville de la Vieille Castille. Je la trouvai si triste et si laide qu'il me vint envie d'en savoir le nom. Oh ! que je ris de bon cœur quand on me dit que c'était Agrada ! C'est donc ici, me dis-je, que la tête de cette sainte folle est accouchée du fameux chef-d'œuvre que sans M. Cavalli je n'aurais jamais connu ! Un vieux prêtre, qui conçut de moi la plus haute estime aussitôt que je l'eus interrogé sur cette historienne véridique de la mère du Christ, me montra le lieu même où elle avait écrit, et m'assura que le père, la mère, la sœur et toute la famille de la bienheureuse biographe avaient tous été de très-grands saints. Il me dit, et c'était vrai, que l'Espagne sollicitait à Rome sa canonisation avec celle du vénérable Palafox. Ce fut peut-être cette Cité mystique qui donna au père Malagrida le talent nécessaire pour écrire la Vie de Sainte-Anne, que le Saint-Esprit lui dicta aussi ; mais le pauvre diable de jésuite dut en souffrir le martyre : raison de plus pour lui procurer la canonisation, si jamais l'horrible société ressuscite et parvient à la puissance universelle, qui est le but secret de son institution.

Au bout de neuf ou dix jours je me trouvais sans argent. Laurent m'en demanda.

- Je n'en ai point.
- Où dois-je en aller prendre?
- Nulle part.

Ce qui en moi déplaisait à cet homme ignorant, avide, bavard et curieux, c'était mon silence et mon laconisme.

Le lendemain il me dit que le tribunal m'assignait cinquante sous par jour, qu'il devait en être le caissier, mais qu'il m'en rendrait compte tous les mois et qu'il ferait de mes épargnes l'usage que je voudrais.

— Tu m'apporteras deux fois par semaine la *Gazette de Leyde*.

- Impossible, cela n'est pas permis.

Soixante-quinze livres par mois étaient plus qu'il ne me fallait, puisque je ne pouvais plus manger : l'extrême chaleur et l'inanition causée par le défaut de nourriture m'avaient énervé. Nous étions dans la canicule : la force des rayons du soleil qui dardaient d'aplomb sur ma prison me tenait comme dans une étuve, au point que la sueur qui décollait de mon pauvre corps mouillait le plancher à droite et à gauche du fauteuil sur lequel j'étais forcé de me tenir tout nu.

Il y avait quinze jours que je languissais dans cet enfer, et je n'avais pas encore eu une seule sécrétion alvine. Au bout de ce temps presque incroyable, la nature ayant besoin de reprendre son cours, je crus que ma dernière heure était venue. Les veines hémorrhoidales s'étaient tellement gonflées que leur pression me causait des douleurs aiguës insupportables. Je dus à ce funeste séjour le développement de cette cruelle infirmité dont je n'ai jamais pu parvenir à me guérir depuis. Les mêmes douleurs, en se reproduisant de temps en temps, quoique avec moins de force, m'en rappellent la cause et ne contribuent pas à m'en rendre le souvenir agréable. Si la physique ne nous enseigne pas des remèdes pour guérir de tous les maux, elle nous fournit des moyens sûrs d'en acquérir de plus d'une espèce. Cette maladie m'a valu des compliments en Russie, où l'on en fait un si grand cas, que je n'osais pas m'en plaindre lorsque j'y fus dix ans plus tard. Il m'était

arrivé la même chose à Constantinople, où, ayant un rhume de cerveau et m'en plaignant en présence d'un Turc, je lui fis penser qu'un chien de chrétien n'était pas digne d'un tel bonheur.

Le même jour je fus atteint d'une violente fièvre et je gardai le lit. Je n'en dis rien à Laurent; mais le surlendemain, trouvant intact tout ce qu'il m'avait apporté pour ma nourriture, il me demanda comment je me portais.

— Fort bien.

— Ce n'est pas possible, monsieur, car vous ne mangez pas. Vous êtes malade, et vous verrez la magnificence du tribunal, qui vous fournira gratis médecin, chirurgien et médicaments.

Il sortit et revint trois heures après, sans satellites, tenant une bougie à la main et précédant un grave personnage : c'était le médecin. J'étais dans l'ardeur de la fièvre, qui ne m'avait pas quitté depuis trois jours. Il s'approcha de moi, m'interrogea : je lui dis qu'à mon confesseur et à mon médecin je ne parlais jamais que seul à seul. Le docteur dit à Laurent de sortir; mais, cet argus s'y étant refusé, il partit en me disant que j'étais en danger de mort. C'était ce que je désirais; car la vie, telle qu'elle était pour moi, n'était pas le suprême bien. Au reste j'éprouvais quelque satisfaction en pensant que par là mes impitoyables persécuteurs seraient peut-être forcés de réfléchir à l'inhumanité de l'horrible traitement qu'ils exerçaient sur moi.

Quatre heures après j'entendis de nouveau le bruit des verrous; et le médecin entra tenant lui-même un flambeau : Laurent resta dehors. Je me trouvais dans une si grande langueur qu'elle me procurait un véritable repos. La nature bienfaisante a exempté l'homme réellement malade des tourments de l'ennui. J'étais charmé de voir mon infâme gardien dehors, car, depuis son explication du collier de fer, je l'avais en horreur.

Il ne me fallut pas un quart d'heure pour informer le docteur de tout. — Si vous voulez, me dit-il, recouvrer la santé, il faut bannir la tristesse.

— Écrivez-m'en la recette et portez-la au seul apothicaire qui puisse en faire la manipulation. M. Cavalli est le mauvais physicien qui m'a donné *le Cœur de Jésus* et *la Cité mystique*.

— Ces deux drogues peuvent fort bien vous avoir donné la fièvre et les hémorrhôides : je ne vous abandonnerai pas.

Il s'en alla après m'avoir fait lui-même une fort longue limonade, dont il m'engagea à boire souvent. Je passai la nuit assoupi et rêvant mille sottises mystiques.

Le lendemain il revint avec Laurent et un chirurgien qui me saigna. Il me laissa une médecine qu'il me dit de prendre le soir et une bouteille de bouillon. — J'ai obtenu, me dit-il, la permission de vous faire transporter dans le galetas, où la chaleur est moins forte et l'air moins étouffé qu'ici.

— Je renonce à cette grâce; car j'abhorre les rats, que vous ne connaissez pas et qui certainement viendraient dans mon lit.

— Quelle misère! J'ai dit à M. Cavalli qu'il a manqué de vous tuer avec ses livres; il m'a chargé de les lui rendre et de vous donner Boèce. Le voici.

— Je vous en suis bien obligé; il vaut mieux que Sénèque; il me fera du bien.

— Je vous laisse ici de l'eau d'orge et un instrument très-nécessaire; amusez-vous à vous rafraîchir.

Il me fit quatre visites et me tira d'affaire : mon tempérament fit le reste, et mon appétit revint. Au commencement de septembre, je me portais tout à fait bien, je n'endurais d'autre mal réel qu'une extrême chaleur, la vermine et l'ennui; car je ne pouvais pas toujours lire Boèce.

Un jour Laurent me dit que j'avais la permission de sortir de mon cachot pour me laver pendant qu'on ferait mon lit et qu'on balayerait. Je profitai de cette grâce pour me promener pendant dix minutes que durait l'opération; et comme je me promenais avec violence, les rats épouvantés n'osaient pas se montrer. Ce jour-là même, Laurent me rendit compte de mon argent; et il se trouva mon

débiteur de trente livres qu'il ne m'était pas permis de mettre dans ma poche. Je les lui laissai en disant de m'en faire dire des messes, persuadé qu'il en ferait un tout autre usage, et il me remercia d'un ton de satisfaction qui me prouva qu'il serait lui-même le prêtre. J'en usai de même tous les mois et je n'ai jamais vu de quittance d'aucun diseur de messes. Laurent fit bien de célébrer le sacrifice au cabaret : l'argent fut au moins utile à quelqu'un.

Je vivais au jour la journée, me flattant chaque soir que le jour suivant on me rendrait ma liberté; mais, trompé chaque jour dans mon attente, je décidai dans ma pauvre tête que ce serait inmanquablement au premier d'octobre, jour où commençait le règne des nouveaux inquisiteurs. D'après ce beau calcul, ma détention devait durer aussi longtemps que les inquisiteurs actuels; et c'était la raison pour laquelle je n'avais jamais vu le secrétaire, qui, sans cela, serait sans doute venu me voir pour m'interroger, m'examiner et me convaincre de mes crimes, enfin pour m'annoncer ma condamnation. Tout cela me paraissait sans réplique, parce que c'était naturel; mais cet argument était faux sous les Plombs, où rien ne se fait selon l'ordre naturel. Je me figurais que les inquisiteurs devaient avoir reconnu mon innocence et leur injustice, et qu'ils ne me retenaient en prison que pour la forme et pour ne pas entacher leur réputation d'une souillure d'injustice; de là je concluais qu'ils me rendraient la liberté en déposant le sceptre de leur exorbitant pouvoir. Mon esprit était dans un état de calme si parfait que je me sentais capable de leur pardonner et d'oublier l'injure que j'en avais reçue. Comment, me disais-je, ces messieurs pourraient-ils me laisser ici à la merci de leurs successeurs, auxquels ils n'auraient rien pu transmettre de suffisant à ma condamnation! Je trouvais impossible qu'ils eussent pu me condamner et écrire ma sentence sans me l'avoir communiquée, sans m'en avoir dit la raison. Mon bon droit me paraissait incontestable, et je raisonnais en conséquence; mais ce n'était pas d'après la raison que je devais raisonner envers un tribunal qui se distingue de

tous les tribunaux de la terre par l'arbitraire et le bon plaisir. Il suffit que les inquisiteurs procèdent contre quelqu'un pour qu'il soit coupable : et alors quel besoin de lui annoncer sa sentence ! Son consentement n'est pas nécessaire, et ils pensent qu'il vaut mieux laisser aux malheureux le sentiment de l'espérance ; car, quand bien même on l'instruirait de tout, il n'en resterait pas une seule heure de moins en prison. Celui qui est sage ne rend compte de ses affaires à personne, et les affaires du tribunal vénitien ne sont que de juger et de condamner. Le coupable est une machine qui n'a pas besoin de se mêler de l'affaire pour y coopérer : c'est un clou qui, pour entrer dans le mur, ne demande qu'à être frappé.

Je connaissais en partie les usages du colosse sous les pieds duquel j'étais, mais il y a sur la terre des choses qu'on ne peut se flatter de bien savoir que lorsqu'on en a fait l'expérience. Si parmi mes lecteurs il s'en trouve quelques-uns auxquels ces règles semblent injustes, je leur pardonne, parce que je sais qu'elles en ont parfaitement l'apparence ; mais qu'ils souffrent que je leur dise qu'étant d'institution, elles deviennent nécessaires, parce qu'un tribunal de cette trempe ne saurait subsister que par elles. Ceux qui les maintiennent en vigueur sont des sénateurs choisis entre les plus qualifiés et qui ont la réputation d'hommes vertueux.

Le dernier de septembre je passai la nuit blanche ; et j'étais dans une extrême impatience de voir paraître le nouveau jour, tant je me sentais sûr de recouvrer ce jour-là ma liberté. Le règne des scélérats qui m'en avaient privé expirait ; mais le jour parut, Laurent vint à son ordinaire et ne m'annonça rien de nouveau. Je fus pendant cinq à six jours dans la rage et le désespoir, et alors je me figurais que, pour des raisons qu'il m'était impossible de deviner, on avait résolu de me tenir enfermé pour le reste de mes jours. Cette idée affreuse me fit rire, car je me sentais maître de ne rester esclave que très-peu de temps aussitôt qu'au péril de mes jours j'aurais pris le parti de faire cesser ma détention. Je savais que je réussirais à

m'échapper ou à me faire tuer, *deliberata morte ferocior*(1).

Au commencement de novembre je formai sérieusement le projet de sortir par la force d'un lieu où l'on me retenait par la violence, et cette pensée devint mon idée unique. Je commençai à me creuser le cerveau pour trouver un moyen d'exécuter mon projet, et j'en conçus cent plus hardis les uns que les autres, mais toujours un nouveau moyen me faisait rejeter celui auquel je venais de donner la préférence.

Pendant ce laborieux travail de mon imagination, arriva un événement singulier qui me fit sentir le triste état où mon esprit se trouvait.

J'étais debout dans le galetas regardant en haut vers la lucarne, et mes regards se portaient également vers la grosse poutre. Tout à coup je vois cette poutre, non pas branler, mais se tourner vers son côté droit et, par un mouvement contraire, mais lent et interrompu, se replacer aussitôt dans sa position première. Ayant en même temps perdu mon aplomb, je reconnus que c'était une secousse de tremblement de terre. Laurent et les sbires, qui sortirent en cet instant de mon cachot, dirent qu'ils avaient également éprouvé un mouvement d'oscillation. Telle était la disposition de mon esprit, que cet événement me causa un mouvement de joie que je renfermai en moi sans proférer un mot. Quatre ou cinq secondes après, le même mouvement se reproduisit; et je ne pus m'empêcher de m'écrier : *Un' altra', un' altra, gran Dio! ma più forte*(2). Les archers, effrayés de ce qui leur semblait l'impiété d'un fou désespéré, s'enfuirent avec horreur.

Après leur départ, réfléchissant sur moi-même, je trouvai que je calculais entre les événements possibles l'éroulement du palais ducal compatible avec le recouvrement de ma liberté : cet immense édifice en s'éroulant devait me jeter sain et sauf, et par conséquent libre, sur la place Saint-Marc, où, au pis aller, j'aurais été écrasé sous l'énorme masse de ses décombres. Dans la situation où je

(1) Devenu plus terrible par la résolution de mourir.

(2) Une autre, une autre, grand Dieu, mais plus fort.

me trouvais, on compte la liberté pour tout et la vie pour rien, ou pour bien peu de chose, et dans le fond je commençais à devenir fou.

Cette secousse de tremblement de terre fut une suite de celle qui, dans le même temps, détruisit Lisbonne.

CHAPITRE IV.

Divers incidents. — Compagnons. — Je prépare mon évasion. — Changement de cachot.

Pour que le lecteur puisse comprendre ma fuite d'un endroit tel que les Plombs, il faut que je lui en fasse connaître le local.

Les Plombs, prisons destinées à renfermer les criminels d'État, ne sont autre chose que les greniers du palais ducal, et c'est des larges plaques de plomb dont ce palais est recouvert que ces prisons tirent leur nom. On ne peut y parvenir qu'en passant par les portes du palais, ou par le bâtiment des prisons, ou enfin par le pont dont j'ai déjà parlé, et qu'on nomme le pont des Soupirs. On ne peut monter à ces cachots qu'en passant dans la salle où les inquisiteurs d'État s'assemblent; et le secrétaire en a seul la clef, qu'il ne confie au géolier que pendant le temps qui lui est nécessaire, de grand matin, pour faire le service des prisonniers. Ce service se fait à la pointe du jour, parce que plus tard les archers, allant et venant, seraient trop vus de tous ceux qui ont affaire aux chefs du conseil des Dix; or ce conseil s'assemble chaque jour dans une salle contiguë appelée la Bussola, et les archers sont obligés de la traverser chaque fois qu'ils doivent aller sous les Plombs.

Ces prisons se trouvent divisées sous les combles des deux faces du palais : trois sont au couchant, la mienne était de ce nombre, et quatre au levant. La gouttière du toit du côté du couchant donne dans la cour du palais,

l'autre donne perpendiculairement sur le canal qu'on appelle *rio di Palazzo*. De ce côté, les cachots sont très-clairs et l'on peut s'y tenir debout; ce qui n'a pas lieu à la prison où j'étais, et qu'on distingue par le nom de *trave*, dénomination qui vient de l'énorme poutre qui me privait de la lumière. Le plancher de mon cachot était positivement au-dessus du plafond de la salle des inquisiteurs, où ordinairement ils ne se rassemblent que la nuit après la séance journalière du conseil des Dix, dont tous les trois sont membres.

Connaissant parfaitement le local et les habitudes uniformes des inquisiteurs, le seul moyen de me sauver, le seul au moins que je jugeai susceptible de réussite, était de percer le plancher de ma prison; mais il fallait avoir des instruments, et c'était une chose difficile dans un lieu où toute correspondance au dehors était défendue, où l'on ne permet ni visite ni commerce épistolaire avec personne. Pour corrompre un archer, il m'aurait fallu beaucoup d'argent, et je n'en avais point. En supposant que le geôlier et les deux archers eussent consenti à se laisser étrangler, car je n'avais d'autre arme que mes mains, un troisième archer se tenait toujours en faction à la porte de la galerie, qu'il fermait à clef et qu'il n'ouvrait que quand le camarade qui voulait sortir lui donnait le mot de passe. Malgré tous les obstacles, la seule pensée qui m'occupât était celle de m'enfuir; et, comme je n'en trouvais pas le moyen dans Boèce, je ne le lisais plus; cependant, comme j'étais persuadé que je ne pourrais parvenir à en trouver un qu'à force d'y songer, je ne me livrais pas à la moindre pensée qui n'y eût rapport.

J'ai toujours cru que, lorsqu'un homme se met dans la tête de venir à bout de quelque chose et qu'il ne s'occupe que de la poursuite de son dessein, il doit y parvenir malgré toutes les difficultés; cet homme deviendra grand vizir, pape; il bouleversera une monarchie, pourvu qu'il s'y prenne de bonne heure et qu'il ait de l'esprit et la persévérance nécessaires; car l'homme arrivé à l'âge, méprisé par la fortune, ne parvient plus à rien, et sans son secours on ne peut rien espérer. Il faut, pour réussir,

compter sur la bonne fortune et mépriser les revers ; mais c'est un calcul politique des plus difficiles.

Vers la mi-novembre Laurent me dit qu'un messer-grande avait entre les mains un détenu, et que le nouveau secrétaire, nommé Businello, lui avait ordonné de le mettre dans le plus mauvais cachot, et que par conséquent c'était avec moi qu'il allait le mettre. Il m'assura que, lui ayant représenté que j'avais regardé comme une grâce d'avoir été mis seul, il lui avait répondu que je devais être devenu plus sage depuis quatre mois que j'étais là. Cette nouvelle ne me fit pas de peine, et je ne trouvai pas désagréable celle qui m'annonçait le changement de secrétaire. Ce M. Pierre Businello était un brave homme que j'avais connu à Paris lorsqu'il allait à Londres en qualité de résident de la république.

Dans l'après-midi de ce jour, j'entendis gronder les verrous ; et Laurent, suivi de deux archers, menant un jeune homme tout en larmes, après lui avoir ôté les menottes l'enferma avec moi et s'en alla sans lui dire un seul mot. J'étais sur mon lit, où il pouvait me voir. Sa surprise m'amusa. Ayant le bonheur d'avoir sept ou huit pouces de moins que moi, il pouvait se tenir debout ; et il se mit à considérer mon fauteuil, qu'il crut sans doute destiné à son usage. Portant ses yeux sur la hauteur d'appui de la grille, il voit Boèce, le prend, l'ouvre et le rejette avec une sorte de dépit, sans doute parce qu'étant en latin il ne pouvait en faire aucun usage. Continuant l'inspection du cachot, il va à gauche, tâtonne, et est tout surpris de trouver des hardes : il s'approche de l'alcôve, et, allongeant la main, il me touche et me demande respectueusement pardon. Je l'invite à s'asseoir et voilà notre connaissance faite.

— Qui êtes-vous ? lui dis-je.

— Je suis Maggiorin de Vicence. Mon père, cocher dans la maison de Poggiana, m'a tenu à l'école jusqu'à l'âge de onze ans, où j'appris à lire et à écrire ; ensuite j'ai été apprenti chez un perruquier pendant cinq ans, et j'ai bien appris ce métier. En sortant de là, je suis entré valet de chambre chez M. le comte X. Il y avait deux ans que je

servais ce seigneur, quand sa fille unique sortit du couvent. On me chargea de la coiffer, et peu à peu j'en devins amoureux et je lui inspirai une passion égale à la mienne. Après nous être juré cent fois de n'être jamais que l'un à l'autre, nous livrant à l'impérieux besoin de nous donner des marques de tendresse, il en est résulté que l'état de la jeune comtesse a dévoilé notre union. Une servante de la maison, vieille et dévote, fut la première qui découvrit notre intelligence et l'état de ma maîtresse, et elle lui dit qu'en conscience elle était obligée d'en prévenir son père; cependant ma jeune amie parvint à l'engager à se taire en l'assurant que dans la semaine elle lui ferait tout savoir par son confesseur. Elle m'avertit de tout, et, au lieu d'aller à confesse, nous primes nos mesures pour nous enfuir. Elle s'est emparée d'une bonne somme d'argent et de quelques diamants de feu sa mère, et nous devions partir cette nuit pour aller à Milan. Mais hier après dîner le comte m'appela, et, me donnant une lettre, il me dit que je devais partir de suite pour la remettre en main propre à la personne à laquelle elle s'adressait à Venise. Il me parla avec tant de bonté et si tranquillement que je n'aurais jamais pu concevoir le moindre soupçon du sort qu'il me préparait. J'allai prendre mon manteau, et, en passant, je dis adieu à ma petite femme en l'assurant que je serais bientôt de retour. Plus pénétrante que moi et pressentant peut-être mon malheur, elle se trouva mal. Arrivé ici en toute hâte, je me suis empressé de remettre la fatale lettre. On m'a fait attendre pour me donner la réponse; et dès que je l'ai eue je me suis rendu dans un cabaret pour y prendre quelque chose, voulant de suite repartir pour rejoindre ma petite femme. Mais comme je sortais du cabaret on m'arrêta et on me mena à la garde, où j'ai été gardé jusqu'au moment où l'on m'a conduit ici. Je crois, monsieur, que je puis bien considérer la jeune comtesse comme ma femme?

— Vous vous trompez.

— Mais la nature...

— La nature, quand on n'écoute qu'elle, mène l'homme

à faire des sottises jusqu'à ce qu'on le mette sous les Plombs.

— Je suis donc sous les Plombs ?

— Comme moi.

Mon pauvre jeune homme se mit à répandre des larmes amères. C'était un très-joli garçon, sincère, honnête et amoureux à toute outrance. Je pardonnais intérieurement à la comtesse, et je condamnais fortement le comte son père d'exposer sa fille à la tentation d'un jeune homme, jeune, joli et sensible. Un berger qui met le loup dans la bergerie ne doit pas se plaindre de la dévastation de son troupeau. Dans ses pleurs et ses lamentations, rien ne se rapportait à lui ; tous ses sentiments étaient à son amie. Il croyait que le géôlier reviendrait pour lui porter un lit et à manger ; mais je le désabusai et je lui offris mes provisions. Il avait le cœur trop gros pour pouvoir prendre aucune nourriture. Le soir je lui donnai ma paille, sur laquelle il passa la nuit ; car, quoiqu'il fût visiblement propre, je ne voulus pas le faire coucher avec moi, craignant les effets des rêves d'un amoureux. Il ne sentait ni sa faute ni le besoin qu'avait le comte qu'on lui infligeât une punition publique pour mettre à couvert l'honneur de sa fille et celui de sa famille.

Le lendemain on lui porta une paille et un diner de quinze sous que le tribunal lui passait en qualité de grâce ou par charité ; car le mot justice paraît étranger à l'organisation de ce corps affreux. Je dis au géôlier que mon diner suffirait pour tous les deux, et qu'il pouvait employer ce que l'on accordait à ce jeune homme à lui faire dire des messes à sa manière. Il s'en chargea volontiers, et, après lui avoir fait compliment de ce qu'il se trouvait avec moi, il nous dit que nous pouvions nous promener dans le galetas pendant une demi-heure. Je trouvai cette promenade excellente pour ma santé et pour mon projet d'évasion, que je ne pus mettre à exécution que onze mois après. Au bout de ce repaire de rats, je vis une quantité de vieux meubles jetés sur le plancher à droite et à gauche de deux grandes caisses et devant un gros tas de pa-

piers cousus en cahiers. J'en pris une douzaine pour m'amuser à les lire et je vis que c'étaient des procès criminels, dont je trouvai la lecture très-divertissante ; car il m'était permis de lire ce qui dans son temps avait certainement été très-secret. Je vis des réponses singulières à des interrogations suggestives sur des séductions de vierges, des galanteries poussées trop loin par des hommes employés à des conservatoires de filles, des faits vis-à-vis des confesseurs qui avaient abusé de leurs pénitentes, des maîtres d'école convaincus de pédérastie avec leurs élèves, et des tuteurs qui avaient trompé leurs pupilles : il y en avait qui dataient de deux ou trois siècles, dont le style et les mœurs me procurèrent quelques heures de plaisir. Entre les meubles qui étaient par terre, je vis une baignoire, une chaudière, une pelle à feu, des pincettes, de vieux chandeliers, des pots de terre et jusqu'à une seringue. Cela me fit juger que quelque illustre prisonnier avait été distingué par la permission de faire usage de tous ces objets. Mais ce qui m'intéressa le plus, ce fut un verrou tout droit, gros comme le pouce et long d'un pied et demi. Je ne touchai à rien, car le temps n'avait pas assez mûri mes projets pour jeter un dévolu spécial sur quelque chose.

Un matin, vers la fin du mois, on vint m'enlever mon camarade, et Laurent me dit qu'il avait été condamné aux prisons appelées *les Quatre*. Ces prisons sont dans l'enceinte du bâtiment des prisons ordinaires et appartiennent aux inquisiteurs d'État. Les prisonniers qui y sont enfermés ont le privilège de pouvoir appeler le geôlier quand ils en ont besoin. Elles sont obscures, mais il y a une lampe à huile au moyen de laquelle les prisonniers sont éclairés : on n'y craint pas le feu, car tout est en marbre. J'ai su longtemps après que le pauvre Maggiorin y passa cinq ans, et que, lorsqu'il en sortit, il fut envoyé à Cérigo pour dix. J'ignore s'il en est jamais sorti. Il m'avait tenu bonne compagnie, et je m'en aperçus dès qu'il fut parti, car je ne tardai pas à retomber dans la tristesse. J'eus le bonheur qu'on ne me privât point du privilège de ma demi-

heure de promenade dans le galetas. Je me mis à examiner plus attentivement tout ce qu'il renfermait. L'un des caissons était rempli de beau papier, de cartons, de plumes non taillées et de pelotons de ficelle; l'autre était cloué. Un morceau de marbre noir, poli, épais d'un pouce, long de six et large de trois, attira mes regards : je m'en emparai sans savoir encore ce que j'en ferais, et je le cachai dans ma prison, ayant soin de le couvrir avec mes chemises.

Huit jours après le départ de Maggiorin, Laurent me dit que selon toute apparence je ne tarderais pas à me retrouver en compagnie. Cet homme, qui au fond n'était qu'un bavard, commença à s'impatienter de voir que je ne lui faisais jamais aucune question. Par devoir, il aurait dû ne pas l'être; mais où trouver des êtres d'une perfection infâme? Il en est, mais heureusement peu, et encore n'est-ce pas dans les basses classes qu'il faut les chercher. Ainsi donc mon geôlier, ne pouvant faire briller sa réserve, s'imagina que, si je ne l'interrogeais jamais, c'est que je supposais qu'il ne savait rien, et cela piqua son amour-propre : voulant me prouver que je me trompais, il commença à jaser sans que je le questionnasse. — Je crois, monsieur, que vous aurez souvent des visites, car les autres six cachots contiennent chacun deux personnes qui ne sont pas faites pour être envoyées aux Quatre. Ne lui faisant aucune réponse, il reprit quelques instants après : Aux Quatre, on met pêle-mêle toutes sortes de gens dont la condamnation, à eux inconnue, est écrite. Les prisonniers qui, comme vous, sont confiés à mes soins sous les Plombs, sont tous des gens de la plus grande distinction, et ne sont criminels que de choses dont les curieux ne peuvent rien savoir. Si vous saviez, monsieur, quels sont les compagnons de votre sort, vous vous étonneriez, car il est vrai qu'on dit que vous êtes un homme d'esprit : mais vous me pardonnerez... Vous savez que ce n'est rien qu'avoir de l'esprit pour être traité ici... Vous m'entendez. Cinquante sous par jour, c'est quelque chose.. On donne trois livres à un citoyen, quatre à un gentilhomme

et huit à un comte étranger; je dois le savoir, je pense, car tout passe par mes mains.

Ici, il se mit à faire son propre éloge, tout composé de qualités négatives. Je ne suis ni voleur, ni traître, ni menteur, ni avare, ni méchant, ni brutal comme tous mes prédécesseurs; et, quand j'ai bu une pinte de plus, je n'en deviens que meilleur. Si mon père m'avait envoyé à l'école, j'aurais appris à lire et à écrire, et je serais peut-être aujourd'hui messer-grande; mais ce n'est pas ma faute. M. André Diedo m'estime, et ma femme, qui n'a que vingt-quatre ans et qui vous fait tous les jours à manger, va lui parler quand elle veut; et il la fait entrer sans façon, même quand il est au lit: grâce qu'il ne fait à aucun sénateur. Je vous promets que vous aurez ici tous les nouveaux venus, mais toujours pour peu de temps; car, dès que le secrétaire a relevé de leur propre bouche ce qu'il lui importe de savoir, il les envoie à leur destination, soit aux Quatre, dans quelque fort ou au Levant: s'ils sont étrangers, on les mène hors des frontières; car le gouvernement ne se croit pas le maître de disposer des sujets d'un autre prince, à moins qu'ils ne soient au service de la république. La clémence du tribunal, monsieur, est sans exemple, et il n'y en a aucun au monde qui procure à ses prisonniers plus de douceurs. On trouve cruel qu'il ne permette ni d'écrire ni de recevoir des visites; mais c'est une folie, car écrire et voir du monde, c'est perdre son temps. Vous me direz que vous n'avez rien à faire; mais nous ne pouvons pas dire cela, nous autres.

Telle fut à peu près la première harangue dont ce bourreau m'honora, et, je dois l'avouer, il m'amusa. Je vis que cet homme, s'il eût été un peu moins bête, aurait certes été plus méchant. Je résolus de mettre à profit sa bêtise.

Le lendemain on m'amena un nouveau commensal, qu'on traita le premier jour comme on avait traité Maggiorin; et cela m'apprit qu'il était nécessaire que je me fisse acheter une autre cuiller d'ivoire; car le premier jour le nouveau venu ne recevant rien, je devais lui faire les honneurs de la maison.

Mon nouveau compagnon me fit une profonde révérence, car ma barbe, qui avait déjà quatre pouces de long, imposait plus encore que ma taille. Laurent me prêtait souvent des ciseaux pour me faire les ongles, mais il lui était défendu, sous des peines sévères, de me permettre de toucher à ma barbe. J'en ignore la raison, mais j'avais fini par m'habituer à ma barbe comme on s'habitue à tout.

Le nouveau venu était un homme de cinquante ans, à peu près de ma taille, un peu courbé, maigre, à grande bouche et ayant une vilaine denture. Il avait de petits yeux gris sous deux épais sourcils rouges, ce qui lui donnait l'air d'un chat-huant; et tout cela était relevé par une petite perruque de crin noir qui répandait une odeur d'huile fort désagréable, et par un habit de gros drap gris. Il accepta mon diner, mais il se tint sur la réserve et ne me dit pas un mot de toute la journée : j'imitai son silence, persuadé qu'il ne tarderait pas à retrouver la parole, ce qui effectivement arriva dès le lendemain.

On lui apporta de bonne heure un lit qui lui appartenait et un sac plein de linge. Le geôlier lui demanda, comme il l'avait fait à moi, ce qu'il voulait pour son diner, et de l'argent pour le payer.

— Je n'ai point d'argent.

— Comment ! un richard comme vous, point d'argent ?

— Je n'ai pas le sou.

— Fort bien ! dans ce cas je vais vous porter du biscuit de munition et de l'eau. C'est dans l'ordre.

Il sortit et revint un instant après avec une livre et demie de biscuit, une cruche d'eau, mit le tout auprès du prisonnier, et, ayant fermé la porte, il partit.

Resté seul avec ce spectre, je l'entends soupirer ; la pitié me gagne et je romps le silence.

— Ne soupirez pas, monsieur, vous dinerez avec moi ; mais il me semble que vous avez commis une grande faute en venant ici sans argent.

— J'en ai, mais il ne faut pas le dire à ces harpies.

— Belle sagacité, qui vous condamne au pain et à l'eau ! Savez-vous la raison de votre détention ?

— Oui, monsieur, je la sais, et je vais en peu de mots vous la faire connaître.

Je m'appelle Squaldo-Nobili. Mon père était un paysan qui me fit apprendre à lire et à écrire, et qui, à sa mort, me laissa sa petite maison et le peu de terrain qui en dépendait. Je suis du Frioul, à une journée de marche d'Udine. Un torrent qu'on appelle Corno, endommageant souvent ma petite possession, me fit prendre la résolution de la vendre et de venir m'établir à Venise, ce que j'ai fait il y a dix ans. J'en retirai huit mille livres en beaux sequins, et, sachant que dans cette bienheureuse république tout le monde jouissait d'une honnête liberté, je me persuadai que je pourrais m'y procurer une petite aisance en utilisant mon capital, et je me mis à prêter sur gages. Sûr de mon économie, de mon jugement et de mon savoir-vivre, je me déterminai à faire ce métier de préférence à tout autre. Je louai une petite maison dans le quartier du Canal-Royal, je l'ai meublée, et, y vivant seul et fort tranquille, dans l'espace de deux ans je me trouvai riche de dix mille livres en sus de mon capital, quoique, voulant bien vivre, j'en eusse dépensé deux mille pour mes besoins. En continuant de la sorte, je me voyais en bon chemin pour m'assurer une honnête fortune avec le temps ; mais un jour, ayant prêté à un juif deux sequins sur plusieurs livres, j'en trouvai un dans le nombre intitulé : *la Sagesse de Charon*. Je vis alors combien il était heureux de savoir lire ; car ce livre, monsieur, que vous ne connaissez peut-être pas, vaut, à lui seul, tous les livres, car il contient tout ce qu'il importe à l'homme de connaître. Il le purge de tous les préjugés contractés dans l'enfance. Avec Charon, adieu l'enfer et toutes ces vaines terreurs d'une vie future : on ouvre les yeux, on connaît le chemin du bonheur, on est savant. Procurez-vous cette lecture et moquez-vous des sots qui vous diront que ce trésor est défendu.

Ce discours singulier me fit connaître mon homme. Quant à Charon, je l'avais lu, mais j'ignorais qu'il fût traduit en italien. Charon, grand admirateur de Montaigne, crut aller au delà de son modèle, mais il travailla en vain.

Il a classé méthodiquement plusieurs choses de Montaigne, ou les mêmes sujets que l'on trouve jetés sans ordre dans ce grand philosophe ; mais, prêtre et théologien, Charon mérita la condamnation dont il fut l'objet. Il n'a pas, au reste, été beaucoup lu, malgré la prohibition qui aurait dû lui donner la vogue. Le sot Italien qui l'a traduit n'a pas même su que la traduction du mot *sagesse* était *sapienza*. Charon eut l'impertinence de donner à son livre le titre de celui de Salomon ; et cela ne prouve pas en faveur de sa modestie. Mon compagnon poursuivit ainsi :

Delivré par Charon des scrupules que je pouvais avoir encore, et des fausses impressions dont on a bien de la peine à se défaire, je poussai mon commerce de façon qu'en six ans je me vis maître de dix mille sequins. Il ne faut pas vous étonner de cela, car, dans cette ville riche, le jeu, la débauche et la fainéantise mettent tout le monde dans le désordre et dans un constant besoin d'argent : les sages profitent de ce que les fous dissipent.

Il y a trois ans qu'un comte Sériman vint me prier de lui prendre cinq cents sequins, de les mettre dans mon commerce et de lui donner la moitié des bénéfices que je ferais sur cette somme. Il n'exigea qu'une simple quittance, par laquelle je m'engageai à lui remettre la même somme à sa réquisition. Au bout d'un an je lui remis soixante-quinze sequins, ce qui faisait un intérêt de quinze pour cent : il m'en donna quittance, mais il se montra mécontent. Il avait tort ; car, ne manquant point d'argent, je ne m'étais pas servi du sien pour le négocier. La seconde année, j'en fis de même par pure générosité, mais nous en vinmes à des propos offensants et il me demanda la restitution des cinq cents sequins.

— Volontiers, lui dis-je, mais j'en rabattrai cent cinquante que vous avez reçus.

Cela l'ayant mis en colère, il me fit signifier par un huissier le paiement de la somme totale. Un habile procureur prit ma défense et sut me faire gagner deux ans. Il y a trois mois qu'on me parla d'un accommodement et je m'y refusai ; mais, craignant quelque violence, je m'adres-

sai à l'abbé Justiniani, homme d'affaires du marquis de Montalègre, ambassadeur d'Espagne, et moyennant un petit profit, il me loua une petite maison sur la Liste, où l'on est à l'abri des surprises. Je voulais bien rendre l'argent au comte Sériman, mais je prétendais en retenir cent sequins que son procès m'avait fait dépenser. Il y a huit jours que mon procureur et celui du comte vinrent chez moi; je leur fis voir deux cent cinquante sequins dans une bourse et je leur dis que j'étais prêt à les leur remettre, mais pas un sou de plus. Ils me quittèrent sans mot dire, ayant l'un et l'autre l'air fort peu content; mais je m'en souciai peu. Il y a trois jours que l'abbé Justiniani me fit dire que l'ambassadeur avait trouvé bon de permettre aux inquisiteurs d'État d'envoyer leurs archers chez moi pour y faire des perquisitions. Je croyais la chose impossible sous l'égide d'un ambassadeur étranger, et, au lieu de prendre les précautions en usage en pareil cas, ayant seulement mis mon argent en lieu de sûreté, j'attendis résolûment la visite annoncée. A la pointe du jour, messer-grande vint chez moi, me demanda trois cent cinquante sequins; et, sur ma réponse que je n'avais pas le sou, il me saisit et me voici.

Je frémissais, moins encore de me voir en compagnie d'un être infâme que de voir qu'il me jugeait son égal; car s'il avait eu une autre idée de moi, il ne m'aurait certainement pas gratifié de sa longue narration, dans la supposition sans doute que je l'applaudirais. Dans tous les sots propos qu'il me tint pendant les trois jours qu'il fut avec moi, me parlant sans cesse de Charon, je vérifiai la vérité du proverbe italien : *Guardati da colui che non ha letto che un libro solo* (1). La lecture de l'ouvrage de ce prêtre perversi l'avait rendu athée, et il s'en vantait à tout propos. Dans l'après-midi, Laurent vint lui dire de descendre avec lui pour parler au secrétaire. Il s'habilla à la hâte, et au lieu de ses souliers il prit les miens sans que je m'en aperçusse. Il revint une demi-heure après en

(1) Méfie-toi de celui qui n'a lu qu'un seul livre.

pleurant, et tira de ses souliers deux bourses où il y avait trois cent cinquante sequins, et précédé du geôlier il alla les porter au secrétaire. Peu d'instants après il revint, et, ayant pris son manteau, il partit. Laurent me dit qu'on l'avait mis en liberté. Je pensai, et avec fondement, que, pour lui faire accuser sa dette et la lui faire payer, le secrétaire l'avait menacé de la torture; et si elle n'était employée que pour obtenir des résultats pareils, moi qui en abhorre le principe et le créateur, je serais le premier à en proclamer l'utilité.

Le jour de l'an 1756, je reçus mes étrennes. Laurent m'apporta une robe de chambre doublée en peau de renard, une couverture de soie ouatée et un sac en peau d'ours pour y mettre mes jambes; ce que je reçus avec joie, car il faisait un froid aussi difficile à supporter que la chaleur que j'avais eue à souffrir au mois d'août. Il me dit aussi que le secrétaire me faisait savoir que je pouvais disposer de six sequins par mois, que je pouvais en acheter tels livres que je voudrais et recevoir la gazette, et que ce présent me venait de M. de Bragadin. Je demandai à Laurent un crayon et j'écrivis sur un morceau de papier : « Je suis reconnaissant à la générosité du tribunal et à la vertu de M. de Bragadin. »

Il faut s'être trouvé dans une situation pareille à la mienne pour sentir tout ce que cette aventure réveilla dans mon âme. Dans le premier élan de ma sensibilité, je pardonnai à mes oppresseurs et je fus sur le point d'abandonner le projet de m'enfuir, tant l'homme est pliant lorsque le malheur l'accable et l'avilit. Laurent me dit que M. de Bragadin s'était présenté aux trois inquisiteurs; que, les larmes aux yeux et prosterné à genoux, il leur avait demandé en grâce de me faire parvenir cette marque de son constant amour si j'étais encore au nombre des vivants, et que les inquisiteurs émus n'avaient pu lui refuser.

J'écrivis sur-le-champ les titres des ouvrages que je voulais.

Un beau matin, en me promenant dans mon galetas, mes

yeux s'arrêtèrent sur le verrou dont j'ai déjà parlé, et je vis qu'il pouvait parfaitement devenir une arme offensive et défensive. Je m'en saisis, et l'ayant caché sous ma robe de chambre, je l'emportai dans mon cachot. Dès que je fus seul, je pris le morceau de marbre noir dont j'ai déjà fait mention, et je reconnus bientôt que c'était une excellente pierre de touche; car, ayant quelque temps frotté le verrou avec cette pierre, je vis que j'avais obtenu une facette très-bien faite.

Devenu curieux de ce rare ouvrage auquel j'étais tout nouveau, et au moyen duquel je me promettais de posséder un meuble qui devait être entièrement prohibé sous les Plombs, poussé peut-être par la vanité de parvenir à faire une arme sans posséder aucun instrument nécessaire à cela, et irrité même par les difficultés, car je devais frotter le verrou presque à l'obscur sur la hauteur d'appui, sans pouvoir assujettir la pierre autrement qu'avec la main gauche et sans une goutte d'huile pour l'humecter et amollir le fer que je voulais rendre pointu, je me décidai à tenter cette rude besogne. Je me servis de ma salive en guise d'huile, et je travaillai huit jours pour affiler huit facettes pyramidales, dont l'extrémité se trouva une pointe parfaite: les facettes avaient un pouce et demi de longueur. Mon verrou ainsi affilé formait un stylet octangulaire aussi bien proportionné qu'il aurait été possible de l'exiger d'un bon taillandier. On ne saurait se figurer la peine et la fatigue que j'eus à endurer, ni la patience qu'il me fallut pour exécuter cette désagréable besogne sans autre instrument qu'une pierre volante: ce fut pour moi une sorte de tourment d'une espèce inconnue aux tyrans de tous les siècles. J'en avais contracté dans le bras droit une roideur telle, qu'il m'était presque impossible de le mouvoir. J'avais la paume de la main comme macérée et couverte d'une large plaie, suite des nombreuses ampoules que m'avaient occasionnées la dureté et la longueur du travail. On devinerait difficilement les douleurs que j'endurai pour l'achever.

Tout fier de mon ouvrage, sans que j'eusse encore pensé à la manière de m'en servir, mon premier soin fut de tâ-

cher de le cacher de manière à pouvoir le dérober même à une exacte perquisition. Après avoir combiné mille moyens, tous sujets à caution, je jetai les yeux sur mon fauteuil et je parvins à l'y cacher de manière à ne donner aucun soupçon. C'est ainsi que la Providence m'aidait à préluder à une évasion qui devait être admirable, sinon prodigieuse. Je m'en avoue vain ; mais ma vanité ne vient pas de la réussite, car le bonheur y eut une forte part : elle vient de ce que je jugeai la chose possible et que j'eus le courage de l'entreprendre, malgré toutes les chances défavorables qui, en faisant échouer mes desseins, auraient infiniment empiré ma situation et rendu peut-être impossible mon retour à la liberté.

Après trois ou quatre jours de réflexion sur l'usage que je ferais de mon verrou devenu esponton, gros comme une canne et long de vingt pouces, je jugeai que le plus simple était de faire un trou au plancher sous mon lit.

J'étais certain que la chambre sous mon cachot ne pouvait être que celle où j'avais vu M. Cavalli ; je savais qu'on ouvrait cette chambre tous les matins, et je ne doutais pas que, dès que le trou serait fait, je ne pusse facilement y descendre au moyen de mes draps que j'aurais transformés en corde et que j'aurais assujettis au pied du lit. Là je me serais tenu caché sous la grande table du tribunal, et le matin, aussitôt que la porte aurait été ouverte, je serais sorti, et avant qu'on eût pu me suivre je me serais mis en lieu de sûreté. Je réfléchis qu'il était possible que l'on plaçât dans cette salle un archer pour garde, mais mon esponton devait vite m'en débarrasser. Le plancher pouvait être double, triple même : grand embarras ; car comment empêcher les archers de balayer le plancher pendant deux mois que pourrait durer mon ouvrage ? En le leur défendant j'éveillais les soupçons, d'autant plus que pour me délivrer des puces j'avais exigé qu'ils le balayassent tous les jours ; et le balai même leur aurait décelé mon travail. Il fallait trouver moyen d'obvier à cet inconvénient.

Je commençai par défendre qu'on balayât, sans dire

pourquoi. Huit jours après, Laurent m'en demanda la raison. J'alléguai l'incommodité de la poussière qui me faisait tousser avec violence et qui pouvait me causer quelque accident funeste.

— Je ferai arroser le plancher, monsieur, me dit-il.

— Ce serait pire, M. Laurent ; car cette humidité pourrait produire la pléthore.

Cela me valut une semaine de répit, mais au bout de ce temps le butor ordonna qu'on balayât. Il fit porter le lit dans le galetas, et, sous prétexte de faire balayer avec plus de soin, il alluma une chandelle. Cela me fit connaître que le drôle avait conçu quelque soupçon ; mais j'eus l'art de me montrer indifférent à cette démarche, et, loin de renoncer à mon projet, je ne songeai qu'à le fortifier. Le lendemain matin m'étant fait une piqûre au doigt, j'ensanglantai tout mon mouchoir et j'attendis Laurent dans mon lit. Dès qu'il vint, je lui dis que j'avais eu une toux si violente que je m'étais rompu quelque vaisseau et que cela m'avait fait rendre tout le sang qu'il voyait. Faites-moi venir un médecin. Le docteur vint, m'ordonna une saignée et m'écrivit une ordonnance. Je lui dis que Laurent était cause de mon malheur, parce qu'il avait absolument voulu faire balayer. Il lui en fit des reproches et, comme si je l'en avais prié, il nous conta qu'un jeune homme venait de mourir pour la même raison et dit que rien n'était si dangereux que la poussière aspirée. Laurent jura sur tous ses dieux qu'il n'avait fait balayer que dans l'intention de me rendre service, et il promit que cela n'arriverait plus. Je risais en moi-même, car le docteur n'aurait pas mieux fait quand bien même je lui aurais donné le mot. Les archers présents furent dans la joie et se promirent bien de ne balayer que les cachots de ceux qui les feraient enrager ou qui les maltraiteraient.

Quand le médecin fut parti, Laurent me demanda pardon et m'assura que tous ses autres prisonniers se portaient bien, quoiqu'il fit balayer chez eux assez régulièrement.

— Mais l'article est important, ajouta-t-il, et je vais

les en prévenir, car je les considère tous comme mes enfants.

La saignée me fit du bien, car elle me rendit le sommeil et me guérit des contractions spasmodiques qui quelquefois commençaient à m'effrayer. J'avais gagné de l'appétit et je prenais chaque jour des forces; mais le moment de me mettre à l'ouvrage n'était pas encore venu : le froid était trop fort et mes mains ne pouvaient tenir quelque temps l'esponçon sans se roidir. Mon entreprise exigeait beaucoup de prévoyance. Il fallait que j'évitasse tout ce qui pouvait être facilement prévu. Il me fallait de la hardiesse et de l'intrépidité pour me livrer à tout ce qui pouvait être prévu et à tout ce que le hasard pouvait amener de fortuit. La situation d'un homme qui doit agir comme moi est fort malheureuse; mais il diminue de moitié ce qu'il y a de pénible et d'affreux en risquant le tout pour le tout.

Les longues nuits de l'hiver me désolaient, car j'étais obligé de passer dix-neuf mortelles heures dans les ténèbres; et dans les jours nébuleux qui, à Venise, ne sont pas rares, la lumière qui entrait par la fenêtre n'était pas suffisante pour que je pusse lire. N'ayant l'esprit occupé d'aucune pensée étrangère, je retombais sans cesse sur celle de mon évasion, et une cervelle toujours occupée d'un même objet peut facilement devenir monomane. La possession d'une misérable lampe de cuisine m'aurait rendu heureux; mais comment faire pour me procurer cette jouissance! O noble prérogative de la pensée! que je me sentis heureux lorsque je crus avoir trouvé le moyen de m'assurer ce trésor! Pour faire cette lampe, j'avais besoin des ingrédients qui devaient la composer : un vase, des mèches, de l'huile, une pierre à feu, un briquet, de l'amadou et des allumettes. Le vase pouvait être une écuelle, et j'avais celle où l'on me faisait cuire des œufs au beurre. Sous prétexte que l'huile ordinaire m'incommodeait, je me fis acheter de l'huile de Lucques pour ma salade; ma courte-pointe de coton pouvait me fournir des mèches. Ayant fait semblant d'être tourmenté de dou-

leurs de dents, je dis à Laurent qu'il me fallait de la pierre ponce; mais ne sachant ce que je lui demandais, je lui dis qu'une pierre à fusil ferait le même office en la mettant pendant un jour dans le vinaigre; qu'ensuite appliquée sur la dent, elle calmerait mes douleurs. Laurent me dit que mon vinaigre était excellent, que je pourrais y mettre une pierre moi-même, et il m'en jeta trois ou quatre qu'il tira de sa poche. Une forte boucle d'acier que j'avais à la ceinture devait me tenir lieu de briquet. Il me restait à obtenir du soufre et de l'amadou, et ces deux objets mettaient toutes mes facultés aux champs. La fortune vint enfin à mon aide.

J'avais eu une espèce de rougeole qui, en se desséchant, m'avait laissé sur les bras des taches rouges qui me causaient parfois des démangeaisons. Je dis à Laurent de demander au médecin un remède, et le lendemain il m'apporta un billet que le secrétaire avait lu, et dans lequel le médecin ordonnait :

Un jour de diète et quatre onces d'amandes douces, et la peau guérira; ou une onction de fleur de soufre; mais ce topique est dangereux.

— Je me moque du danger, dis-je à Laurent; achetez-moi de cet onguent, ou apportez-moi du soufre; car j'ai ici du beurre et je me ferai de l'onguent moi-même; avez-vous des allumettes? donnez-m'en.

Il se trouva en avoir dans ses poches; il me les donna.

Qu'il faut peu de chose dans la détresse pour causer de la joie et des consolations! Mais, dans ma situation, ces allumettes n'étaient pas peu de chose; elles étaient un véritable trésor.

Je fus ensuite plusieurs heures à me frotter le cerveau pour trouver un moyen de remplacer l'amadou, seul ingrédient qui me manquât, et que je ne savais sous quel prétexte demander, quand je me rappelai que j'avais dit à mon tailleur d'en mettre sous les aisselles de mon habit pour éviter que la transpiration ne gâtât l'étoffe. Cet habit tout neuf était devant moi, et mon cœur palpitait, mais le tailleur pouvait n'en avoir pas mis : je balançais

entre l'espoir et la crainte. Je n'avais qu'à faire un pas pour m'en assurer; mais ce pas était décisif et je n'osais le faire. Enfin je m'en approche, et, me sentant presque indigne de cette grâce, je tombe à genoux, et je demande à Dieu avec ferveur que le tailleur n'eût pas oublié mon ordre. Après cette chaleureuse prière, je prends l'habit, je découds la toile et je trouve l'amadou! Ma joie fut du délire. Il était naturel que je remerciasse Dieu, puisque c'était plein de confiance en lui que j'avais eu le courage de chercher mon amadou, et ce fut ce que je fis avec effusion de cœur.

Un peu plus tard, réfléchissant à cette action de grâces, je me suis félicité d'avoir suivi l'impulsion de mon cœur reconnaissant, mais j'ai ri de pitié en pensant à ma sottise quand j'avais supplié le Souverain de toutes choses de me faire trouver l'amadou. Je n'aurais pas fait cette ridicule prière avant d'aller sous les Plombs, et je ne la ferais pas aujourd'hui; mais la privation de la liberté du corps dénature les facultés intellectuelles... On doit prier Dieu d'accorder des grâces naturelles, et non de bouleverser l'ordre de la nature par des miracles. Si le tailleur n'avait pas mis l'amadou sous les aisselles, j'aurais dû être sûr de ne pas l'y trouver; et s'il l'y avait mis, je pouvais compter que rien ne l'avait fait disparaître. Que voulais-je donc du maître de la nature? L'esprit de ma première prière pourrait se traduire par ces mots : Mon Dieu, que le tailleur ait ou n'ait pas mis de l'amadou sous les aisselles, faites que j'y en trouve! Sans doute plus d'un théologien et maintes bonnes gens pourraient trouver ma prière pieuse, car elle leur paraîtrait basée sur la foi, et ils auraient raison; mais j'ai raison moi-même de la trouver absurde et même coupable; car, de bonne foi, demander à Dieu quelque chose qui sort de l'ordre naturel établi, c'est vouloir le rendre complice de nos passions. Mais ayant remercié Dieu de ce que mon tailleur n'avait pas manqué de mémoire, je me trouvai d'accord avec une sainte philosophie.

Ayant tous les ingrédients, j'eus bientôt une lampe.

Qu'on se figure la satisfaction que j'éprouvai d'avoir, pour ainsi dire, créé la lumière au sein des ténèbres, et celle non moins douce de transgresser les ordres de mes infâmes oppresseurs ! Il n'y avait plus de nuits pour moi, mais aussi plus de salade ; car, quoique je l'aimasse beaucoup, le besoin de conserver l'huile pour m'éclairer m'en fit aisément faire le sacrifice. Je fixai alors le premier lundi de carême pour commencer l'opération difficile de la rupture du plancher ; car dans les désordres du carnaval, je redoutais trop les visites, et ma prévision fut sage.

Le dimanche gras, à midi, j'entends le bruit des verrous et je vois Laurent suivi d'un gros homme que je reconnus pour le juif Gabriel Schalon, connu par son habileté à faire trouver de l'argent aux jeunes gens en leur faisant faire de mauvaises affaires.

Nous nous connaissions, ainsi nos compliments furent de saison. La compagnie ne pouvait m'être agréable, mais on ne me consultait pas. Il dit à Laurent d'aller chez lui pour prendre son dîner, un lit, et tout ce qui lui était nécessaire ; mais le geôlier lui répondit qu'il serait temps de parler de cela le lendemain.

Ce juif était évaporé, bavard, ignorant et bête, excepté dans son métier. Il commença par me féliciter de ce qu'on m'avait préféré à tout autre pour me donner sa société. Pour toute réponse je lui offris la moitié de mon dîner, qu'il refusa en me disant qu'il ne mangeait que du pur et qu'il attendrait pour mieux souper chez lui.

— Quand ?

— Ce soir. Vous voyez que, quand j'ai demandé mon lit, il m'a dit que nous en parlerions demain. Il est évident que cela veut dire que je n'en ai pas besoin. Trouvez-vous vraisemblable qu'on puisse laisser sans manger un homme comme moi ?

— On m'en a fait autant.

— Passe ; mais entre nous il y a quelque différence ; et puis, sans que cela aille plus loin, les inquisiteurs ont fait un faux pas en me faisant arrêter : ils sont, j'en suis certain, embarrassés pour réparer leur faute.

— Ils vous feront peut-être une pension ; car un homme de votre importance est à ménager.

— Vous raisonnez juste ; il n'y a pas à la bourse de courtier plus utile au commerce que moi, et les cinq sages ont beaucoup profité des avis que je leur ai donnés. Ma détention est un événement singulier qui, par hasard, aura fait votre bonheur.

— Et comment, je vous prie ?

— Il ne se passera pas un mois que je vous ferai sortir d'ici. Pour cela je sais à qui parler et de quelle façon.

— Je compte donc sur vous.

— Vous le pouvez.

Ce fripon imbécile se croyait quelque chose. Il voulut m'informer de ce qu'on disait de moi dans la ville ; mais, ne me rapportant que les sots entretiens des ignorants de sa sorte, il m'ennuya, et, pour ne plus l'entendre, je pris un livre. Le butor eut l'effronterie de me prier de ne pas lire, car sa passion était de parler : mais il ne me parlait que de lui-même.

Je n'osai point allumer ma lampe en présence de cet animal, et, la nuit s'approchant, il se décida à accepter du pain et du vin de Chypre ; puis il fut réduit à s'accommoder de ma paille, qui était devenue le lit banal de tous les nouveaux arrivants.

Le lendemain, il eut un lit et des aliments de chez lui. J'eus ce malheureux fardeau pendant deux mois, car, avant de le condamner aux Quatre, le secrétaire eut besoin de lui parler plusieurs fois pour éclaircir diverses friponneries et l'obliger à défaire bon nombre de contrats illicites. Il me confessa lui-même qu'il avait acheté à M. Domenico Micheli des rentes qui ne pouvaient appartenir à l'acquéreur qu'après la mort du père du vendeur. — Il est vrai, me dit-il, qu'il a consenti à y perdre cinquante pour cent ; mais il faut considérer que si le vendeur était mort avant le père, l'acheteur aurait perdu le tout. Voyant à la fin que ce maudit compagnon ne s'en allait pas, je me déterminai à rallumer ma lampe après lui avoir fait promettre le secret. Il ne tint sa promesse qu'au-

tant qu'il fut avec moi, car Laurent le sut; mais heureusement il n'y mit aucune importance.

Ce malotru m'était réellement à charge, d'abord parce qu'il m'empêchait de lire. Il était exigeant, ignorant, superstitieux, fanfaron, timide et parfois désespéré. Il aurait voulu que je jetasse les hauts cris dès que la peur lui faisait verser des larmes, et il ne cessait de répéter que sa détention le perdait de réputation. Sur ce point je le rassurais avec une ironie qu'il ne comprenait pas, en l'assurant que sa réputation était dès longtemps trop bien établie pour avoir rien à craindre de ce nouvel échec : il prenait cela pour un compliment. Il ne voulait point convenir qu'il fût avare, mais je l'y forçai un jour en lui faisant avouer que, si les inquisiteurs voulaient lui donner cent sequins pour chaque jour de détention, il consentirait à passer sa vie entière sous les Plombs.

Il était talmudiste comme tous les juifs qui existent aujourd'hui, et il cherchait à me faire croire qu'il était très-savant dans sa religion et qu'il y était très-attaché; mais je lui arrachai un sourire d'approbation un jour que je lui dis qu'il abjurerait Moïse si le pape voulait le faire cardinal. Fils de rabbin, il était docte dans le cérémonial de sa religion; mais, ainsi que je l'ai observé dans la plupart des hommes, il croyait que l'essentiel de la religion consistait dans la discipline.

Extrêmement gras, ce juif passait les trois quarts de sa vie dans son lit; et comme il ronflait souvent le jour, il s'impatientait de ne pas pouvoir dormir la nuit, et d'autant plus qu'il m'entendait dormir d'un profond sommeil. Il lui arriva une fois de m'éveiller au plus beau de mon repos.

— Que voulez-vous? lui dis-je en me réveillant en sursaut.

— Mon cher ami, je ne puis pas dormir; ayez pitié de moi, et causons un peu.

— Et vous m'appellez votre ami, homme exécration! Je crois que votre insomnie est un vrai tourment; mais si vous vous avisez une autre fois de me ravir le seul bien

dont je jouisse, je me lèverai pour vous étrangler.

Je prononçai ces mots avec une sorte de rage.

— Pardonnez-moi de grâce et comptez que cela ne m'arrivera plus. Il se peut que je ne l'aurais pas étranglé ; mais il est certain qu'il m'en fit venir la tentation. Un prisonnier qui a le bonheur de dormir d'un profond sommeil cesse pendant tout ce temps d'être esclave, et le malheureux captif qui dort ne sent pas le poids de ses chaînes. Un prisonnier doit donc regarder l'indiscret qui l'éveille comme un archer qui vient le priver de sa liberté pour le replonger dans la misère, puisque le réveil lui rend tous les sentiments de son malheur. Ajoutons qu'ordinairement le détenu qui dort rêve qu'il est en liberté, de même que le malheureux qui meurt de faim se voit en rêve assis à un banquet somptueux.

Je me félicitais beaucoup de n'avoir point commencé mon grand travail avant son arrivée, d'autant plus qu'il voulait qu'on balayât. La première fois qu'il le demanda, les archers servants me firent rire en lui disant que cela me faisait mourir. Il finit par l'exiger, et j'en fus quitte pour faire semblant d'être malade : mon intérêt exigeait que je fusse complaisant.

Le mercredi de la semaine sainte, Laurent nous prévint que le secrétaire viendrait dans l'après-midi nous faire la visite de coutume à l'occasion des fêtes de Pâques, dans l'objet de mettre la tranquillité dans l'âme de ceux qui veulent bien recevoir le sacrement de l'Eucharistie, comme pour savoir s'ils n'ont rien à dire contre le geôlier.

— Ainsi, monsieur, ajouta Laurent, si vous avez à vous plaindre de moi, plaignez-vous. Habillez-vous complètement, car telle est l'étiquette. J'ordonnai à Laurent de me faire venir un confesseur pour le lendemain.

Je m'habillai de tout point et le juif suivit mon exemple, toutefois en prenant d'avance congé de moi, tant il se croyait sûr que le secrétaire lui rendrait sa liberté aussitôt qu'il lui aurait parlé.

— Mon pressentiment, me dit-il, est de l'espèce de ceux qui ne m'ont jamais trompé.

— Je vous en félicite ; mais ne comptez pas sans l'hôte. Il ne me comprit pas.

M. le secrétaire vint en effet, et, dès que le cachot fut ouvert, le juif sortit et se précipita à ses pieds à deux genoux. Je n'entendis que ses pleurs et ses cris pendant quatre ou cinq minutes ; car le secrétaire ne lui dit pas le mot. Il rentra, et Laurent me dit de sortir. Avec ma barbe de huit mois et un habit fait pour les amours et pour le mois d'août, par le froid qu'il faisait, je devais offrir un assez plaisant personnage. Je grelottais ; ce qui me déplaisait fort, dans la crainte que le secrétaire ne s'imaginât que je tremblais de peur. Obligé de m'incliner profondément pour sortir de mon trou, la révérence se trouva toute faite, et, me redressant, je le regardai d'un air calme, sans affecter une fierté hors de saison ; j'attendis qu'il m'adressât la parole. Le secrétaire gardait aussi le silence, de sorte que nous étions en face l'un de l'autre comme deux statues. Au bout de deux minutes, voyant que je ne lui disais rien, M. le secrétaire fit une légère inclination de tête et partit. Je rentrai dans mon cachot, et me déshabillant à la hâte, je me mis dans mon lit pour me réchauffer. Le juif fut étonné de ce que je n'avais point parlé au secrétaire, tandis que mon silence avait été bien plus expressif que ses lâches cris. Un prisonnier de mon espèce ne devait ouvrir la bouche devant son juge que pour répondre à des interrogatoires.

Le jour du jeudi saint, un jésuite vint me confesser, et le surlendemain un prêtre de Saint-Marc vint m'administrer la sainte communion. Ma confession paraissait trop laconique au cher enfant d'Ignace. Il trouva bon de me faire des remontrances avant de m'absoudre.

— Priez-vous Dieu ? me dit-il.

— Du matin jusqu'au soir, et du soir jusqu'au matin ; car dans la situation où je me trouve, tout ce qui se passe en moi, mes agitations, mes impatiences, tout, jusqu'aux égarements de mon esprit, ne peut être que prière aux yeux de la divine sagesse, qui seule voit mon cœur.

Le jésuite fit un léger sourire et me répondit par un dis-

cours plus métaphysique que moral et qui ne cadrerait nullement avec le mien. Je l'aurais réfuté de tout point s'il ne m'eût étonné par une prophétie qui m'imposa. — Puisque c'est de nous, me dit-il, que vous avez appris la religion, pratiquez-la comme nous, priez comme nous, et *sachez que vous ne sortirez d'ici que le jour de la fête du saint dont vous portez le nom.* Après ces paroles, il me donna l'absolution et puis me quitta. L'impression que cet homme me laissa est incroyable; j'eus beau faire, mais il me fut impossible de m'en débarrasser. Je me mis en devoir de passer en revue tous les saints du calendrier.

Ce jésuite était le directeur de confiance de M. Flaminio Corner, vieux sénateur, alors inquisiteur d'État. Cet homme d'État était homme de lettres célèbre, grand politique, homme très-dévoit et auteur d'ouvrages pieux et ascétiques écrits en latin. Sa réputation était sans tache.

Informé que je devais sortir de ma prison le jour de la fête de mon patron, et pouvant supposer que l'homme qui m'en avait instruit le savait de science certaine, je me réjouis d'en avoir un. Mais quel est-il? me suis-je demandé. Le jésuite même n'aurait pu le dire. Ce ne pouvait être Saint Jacques de Compostelle, dont je portais le nom, car c'était précisément le jour de la fête de ce saint que messer-grande était venu briser ma porte. Je pris l'almanach, et en examinant le plus voisin je trouvai saint-George, saint de quelque réputation, mais auquel je n'avais jamais pensé. Je m'attachai donc à saint-Marc, dont la fête tombait le 25 du mois et dont, en qualité de Vénitien, je pouvais réclamer la protection. Je me mis à lui adresser mes vœux; mais en vain, car sa fête se passa, et je restai reclus. Je pris alors saint Jacques, frère de J.-C., qui vient avant saint Philippe; mais, m'étant trompé de nouveau, je m'attachai à saint Antoine, qui fait, à ce qu'on dit à Padoue treize miracles par jour. Il n'en fit pas un pour moi. Je passai ainsi de l'un à l'autre, et insensiblement je m'habituai à n'espérer en la protection des saints que comme on espère en toute chose ce qu'on désire, mais sans y ajouter aucune foi, et je finis par n'avoir de véritable

confiance que dans mon saint *esponton* et dans la force de mes bras. Cependant la promesse du jésuite s'avéra, car je sortis des plombs le jour de la Toussaint, et il est certain que, si j'en avais un pour moi, il fallait qu'il se trouvât du nombre de ceux qu'on fête ce jour-là, puisqu'on les fête tous.

Une quinzaine de jours après Pâques, on me délivra de mon incommode israélite, et ce pauvre diable, au lieu d'être renvoyé chez lui, fut condamné à passer deux ans aux Quatre; lorsqu'il en sortit, il alla s'établir à Trieste, où il finit ses jours.

Aussitôt que je me vis seul, je me mis à l'ouvrage avec activité. Il fallait que je me dépêchasse, crainte qu'il ne me vint quelque nouvel hôte aussi incommode qui, comme le juif, aurait exigé qu'on balayât. Je commençai par retirer mon lit, et, après avoir allumé la lampe, je me jetai à plat ventre sur le plancher, mon *esponton* à la main, ayant une serviette près de moi pour y recueillir les débris des planches à mesure que je les rongerais. Il s'agissait de détruire la planche à force d'y enfoncer la pointe de mon instrument. D'abord les morceaux que j'en détachais n'étaient pas plus gros qu'un grain de froment, mais bientôt ils augmentèrent de volume.

La planche était de bois de mélèze de seize pouces de largeur. Je commençai à l'entamer à l'endroit où elle se joignait à une autre planche; et comme il n'y avait ni clou ni ferrure quelconque, mon ouvrage était tout uni. Après six heures de travail, je nouai ma serviette et je la mis de côté pour la vider le lendemain derrière le tas de papiers qui était dans le galetas. Les fragments de la rupture formaient un volume quatre ou cinq fois plus grand que le trou d'où je les avais tirés. La courbe pouvait être de trente degrés et son diamètre de dix pouces à peu près. Je remis mon lit à sa place, et le lendemain, en vidant ma serviette, je m'assurai que mes fragments ne seraient point aperçus.

Le lendemain, ayant rompu la première planche, que je trouvai de deux pouces d'épaisseur, je me trouvai arrêté

par une seconde que je jugeai pareille à la première. Tourmenté par la crainte d'avoir de nouvelles visites, je redoublais d'efforts, et en trois semaines je me vis au bout de trois planches dont le plancher se composait ; mais alors je me crus perdu, car je me trouvai en face d'une couche de petites pièces de marbre connu à Venise sous le nom de *terrazzo marmorin*. C'est le pavé ordinaire des appartements de toutes les maisons vénitienes, excepté de celles des pauvres, car les grands seigneurs mêmes préfèrent le *terrazzo* aux plus beaux parquets. Je fus consterné en voyant que mon verrou ne mordait pas sur ce mastic. Cet accident parut m'abattre tout à fait et me décourager. Je me souvins alors d'Annibal qui, selon Tite-Live, s'était ouvert un passage à travers les Alpes en brisant les rochers à coups de hache et d'autres instruments, après les avoir ramollis avec du vinaigre. Je croyais qu'Annibal avait réussi à cela, non par *aceto*, mais *aceta*, ce qui dans le latin de Padoue pouvait bien être le même qu'*ascia* : au reste, qui peut garantir les erreurs d'un copiste ? Je n'en versai pas moins dans ma cavité une bouteille de fort vinaigre que j'avais, et le lendemain, soit effet du vinaigre, soit que, rafraîchi par le repos, je misse plus de force et de patience au travail, je vis que je viendrais à bout de cette nouvelle difficulté ; car il ne s'agissait pas de briser les marbres, mais de pulvériser avec la pointe de mon outil le ciment qui les unissait. Bientôt, au reste, je m'aperçus avec beaucoup de joie que la grande difficulté n'était qu'à la superficie. En quatre jours toute cette mosaïque fut détruite, sans que la pointe de mon espton fut endommagée le moins du monde.

Sous le pavé je trouvai une autre planche, mais je m'y étais attendu. Je jugeai que ce devait être la dernière ; c'est-à-dire la première dans l'ordre du comble de tout appartement dont les poutres soutiennent le plafond. Je l'entamai avec quelque difficulté, parce que, mon trou ayant dix pouces de profondeur, je maniais mon espton avec beaucoup de gêne. Je me recommandai mille fois à la miséricorde de Dieu. Les esprits forts qui disent que la prière

n'est bonne à rien ne savent pas ce qu'ils disent, et je sais par expérience qu'après avoir prié Dieu je me trouvais toujours plus fort; et cela suffit pour en prouver l'utilité, soit que l'augmentation de vigueur vienne immédiatement de Dieu, soit qu'elle ne provienne que de la confiance qu'on a en lui.

Le 25 juin, jour pendant lequel la seule république de Venise célèbre la prodigieuse apparition de saint Marc sous la forme emblématique d'un lion ailé dans l'église ducal, apparition qu'on est persuadé avoir eu lieu vers la fin du XI^e siècle, et qui indiqua à la haute sagesse du sénat de ce siècle de lumières, qu'il était temps de mettre à la réforme saint Théodore, qui n'avait guère plus de crédit pour l'aider dans ses vues d'agrandissement, et de prendre à sa place le disciple de saint Pierre et saint Paul, ou du premier seulement, selon saint Eusèbe; ce même jour, dis-je, vers les trois heures après-midi, au moment où, dans l'état de nature et tout en sueur, je travaillais à plat ventre à l'achèvement de mon trou, ayant ma lampe allumée à côté de moi pour éclairer mon travail, j'entends avec un effroi mortel le bruit du glapissant verrou, et celui de la porte du premier corridor. Quel moment affreux ! Je souffle la lampe, et, laissant mon espton dans le trou, j'y jette la serviette avec les copeaux qu'elle contenait, et vite je me hâte de remettre mon lit en ordre du mieux qu'il me fût possible, et je m'y jetai comme mort au moment où la porte de mon cachot s'ouvrit. Deux secondes plus tôt, Laurent m'aurait surpris. Il allait me marcher sur le corps quand je l'en empêchai en jetant un cri douloureux qui le fit reculer en s'écriant :

— Mon Dieu, monsieur, je vous plains bien, car on étouffe ici comme dans une fournaise. Levez-vous, et remerciez Dieu qui vous envoie une excellente compagnie. Entrez, entrez illustrissime, dit-il au malheureux qui le suivait.

Ce butor, sans prendre garde à ma nudité, fait entrer l'illustrissime seigneur, qui, me voyant en cet état, cherche à m'éviter, tandis que je cherchais vainement ma chemise.

Ce nouveau venu crut entrer dans l'enfer et il s'écria :
— Où suis-je? où me met-on? grand Dieu! Quelle chaleur! quelle puanteur! Avec qui suis-je?

Laurent l'ayant fait sortir, me pria de mettre une chemise et de sortir un instant dans le galetas. Il ajouta, en s'adressant au nouveau prisonnier, qu'ayant ordre de lui aller chercher un lit et tous les objets nécessaires, il nous laissait dans le galetas jusqu'à son retour; que, pendant ce temps, le cachot se purgerait de mauvaise odeur, qui n'était que d'huile. Quelle surprise pour moi de lui entendre prononcer ces derniers mots! J'avais négligé, dans la précipitation, de moucher la mèche après l'avoir éteinte. Laurent ne me faisant aucune question à ce sujet, je jugeai qu'il devait tout savoir, et le malheureux juif avait seul pu me trahir. Que je me félicitai qu'il n'eût pas pu lui en apprendre davantage!

Mais dans ce moment je sentis s'évanouir l'horreur que j'avais conçue contre Laurent.

Ayant passé une chemise et mis ma robe de chambre, je sortis, et je trouvai mon nouveau compagnon occupé à écrire au crayon ce que le géolier devait lui apporter. Dès qu'il eut jeté les yeux sur moi il s'écria :

— Ah! c'est Casanova!

Je reconnus de suite l'abbé comte Fenarolo, Bressan, homme d'une cinquantaine d'années, aimable, riche et chéri de la bonne société. Il m'embrassa, et, lorsque je lui eus dit que je me serais attendu à voir là-haut tout Venise plutôt que lui, il ne put retenir ses larmes; ce qui me fit pleurer d'attendrissement.

Dès que nous fûmes seuls, je lui dis qu'aussitôt que son lit serait arrivé je lui offrirais l'alcôve, mais que je le priais de ne point l'accepter. Je le priai aussi de ne point demander qu'on balayât, me réservant de lui en dire la raison. Après m'avoir promis le plus profond secret sur tout, il me dit qu'il s'estimait heureux qu'on l'eût mis avec moi. Il me dit que, comme tout le monde ignorait le crime pour lequel j'étais sous les Plombs, chacun voulait le deviner. Les uns prétendaient que j'étais chef d'une nouvelle secte; d'autres,

que M^{me} Memmo avait persuadé les inquisiteurs que j'in-
duisais ses fils à l'athéisme; d'autres prétendaient enfin
qu'Antoine Condulmer, inquisiteur d'État, m'avait fait
renfermer comme perturbateur du repos public, puisque
je sifflais les comédies de l'abbé Chiari et que j'avais formé
le projet d'aller à Padoue exprès pour le tuer.

Toutes ces accusations avaient quelque fondement qui
leur donnait un air de vraisemblance; mais, au fait, toutes
étaient parfaitement fausses. Je n'étais pas assez soucieux
en matière de religion pour me creuser le cerveau à l'éta-
blissement d'une nouvelle. Les fils de la bonne femme
Memmo, pleins d'esprit, étaient plus faits pour séduire que
pour être séduits, et le sieur Condulmer aurait eu trop à
faire s'il avait voulu faire enfermer tous ceux qui sifflaient
l'abbé Chiari; et, pour ce qui est de cet abbé, ex-jésuite,
je lui avais pardonné, car le fameux père Origo, égale-
ment ancien jésuite, m'avait appris à m'en venger en en
disant du bien dans toutes les sociétés, ce qui excitait les
malins assistants à prononcer contre lui mille satires: je
me trouvais vengé de la sorte sans m'incommoder.

Vers le soir on apporta bon lit, beau linge, eaux de sen-
teur, bon souper et vins excellents. L'abbé paya le tribut
ordinaire, c'est-à-dire qu'il ne mangea rien: je soupai par-
faitement pour deux.

Dès que Laurent nous eut souhaité le bonsoir et qu'il
nous eut enfermés jusqu'au lendemain, j'allai déterrer ma
lampe, que je trouvai vide, car la serviette en avait pompé
toute l'huile. J'en ris beaucoup; car, voyant que le lumi-
gnon aurait pu allumer la serviette et causer un incendie,
l'image du bouleversement que cela aurait causé excitait
mon hilarité. Je fis part de mes rêveries à mon compa-
gnon, qui en rit comme moi; puis, ayant rallumé mon lu-
minaire, nous passâmes la nuit à causer fort agréable-
ment. Voici l'histoire de sa détention.

« Hier, à trois heures de l'après-midi, nous montâmes
dans une gondole, M^{me} Alessandri, le comte Martinengo
et moi. Nous arrivâmes à Padoue pour voir l'opéra, dans
l'intention de revenir ici de suite après. Au second acte,

mon mauvais génie me fit passer un instant dans la salle de jeu, où j'eus le malheur de voir le comte de Rosemberg, ambassadeur de Vienne, masque levé, et à dix pas de lui M^{me} Ruzzini, dont le mari va partir pour Vienne en qualité d'ambassadeur de la république. Je les saluais l'un et l'autre, et j'allais sortir lorsque l'ambassadeur me dit à haute voix : *Vous êtes bien heureux de pouvoir faire votre cour à une si aimable dame. Dans ces moments, le personnage que je représente ici fait que le plus beau pays du monde devient pour moi une galère. Dites-lui, je vous prie, que les lois qui m'empêchent de lui parler ici seront sans force à Vienne, où je la verrai l'année prochaine, et qu'alors je lui ferai la guerre.* M^{me} Ruzzini, qui vit qu'on parlait d'elle, me demanda ce que le comte avait dit, et je le lui redis mot pour mot. *Répondez-lui, me dit-elle, que j'accepte la déclaration de guerre et que nous verrons qui de nous deux la fera mieux.* Je ne crus pas commettre un crime en rendant cette réponse, qui, au fait, n'était qu'un compliment. Après l'opéra ayant pris un léger souper, nous repartimes, et nous sommes arrivés à minuit. J'allais me coucher, lorsqu'un messenger m'a remis un billet qui contenait l'ordre de me rendre à la Bussola à une heure, le signor Businello, secrétaire du conseil des Dix, ayant à me parler. Étonné d'un pareil ordre, toujours de mauvais augure, et fâché de devoir obéir, je me suis rendu à l'heure précise au lieu indiqué; et monsieur le secrétaire, sans m'honorer d'un seul mot, a ordonné qu'on vint me mettre ici. »

Certes rien n'était moins criminel que la faute que M. le comte de Fenarolo avait commise, mais il y a des lois qu'on peut violer innocemment et qui ne rendent pas les transgresseurs moins punissables. Je le félicitai de ce qu'il connaissait son crime, et je lui dis qu'après huit jours de reclusion on le ferait sortir, en le priant d'aller passer six mois dans le Brescian. Je ne crois pas, dit-il, qu'on me laisse ici huit jours. Je le laissai dans cette idée; mais il en passa par ma prophétie. Je résolus à lui tenir bonne compagnie, afin de lui adoucir l'amertume que lui causait

sa détention, et je m'identifiai si bien à sa situation, que j'oubliai parfaitement la mienne.

Le lendemain, à la pointe du jour, Laurent apporta du café et un panier rempli de tout ce qui était nécessaire pour faire un bon diner. L'abbé fut fort surpris, car il ne concevait pas que l'on pût supposer que l'on pouvait manger à cette heure-là. On nous laissa promener une heure dans le galetas, ensuite on nous enferma de nouveau, et tout fut dit pour la journée. Les puces qui nous tourmentaient furent cause qu'il me demanda pourquoi je ne faisais pas balayer. Il me fut impossible de lui faire croire que je pusse me plaire dans cette malpropreté, ni que ma peau fût plus dure que la sienne : je lui dis tout et je lui fis tout voir. Il se sentit mortifié de m'avoir comme forcé à lui faire cette importante confidence ; mais il m'encouragea à poursuivre avec ardeur, et à terminer, s'il était possible, l'ouverture dans la journée, voulant m'aider à descendre et retirer ensuite la corde, ne voulant pas, pour ce qui le regardait, empirer son affaire par une fuite. Je lui fis voir le modèle d'une machine au moyen de laquelle j'étais sûr d'attirer à moi le drap qui m'aurait servi de corde : c'était une petite baguette attachée par un bout à une longue ficelle. Mon drap ne devait être assujéti au chevalet de mon lit que par cette baguette, et la ficelle pendant jusqu'au parquet de la chambre des inquisiteurs, dès que je l'aurais eu atteint j'aurais retiré la baguette, et les draps seraient tombés. Il s'assura de l'effet, et m'en félicita, d'autant plus que cette précaution était indispensable, puisque, si le drap avait dû rester suspendu, il aurait été le premier indice qui m'eût découvert. Mon noble compagnon fut convaincu que je devais suspendre mon travail, car je devais craindre la surprise, ayant besoin de plusieurs jours pour achever le trou qui devait coûter la vie à Laurent. La pensée de racheter ma liberté aux dépens d'un pareil être pouvait-elle me faire reculer ? J'en aurais agi de même quand bien même ma fuite aurait dû coûter la vie à tous les archers de la république et même, certes, à tous les inquisiteurs. L'amour de la patrie même,

le plus sacré de tous, peut-il prévaloir dans le cœur de l'homme qu'elle opprime ?

Ma bonne humeur n'empêchait pas mon compagnon de tomber dans des quarts d'heure de tristesse. Il était amoureux de M^{me} Alessandri, qui avait été chanteuse et qui était maîtresse ou femme de son ami Martinengo, et il devait être heureux ; mais plus un amant est heureux, plus il devient malheureux dès qu'on l'arrache à l'objet qu'il aime. Il soupirait, il versait des pleurs, et il convenait qu'il aimait une femme qui réunissait toutes les vertus. Je le plaignais, et je ne m'avisais pas pour le consoler de lui dire que l'amour n'est qu'une bagatelle, consolation désolante que les sots donnent aux amoureux : il n'est pas même vrai que l'amour ne soit qu'une bagatelle.

Les huit jours que je lui avais annoncés se passèrent bien vite. Je perdis ce cher compagnon, mais je ne m'amusai pas à le regretter : il recouvrait sa liberté, c'en était assez pour que je fusse content. Je n'eus garde de lui recommander la discrétion ; le moindre doute à cet égard aurait offensé sa belle âme. Pendant les huit jours qu'il passa avec moi, il ne se nourrit que de soupe, de fruits, de vin des Canaries ; ce fut moi qui fis bonne chère pour lui et à sa grande satisfaction. Avant de nous quitter, nous nous jurâmes la plus tendre amitié.

Le lendemain, Laurent m'ayant rendu compte de mon argent, je me trouvai avoir quatre sequins de reste, et je l'attendris en lui disant que j'en faisais présent à sa femme. Je ne lui dis pas que c'était pour le loyer de ma lampe, mais il fut libre de le penser.

Ayant repris mon travail et le poursuivant sans relâche, je le vis parfait le 23 d'août. Cette longueur fut causée par un accident très-naturel. En creusant la dernière planche, toujours avec la plus grande circonspection pour la rendre très-mince, parvenu à la surface, je mis l'œil à un petit trou par lequel je devais voir la chambre des inquisiteurs. Je la vis en effet, mais en même temps j'aperçus à côté une surface perpendiculaire d'environ huit pouces. C'était, ce que j'avais toujours craint, une des

poutres qui soutenaient le plafond. Cela me força à étendre mon ouverture du côté opposé, car la poutre aurait rendu le passage si étroit que ma personne d'assez forte stature n'aurait jamais pu y passer. Je l'agrandis donc d'un quart, flottant entre la crainte et l'espérance; car il pouvait se faire que l'espace entre les deux solives ne fût pas suffisant. Après l'ampliation, un second petit trou me permit de m'assurer que Dieu avait béni mon ouvrage. Je rebouchai soigneusement les petits trous pour empêcher que rien ne tombât dans la salle, ni qu'aucun rayon de ma lampe pût être aperçu, ce qui m'aurait découvert et perdu.

Je fixai le moment de mon évasion à la nuit de la veille de saint Augustin, parce que je savais qu'à l'occasion de cette fête le grand conseil s'assemblait et que par conséquent il n'y aurait pas de monde à la Bussola, contiguë à la chambre par laquelle je devais nécessairement passer en me sauvant. Ce devait être le 27; mais le 25 à midi, il m'arriva un malheur dont je frissonne encore quand j'y pense, quoique tant d'années séparent cet événement du moment actuel.

A midi précis j'entendis le bruit des verrous, et je crus mourir; car un violent battement de cœur, qui battait à trois ou quatre pouces au-dessous de ce viscère, me fit craindre que mon dernier moment ne fût venu. Éperdu, je me jette sur mon fauteuil et j'attends. Laurent, en entrant dans le galetas, mit la tête à la grille et me cria d'un ton joyeux: — Je vous félicite, monsieur, de la bonne nouvelle que je vous apporte. Croyant d'abord que c'était ma mise en liberté, car je n'en imaginai pas d'autres, je frémis; car je sentais que la découverte du trou aurait fait révoquer ma grâce.

Laurent entre et me dit de le suivre.

— Attendez que je m'habille.

— N'importe, puisque vous ne faites que passer de ce vilain cachot à un autre clair et tout neuf, où par deux fenêtres, vous verrez la moitié de Venise; et vous pourrez vous y tenir debout...

Je n'en pouvais plus; je me sentais défaillir. Donnez-

moi du vinaigre, lui dis-je, et allez dire à monsieur le secrétaire que je remercie le tribunal de cette grâce et que je le supplie de me laisser ici.

— Vous me faites rire, monsieur ; êtes-vous devenu fou ? On veut vous tirer de l'enfer pour vous mettre en paradis, et vous refusez ! Allons, allons ; il faut obéir : levez-vous. Je vous donnerai le bras et je vous ferai porter vos hardes et vos livres.

Voyant que la résistance était inutile, je me lève, et je ressentis un grand soulagement en lui entendant donner l'ordre à un archer servant de m'apporter mon fauteuil, car mon espton allait me suivre et l'espérance avec lui. J'aurais bien voulu pouvoir emporter mon beau trou, objet de tant de peines et d'espoir perdus. Je puis dire qu'en sortant de cet horrible lieu de douleur, mon âme y resta tout entière.

Appuyé sur l'épaule de Laurent qui, par ses sottes plaisanteries, croyait ranimer ma gaieté, je passai deux corridors étroits, et après avoir descendu trois degrés, j'entraî dans une salle très-claire, et à son extrémité à gauche il me fit entrer par une petite porte dans un autre corridor de deux pieds de large et d'environ douze de long ; et dans le coin était mon nouveau cachot. Il avait une fenêtre grillée qui donnait sur deux fenêtres également grillées qui éclairaient le corridor, et par là on pouvait jouir de la belle vue jusqu'au Lido. Je n'étais pas disposé à me réjouir de cela dans ce triste moment. Cependant je vis plus tard avec plaisir que par cette fenêtre, quand elle était ouverte, on recevait un vent doux et frais qui tempérerait l'insoutenable chaleur, ce qui était un véritable baume pour le malheureux obligé d'y respirer, et surtout dans la saison.

Le lecteur croira facilement que toutes ces observations eurent lieu plus tard. Dès que je fus entré dans le nouveau cachot, Laurent y fit placer mon fauteuil, et s'en alla en me disant qu'il allait me faire apporter le reste de mes effets.

Le stoïcisme de Zénon, l'ataraxie des pyrrhoniens

offrent au jugement des images fort extraordinaires. On les célèbre, on les tourne en dérision, on les admire, on s'en moque, et les sages n'accordent leur possibilité qu'avec des restrictions. Je pense, moi, que tout homme appelé à juger de possibilité ou d'impossibilité morale a droit de ne parler que de lui-même ; car, quand on est de bonne foi, on ne peut admettre une force intérieure dont on ne sent pas le germe en soi-même. Ce que je trouve en moi sur cette matière est que l'homme, par une force acquise, par une grande étude, peut parvenir à s'abstenir de crier dans les douleurs et à se maintenir fort contre l'impulsion des premiers mouvements. Mais voilà tout. L'*abstine* et le *sustine* caractérisent un bon philosophe ; mais les douleurs physiques qui affligent un bon stoïcien ne sont pas moindres que celles qui tourmentent l'épicurien, et les chagrins seront plus cuisants pour celui qui les dissimule que pour celui qui se procure un soulagement réel par la plainte. Celui qui veut paraître indifférent à un événement qui décide de son état, n'en a que l'air, à moins d'être imbécile ou enragé ; et celui qui se vante d'une tranquillité parfaite, ment, n'en déplaît à Socrate. Je puis croire Zénon, lorsqu'il me dit qu'il a trouvé le secret d'empêcher la nature de pâlir, de rougir, de rire, de pleurer.

Je me tenais sur mon fauteuil, immobile comme une statue en attendant l'orage, mais sans le craindre. Ce qui causait ma stupeur était l'idée accablante que toutes les peines que j'avais eues, toutes les combinaisons que j'avais prises étaient perdues : cependant je n'en éprouvais que du regret et nullement du repentir ; et je m'efforçais à ne point penser à l'avenir, comme la seule consolation que je pusse me procurer.

Elevant ma pensée vers Dieu, je ne pouvais m'empêcher de considérer le nouveau malheur qui m'accablait comme une punition qui venait de Dieu même, pour avoir négligé de me sauver aussitôt que mes moyens d'évasion avaient été prêts. Cependant, tout en reconnaissant que j'aurais pu me sauver trois jours plus tôt, je ne pouvais le

faire, à moins de trouver la punition trop forte, d'autant plus que je n'avais différé que par des motifs de prudence : ce qui me semblait digne de récompense ; car s'il ne s'était agi que de céder aux mouvements de mon impatience, j'aurais bravé tous les dangers. Pour brusquer la raison qui m'avait fait remettre ma fuite au 27 d'août, il aurait fallu une sorte de révélation, et la lecture de Marie d'Aggrada ne m'avait pas rendu assez fou.

CHAPITRE V.

Prisons souterraines appelées les Puits. — Vengeance de Laurent. — J'entre en correspondance avec un autre prisonnier, le père Balbi ; son caractère. — Je concerte ma fuite avec lui ; comment. — Stratagème dont je me sers pour lui faire parvenir mon espoint. — Succès. — On me donne un infâme compagnon ; son portrait.

J'étais dans cet état d'anxiété et de désespoir lorsque deux sbires vinrent m'apporter mon lit. Ils ressortirent aussitôt pour aller chercher le reste, et il s'écoula plus de deux heures avant que je revisse personne, quoique la porte de mon nouveau cachot fût restée ouverte. Ce retard, qui n'était point naturel, me faisait naître une foule de pensées ; mais je ne pouvais me fixer sur rien. Je savais seulement que j'avais tout à craindre, et cette certitude me portait à faire des efforts pour mettre mon esprit dans un état de tranquillité capable de résister à tous les malheurs qui me menaçaient.

Outre les Plombs et les Quatre, les inquisiteurs d'État possédaient encore dix-neuf prisons affreuses, sous terre, dans le même palais ducal, cachots horribles destinés à des malheureux qu'on ne veut point condamner à mort, quoique leurs crimes les en fassent juger dignes.

Tous les juges souverains de la terre ont toujours cru faire une grande grâce à certains criminels en leur laissant la vie quand leurs actions leur avaient mérité la mort ; mais

souvent on substitue à cette douleur momentanée la situation la plus horrible, et quelquefois telle, que chaque instant de cette souffrance sans cesse renouvelée est pire que la mort. En considérant la chose religieusement et philosophiquement, ces commutations de peines ne peuvent être considérées comme une grâce qu'autant que le malheureux qui en est l'objet les regarde ainsi; mais il est bien rare que l'on consulte le criminel, et alors cette soi-disant grâce est une véritable injustice.

Ces prisons souterraines ressemblent parfaitement à des tombeaux; mais on les appelle les Puits, parce qu'il y a toujours deux pieds d'eau qui y pénètre de la mer par la même grille au travers de laquelle ils reçoivent un peu de lumière : cette grille n'a qu'un pied carré. A moins que le malheureux condamné à vivre dans ces cloaques impurs ne veuille prendre un bain d'eau salée, il est obligé de se tenir toute la journée assis sur un tréteau où se trouve une paille et qui lui sert de garde-manger. Le matin on lui donne une cruche d'eau, une pauvre soupe et une ration de pain de munition qu'il est obligé de manger de suite s'il ne veut qu'il devienne la proie des gros rats de mer qui abondent dans ces horribles demeures. D'ordinaire les malheureux que l'on met aux Puits sont condamnés à y finir leurs jours, et quelquefois il y en a qui atteignent une haute vieillesse. Un scélérat, qui mourut dans le temps où j'étais sous les Plombs, y avait passé trente-sept ans, et il en avait quarante-quatre lorsqu'on l'y mit. Persuadé d'avoir mérité la mort, il se peut que sa commutation de peine lui ait paru une grâce, car il y a des êtres qui ne craignent que la mort. Il s'appelait Béguelin. Né Français, il avait servi en qualité de capitaine dans les troupes de la république pendant la dernière guerre contre les Turcs en 1716. Il était sous les ordres du maréchal comte de Schulembourg, qui obligea le grand vizir à lever le siège de Corfou. Ce Béguelin servait d'espion au maréchal : il se déguisait en Turc et se rendait ainsi au camp des musulmans; mais en même temps qu'il servait le comte de Schulembourg, il servait aussi le grand vizir; et, ayant été con-

vaincu de ce double espionnage, il est certain qu'on lui fit une grâce en l'envoyant mourir dans les Puits. Il n'a pu que s'y enluyer et y avoir faim; mais avec un caractère infâme il a peut-être souvent répété : *Dum vita superest bene est* (1).

J'ai vu au Spielberg, en Moravie, des prisons bien autrement affreuses : la clémence y mettait les criminels condamnés à mort, et jamais aucun n'a pu y résister un an. Quelle clémence!

Pendant les deux mortelles heures d'attente, livré à toutes les pensées sombres, à toutes les combinaisons malheureuses, il ne pouvait manquer que je me figurasse qu'on allait me plonger dans un de ces horribles trous, lieux affreux où le malheureux se nourrit d'espérances chimériques, où il doit être dévoré de craintes paniques déraisonnées. Le tribunal, maître des extrémités du palais, aurait bien pu envoyer en enfer quelqu'un qui aurait tenté d'échapper au purgatoire.

J'entendis enfin des pas précipités et bientôt je vis devant moi Laurent tout défiguré par la colère, écumant de rage et blasphémant Dieu et tous les saints. Il commença par m'ordonner de lui remettre la hache et les outils dont je m'étais servi pour percer le plancher, et de lui déclarer quel était le sbire qui me les avait fournis. Je lui répondis sans me bouger et avec beaucoup de sang-froid que j'ignorais de quoi il me parlait. A cette réponse, il ordonne qu'on me fouille; mais me levant d'un air résolu, je menace les coquins; et me mettant tout nu : — Faites votre métier, leur dis-je, mais qu'aucun ne me touche.

On visite mes matelas, on vide ma paillasse, on manie les coussins de mon fauteuil; on ne trouve rien.

— Vous ne voulez pas me dire où sont les instruments avec lesquels vous avez fait l'ouverture; mais on trouvera les moyens de vous faire parler.

— S'il est vrai que j'aie fait un trou quelque part, je dirai que c'est vous qui m'en avez fourni les moyens et que je vous ai tout rendu.

(1) Tant que la vie reste, nous sommes bien.

A cette menace, qui fit sourire d'approbation les gens qui le suivaient et qu'il avait probablement irrités par quelque mauvais propos, il frappa du pied, s'arracha les cheveux et sortit comme un possédé. Ses gens revinrent et m'apportèrent tous mes effets, à l'exception de ma pierre et de ma lampe. Avant de quitter le corridor et après avoir fermé mon cachot, il ferma les deux croisées par lesquelles je recevais un peu d'air. Je me trouvai alors confiné dans un étroit espace sans pouvoir y recevoir le moindre brin d'air d'aucune part. Cependant ma situation ne me frappa que médiocrement, car j'avoue que je me trouvai quitte à bon marché. Malgré l'esprit de son métier, il ne lui vint point heureusement dans l'idée de renverser le fauteuil; et me trouvant encore possesseur de mon verrou, j'en rendis grâce à la Providence, et je crus qu'il m'était encore permis de le considérer comme l'instrument fortuné qui devait me procurer tôt ou tard ma délivrance.

Je passai la nuit sans fermer l'œil, tant à cause de la chaleur que par suite de l'altération que j'avais éprouvée. A la pointe du jour, Laurent vint et m'apporta du vin insoutenable et de l'eau qu'il n'était pas possible de boire. Tout le reste était à l'avenant, salade desséchée, viande puante et pain plus dur que du biscuit anglais. Il ne fit point nettoyer, et lorsque je le priai d'ouvrir les fenêtres, il n'eut pas l'air de m'écouter; mais un archer muni d'une barre de fer se mit à frapper partout, contre les parois, sur le plancher et particulièrement sous mon lit. Je vis cela d'un air impassible; mais je ne laissai pas d'observer que l'archer ne frappa point le plafond. C'est par là, me dis-je, que je sortirai de cet enfer. Cependant, pour que ce projet pût réussir, il fallait des combinaisons qui ne dépendaient pas de moi, car je ne pouvais rien faire qui ne fût exposé à la vue. Le cachot était tout neuf; la moindre égratignure aurait sauté aux yeux de mes gardiens.

Je passai une cruelle journée, car la chaleur était étouffante comme dans une fournaise, et de plus, il me fut impossible de faire aucun usage des aliments qu'on m'avait

apportés. La sueur et le défaut de nourriture me causaient tant de faiblesse, qu'il m'était impossible de lire ni de me promener. Le lendemain mon diner fut le même : l'odeur putride du veau que le coquin m'apporta me fit reculer au premier abord. — As-tu, lui dis-je, reçu l'ordre de me faire mourir de faim et de chaud ? Il referma mon cachot et ne me répondit pas. Le troisième jour, même traitement. Je demande du crayon et du papier pour écrire au secrétaire ; point de réponse.

Désespéré, je mange ma soupe, et puis, trempant du pain dans un peu de vin de Chypre, je me résous à me donner des forces pour pouvoir le lendemain me venger de Laurent en lui enfonçant mon espton dans la gorge. Conseillé par la fureur, il me paraissait que je n'avais pas d'autre parti à prendre. La nuit me calma, et le lendemain, dès que le bourreau parut, je me contentai de lui dire que je le tuerais aussitôt que l'on m'aurait rendu à la liberté. Il ne fit que rire de ma menace, et sortit encore sans desserrer les lèvres.

Je commençais à croire qu'il agissait ainsi par ordre du secrétaire, auquel il devait avoir tout déclaré. Je ne savais que faire ; je luttais entre la patience et le désespoir, ma position était terrible ; je me sentais mourir d'inanition. Enfin le huitième jour, d'une voix foudroyante, la rage dans le cœur et les archers présents, je lui ordonnai, en lui donnant la noble qualification d'infame bourreau, de me rendre compte de mon argent. Il me répondit sèchement que je l'aurais le lendemain. Alors, comme il se préparait à partir, je prends le baquet et je me mets en posture de l'aller verser dans le corridor. Prévenant mon dessein, il ordonna à un archer de le prendre ; et, pour chasser l'infection pendant cette dégoûtante opération, il ouvrit une fenêtre qu'il referma dès que l'affaire fut faite, et je restai dans cette peste malgré mes cris. Jugeant que j'avais dû le dégoûtant mais indispensable service aux injures que je lui avais dites, je me disposai à le traiter encore plus mal le lendemain ; mais dès qu'il parut, ma fureur se calma ; car, avant de me

présenter mon compte, il me remit un panier de citrons que M. de Bragadin m'envoyait, ainsi qu'une grosse bouteille d'eau que je jugeai bonne, et un beau poulet rôti très-appétissant ; en outre, l'un des archers ouvrit de suite les deux fenêtres. Lorsqu'il me présenta mon compte, je ne jetai les yeux que sur la somme, et je lui dis de donner le reste à sa femme, à l'exception d'un sequin que je lui ordonnai de donner aux archers qui étaient avec lui pour le service. Cette petite générosité me captiva ces malheureux, qui m'en remercièrent avec beaucoup d'expression.

Laurent, étant exprès resté seul avec moi, m'adressa ainsi la parole : — Vous m'avez déjà dit, monsieur, que c'est de moi-même que vous avez reçu les objets nécessaires pour faire l'énorme trou : ainsi je n'en suis plus curieux ; mais voudriez-vous en grâce me dire qui vous a procuré les choses nécessaires pour vous faire une lampe ?

— Vous-même.

— Oh ! pour le coup je suis confondu, car je ne croyais pas que l'esprit consistât dans l'effronterie.

— Je ne mens pas. C'est vous qui, de vos propres mains, m'avez donné tout ce qui m'était nécessaire : huile, pierre à feu, allumettes, je possédais le reste.

— Vous avez raison ; mais pourriez-vous me convaincre avec autant de facilité que je vous ai fourni les instruments pour faire le trou ?

— Assurément, car je n'ai rien reçu de vous.

— Miséricorde ! qu'entends-je ? Dites-moi donc comment je vous ai donné une hache ?

— Je vous dirai tout, et je dirai vrai ; mais ce ne sera qu'en présence du secrétaire.

— Je ne veux plus rien savoir, et je vous crois sur tout. Je vous demande le silence ; car songez que je suis un pauvre homme et que j'ai des enfants.

Il s'en alla en se tenant la tête entre les mains.

Je me félicitai de tout mon cœur d'avoir trouvé le moyen de me faire craindre de ce maraud, auquel il était décidé que je devais coûter la vie. Je vis que son propre intérêt

l'obligeait à ne rien faire connaître à ses maîtres de ce qui s'était passé.

J'avais ordonné à Laurent de m'acheter les œuvres de Maffei : cette dépense lui déplaisait et il n'osait pas me le dire. Il me demanda quel besoin je pouvais avoir des livres, puisque j'en avais beaucoup.

— J'ai tout lu, lui dis-je, il me faut du nouveau.

— Je vous ferai prêter des livres par quelqu'un qui est ici, si vous voulez aussi en prêter des vôtres. Par là vous épargnerez votre argent.

— Ce sont peut-être des romans, et je ne les aime pas.

— Ce sont des livres scientifiques; et si vous croyez être la seule bonne tête qui se trouve ici, vous vous trompez.

— Je le veux bien; nous verrons. Voici un livre que je prête à la bonne tête; apportez-m'en un autre.

Je lui avais donné le *Rationarium* de Peteau; quatre minutes après il me rapporta le premier volume de Wolf. Assez content, je lui dis que je me passerais de Maffei, et cela lui causa une grande joie.

Moins ravi de m'amuser à cette savante lecture que de l'opportunité d'entamer une correspondance avec quelqu'un qui pût me seconder dans mon projet de fuite, projet que j'avais ébauché dans ma tête, j'ouvris le livre dès que Laurent fut parti, et ma joie fut extrême en lisant sur une feuille la paraphrase de ces mots de Sénèque : *Calamitosus est animus futuri anxius* (1), faite en six bons vers. J'en fis six autres à l'instant, et voici l'expédient que j'appelai à mon aide pour parvenir à les écrire. J'avais laissé croître l'ongle de mon petit doigt pour m'en servir en guise de cure-oreille; il était fort long : je le coupai en pointe et j'en fis une plume. Je n'avais point d'encre et je pensais à me faire une piqure pour écrire avec mon sang, quand je pensai que le jus de mûres me tiendrait facilement lieu d'encre, et j'en avais. Outre les six vers, j'écrivis le catalogue des livres que j'avais et je le plaçai dans le

(1) L'homme qui s'occupe des malheurs à venir est bien malheureux.

dossier du même livre. Il est bon de savoir qu'en Italie les livres généralement sont reliés en parchemin et de manière que le dossier, en l'ouvrant, forme une poche. A l'endroit du titre, j'écrivis : *Latet* (1). J'étais impatient de recevoir une réponse; aussi le lendemain, dès que Laurent parut, je lui dis que j'avais lu le livre, et que je priais la personne de m'en envoyer un autre. J'eus le second volume un instant après.

Aussitôt que je fus seul, j'ouvris le livre et j'y trouvai une feuille volante écrite en latin qui contenait ces mots : « Nous sommes deux dans la même prison, et nous éprouvons le plus grand plaisir de voir que l'ignorance d'un geôlier avare nous procure un privilège sans exemple en ces lieux. Moi qui vous écris, je suis Marin Balbi, noble vénitien, régulier somasque; et mon compagnon est le comte André Asquin d'Udine, capitale de Frioul. Il me charge de vous faire savoir que tous les livres qu'il possède, et dont vous trouverez la note au dos de ce volume, sont à votre service; mais nous vous prévenons, monsieur, que nous avons besoin de toutes les précautions possibles pour cacher à Laurent notre petit commerce. »

Dans la situation où nous nous trouvions, il n'était pas étonnant que nous eussions eu la même idée, celle de nous adresser réciproquement le catalogue de notre mince bibliothèque et de choisir pour cela le dossier du livre: cette idée résultait du simple bon sens; mais je trouvai singulière la recommandation de la précaution faite dans une feuille volante. Il paraissait impossible que Laurent n'ouvrît pas le livre; alors il aurait vu la feuille; et comme il l'aurait mise dans sa poche pour s'en faire dire le contenu par quelqu'un: tout était découvert dès sa naissance. Cela me fit supposer que mon correspondant était un franc étourdi.

Après avoir lu le catalogue, j'écrivis qui j'étais, comment j'avais été arrêté, l'ignorance où j'étais sur le crime dont on me punissait et l'espérance que j'avais de me voir

(1) Caché.

bientôt libre. Balbi m'écrivit ensuite une lettre de seize pages. Le comte Asquin ne m'écrivit point. Le moine me fit l'histoire de toutes ses infortunes. Il y avait quatre ans qu'il était détenu, et c'était parce qu'il avait eu les faveurs de trois jeunes filles desquelles il avait eu trois enfants qu'il avait eu la bonhomie de faire baptiser sous son nom. La première fois, il en avait été quitte pour une semonce de son supérieur; la seconde fois, on l'avait menacé d'un châtement, et la troisième enfin, on l'avait fait enfermer. Le père supérieur de son couvent lui envoyait son diner tous les matins. Il me disait dans sa lettre que le supérieur et le tribunal étaient des tyrans, car ils n'avaient aucune autorité sur sa conscience; qu'étant persuadé que les trois enfants étaient de lui, il avait jugé qu'en honnête homme il n'avait pas dû les priver de l'avantage qu'ils pouvaient retirer de son nom. Il concluait en me disant qu'il n'avait pas pu se dispenser de reconnaître publiquement ses enfants, afin que la calomnie ne les attribuât point à d'autres, ce qui aurait nui à la réputation des trois honnêtes filles dont il les avait eus; que d'ailleurs il n'avait pu étouffer le cri de la nature qui lui parlait en faveur de ces innocentes créatures. Il finissait par ces mots: « Il n'y a pas de risque que mon supérieur tombe dans la même faute, car sa tendresse n'est active qu'envers ses élèves. »

C'en était assez pour me faire connaître mon homme. Original, sensuel, mauvais raisonneur, méchant, sot, imprudent, ingrat, tout cela se montrait dans son écrit; car, après m'avoir dit qu'il se trouverait fort malheureux sans le comte Asquin, qui avait soixante-dix ans, des livres et de l'argent, il employait deux pages à m'en dire du mal, en me peignant ses défauts et ses ridicules. Dans le monde je n'aurais pas répondu à un homme de ce caractère; mais sous les Plombs j'avais besoin de tirer parti de tout. Je trouvai dans le dossier du livre un crayon, des plumes et du papier, ce qui me mit en état d'écrire tout à mon aise.

Il me faisait aussi l'histoire de tous les prisonniers qui

étaient sous les Plombs et de ceux qui y avaient été depuis les quatre ans qu'il y vivait. Il me dit que Nicolas était l'archer qui, en secret, lui achetait tout ce qu'il voulait, qui lui disait le nom des prisonniers et ce qu'il en savait; et, pour m'en convaincre, il me rapportait tout ce qu'il lui avait dit de mon trou. Il me disait qu'on m'avait retiré de mon cachot pour le patricien Priuli, et que Laurent avait mis deux heures à faire réparer le dégât que j'avais fait, qu'il avait intimé le secret au menuisier, au serrurier et à tous les archers sous peine de la vie. Un jour de plus, avait ajouté l'archer, Casanova se serait échappé d'une manière ingénieuse qui aurait fait pendre Laurent; car, quoique celui-ci ait témoigné une grande surprise à la vue du trou, il n'est pas douteux que ce ne soit lui qui lui ait fourni les instruments nécessaires pour exécuter un travail aussi difficile. — Nicolas m'a dit, ajoutait mon correspondant, que M. de Bragadin lui avait promis mille sequins s'il peut vous faciliter les moyens de vous évader; mais que Laurent, sachant cela, se flatte de gagner la récompense sans s'exposer, en obtenant par sa femme votre élargissement de M. Diedo. Aucun des archers n'ose parler de ce qui s'est passé, de crainte que, si Laurent venait à se tirer d'affaire, il ne se vengeât en le faisant congédier. Il me pria de lui conter en détail l'événement, de lui dire comment je m'étais procuré les instruments, et de compter sur sa discrétion.

Je ne doutais pas de sa curiosité, mais beaucoup de sa discrétion, d'autant plus que sa demande même le déclarait le plus indiscret des hommes. Je jugeai cependant que je devais le ménager, car il me paraissait d'une trempe à entreprendre tout ce que je lui dirais pour m'aider à recouvrer ma liberté. Je me mis à lui répondre, mais il me vint un soupçon qui me fit suspendre l'envoi de ce que j'avais écrit. Je m'imaginai que cette correspondance pouvait n'être qu'un artifice de Laurent pour parvenir à découvrir qui m'avait fourni les instruments et ce que j'en avais fait. Pour le satisfaire sans me compromettre, je lui écrivis que j'avais fait l'ouverture au moyen d'un fort couteau

que j'avais, et que je l'avais placé sur la hauteur d'appui de la fenêtre du corridor. En moins de trois jours cette fausse confiance mit mon esprit en paix, car Laurent ne visita point la hauteur d'appui, ce qu'il n'aurait pas manqué de faire si la lettre avait été interceptée. D'ailleurs le père Balbi m'écrivit qu'il savait que je pouvais avoir ce gros couteau, car Laurent lui avait dit qu'on ne m'avait pas fouillé avant de m'enfermer. Laurent n'en avait pas reçu l'ordre, et cette circonstance l'aurait peut-être sauvé si j'étais parvenu à m'enfuir, car il prétendait qu'en recevant un homme des mains du chef des archers, il devait le supposer visité. De son côté, messer-grande aurait dit que, m'ayant vu sortir de mon lit, il était sûr que je n'avais point d'armes, et ce conflit aurait pu les tirer d'affaire l'un et l'autre. Le moine finissait par me prier de lui envoyer mon couteau par Nicolas, à qui je pouvais me fier.

La légèreté de ce moine me paraissait inconcevable. Je lui écrivis que je ne me sentais aucune disposition à me fier à Nicolas, et que mon secret était tel, que je ne pouvais pas le confier au papier. Ses lettres cependant m'amusaient. Dans l'une d'elles, il m'informa de la raison pour laquelle on retenait sous les Plombs le comte Asquin, malgré son état impotent, car il était d'une corpulence énorme, et comme il avait eu la jambe cassée et mal raccommodée, il ne pouvait presque pas se mouvoir. Il me disait que ce comte, n'étant pas riche, exerçait à Udine l'état d'avocat et que, comme tel, il défendait l'ordre des paysans dans le conseil de la ville contre la noblesse, qui, usurpatrice par instinct, voulait le priver du droit de suffrage dans les assemblées provinciales. Les prétentions des paysans troublaient la paix publique, et, pour les mettre à la raison par le droit du plus fort, les nobles s'adressèrent aux inquisiteurs d'État, qui ordonnèrent au comte avocat d'abandonner ses clients. Le comte répondit que le code municipal l'autorisait à défendre la Constitution, et ne voulut pas obéir : les inquisiteurs le firent enlever malgré le code, et depuis cinq ans il respirait l'air salubre des Plombs. Il avait, comme moi, cinquante sous

par jour, mais il avait la disposition de son argent. Le moine, qui n'avait jamais le sou, me disait beaucoup de mal de son camarade, touchant son avarice. Il m'apprit aussi que, dans le cachot de l'autre côté de la salle, il y avait deux gentilshommes des *Sept-Communes* qui étaient également détenus pour désobéissance, que l'un était devenu fou et qu'on le tenait attaché; enfin il m'informait que dans un autre cachot il y avait deux notaires.

Mes soupçons étant tout à fait dissipés, voici comment je raisonnai.

Je veux à tout prix me procurer la liberté. L'esponçon que j'ai est excellent, mais il est impossible que je m'en serve, car tous les matins on sonde mon cachot à coups de barre, excepté le plafond. Si je veux sortir d'ici, c'est donc par le plafond qu'il faut que j'en sorte, mais pour en venir à bout il me faut un trou et je ne saurais l'entreprendre d'en bas avec succès, car ce n'est pas l'affaire d'un jour. Il me faut un aide; il pourra se sauver avec moi. Je n'avais pas l'embarras du choix et mon idée ne pouvait tomber que sur le moine. Il avait trente-huit ans, et, quoiqu'il ne fut pas riche en bon sens, je pensais que l'amour de la liberté, ce premier des besoins de l'homme, lui donnerait assez de résolution pour exécuter les instructions que je lui donnerais. Il fallait commencer par me résoudre à lui tout confier et puis à imaginer un moyen pour lui faire parvenir mon instrument. C'étaient deux points difficiles.

Je commençai d'abord par lui demander s'il désirait la liberté et s'il se sentait disposé à tout entreprendre pour se la procurer avec moi. Il me répondit que son camarade et lui étaient capables de tout pour rompre leurs chaînes; mais il ajoutait qu'il était inutile de se casser la tête à faire des projets inexécutables. Il remplit quatre longues pages des impossibilités qui s'offraient à son pauvre esprit; car le malheureux ne voyait aucun côté qui pût présenter la moindre chance de succès. Je lui répondis que les difficultés générales ne m'occupaient point, et qu'en faisant mon plan je n'avais songé qu'aux difficultés parti-

culières; que celles-là seraient vaincues; et je finissais en lui donnant ma parole d'honneur de le rendre libre s'il voulait s'engager à exécuter à la lettre tout ce que je lui prescrirais.

Il me le promit.

Je lui marquai que je possédais un espton de vingt pouces de longueur; qu'au moyen de cet instrument il percerait le plafond de son cachot pour en sortir, qu'ensuite il percerait le mur qui nous séparait, que par cette ouverture il arriverait sur moi, qu'il briserait le plafond, et que, cela fait, il m'aiderait à sortir par le trou. — Quand nous en serons là, votre tâche sera faite et la mienne commencera : je vous mettrai en liberté, vous et le comte Asquin.

Il me répondit que, lorsqu'il m'aurait tiré hors du cachot, je n'en serais pas moins en prison, et que notre situation alors ne différerait de notre situation actuelle que par l'espace; que nous serions tout simplement dans les galetas, lesquels étaient fermés par trois fortes portes.

— Je le sais, mon révérend père, lui répondis-je, mais ce n'est point par les portes que nous nous sauverons. Mon plan est fait et je suis sûr du succès. Je ne vous demande que de l'exactitude dans l'exécution et abstinence d'objections. Songez seulement au moyen le plus convenable pour que je puisse vous faire tenir l'instrument de notre délivrance sans que le porteur puisse en concevoir aucun soupçon. En attendant, faites acheter par le géolier une quarantaine d'images de saints, assez grandes pour tapisser toute la surface de votre cachot. Ces images religieuses n'inspireront aucun soupçon à Laurent, et elles vous serviront à couvrir l'ouverture que vous ferez au plafond. Vous aurez besoin de quelques jours pour pratiquer cette ouverture, et Laurent, le matin, ne pourra point voir l'ouvrage que vous aurez fait la veille, puisque vous le recouvrirez avec l'image. Si vous me disiez pourquoi je ne fais pas cela, je vous dirais que je ne le puis pas, parce que je suis suspect à notre gardien, et l'objection, sans doute, vous paraîtrait raisonnable.

Quoique je lui recommandasse de songer au moyen le plus propre à lui envoyer mon espton, je m'occupais sans cesse à le trouver moi-même, et il me vint une idée heureuse que je m'empressai de saisir. Je dis à Laurent de m'acheter une Bible in-folio qui venait de paraître ; c'était la Vulgate et la version des Septante. J'espérais pouvoir placer mon espton au dos de la reliure de ce grand volume et l'envoyer ainsi au moine ; mais quand je l'eus, je vis que mon instrument dépassait de deux pouces la longueur du livre.

Mon correspondant m'avait déjà écrit que son cachot était tapissé d'images, et je lui avais communiqué mon idée sur la Bible et la difficulté que son défaut de longueur me présentait. Heureux de pouvoir faire briller son génie, il me railla sur la sécheresse de mon imagination, en me disant que je n'avais qu'à lui envoyer mon espton enveloppé dans ma pelisse de peau de renard. Il me disait que Laurent leur avait parlé de cette belle pelisse, et que le comte Asquin ne causerait aucun soupçon en demandant à la voir pour s'en faire acheter une pareille.

— Vous n'avez, me disait-il, qu'à me l'envoyer toute pliée ; Laurent ne la dépliera pas.

J'étais sûr du contraire, d'abord parce qu'une pelisse pliée est plus embarrassante à porter que quand elle ne l'est pas ; cependant, pour ne pas le décourager et le convaincre en même temps que j'étais moins étourdi que lui, je lui écrivis qu'il n'avait qu'à la faire prendre. Le lendemain Laurent me l'ayant demandée, je la lui donnai pliée, mais sans le verrou ; et un quart d'heure après il me la rapporta, en me disant que ces messieurs l'avaient trouvée fort belle.

Le moine m'écrivit une lettre dolente, dans laquelle il s'avouait coupable de m'avoir donné un mauvais conseil ; mais il ajoutait que j'avais eu tort de le suivre. L'espton, selon lui, était perdu, car Laurent avait porté la pelisse toute dépliée. D'après ce malheur, tout espoir était perdu. Je le consolai en le désabusant, et je le priai d'être à l'avenir moins hardi dans ses conseils. Il fallait en venir à

une fin, et je pris la ferme résolution d'envoyer mon verrou sous la protection de la Bible, en employant un moyen accessoire pour empêcher le porteur de le découvrir en regardant les extrémités de l'énorme volume. Voici ce que je fis.

Je dis à Laurent que je voulais célébrer le jour de la Saint-Michel avec du macaroni au fromage, mais que, voulant reconnaître l'honnêteté de la personne qui avait la bonté de me prêter des livres, je voulais lui en faire un grand plat et que je voulais le préparer moi-même. Laurent me dit que ce monsieur désirait lire le grand livre qui coûtait trois sequins. C'était une affaire arrangée.

— Fort bien, lui dis-je, je le lui enverrai avec le macaroni ; apportez-moi seulement le plus grand plat que vous ayez à la maison ; car je veux faire la chose en grand.

Il me promit de me servir à souhait. J'enveloppai mon esponton dans du papier, et je le plaçai au dos de la reliure de la Bible, observant qu'il dépassât autant d'un côté que de l'autre. En posant sur la Bible un grand plat de macaroni bien rempli de beurre fondu, j'étais sûr que Laurent ne pourrait point regarder aux extrémités, parce que son regard serait concentré sur les rebords du plat, pour éviter de répandre la graisse sur le livre. J'avertis le père Balbi de tout, en lui recommandant d'être adroit en recevant le plat, et d'avoir soin surtout de prendre les deux objets ensemble et non l'un après l'autre.

Au jour marqué, Laurent vint plus matin que de coutume avec une chaudière pleine de macaroni tout bouillant et tous les ingrédients nécessaires pour l'assaisonner. Je fis fondre quantité de beurre, et après avoir disposé le macaroni dans le plat, je répandis du beurre dessus jusqu'à ce qu'il touchât les bords. Le plat était énorme et dépassait de beaucoup la grandeur du livre sur lequel je l'avais placé. Tout ceci se faisait à la porte de mon cahot, et Laurent était en dehors.

Quand tout fut prêt, j'élevai avec soin la Bible et le plat, ayant soin de placer le dos au côté du porteur, et je dis à Laurent d'allonger les bras et d'étendre ses mains ; d'avoir

soin de ne point verser la graisse sur le livre, et d'aller vite porter le tout à sa destination. En lui consignait cet important fardeau, je tenais mes yeux fixés sur les siens, et je vis avec le plus grand plaisir qu'il ne détournait pas ses regards de dessus le beurre qu'il craignait de verser. Il me dit qu'il serait mieux de porter d'abord le plat et qu'ensuite il reviendrait prendre le livre : mais je lui répondis que le présent perdrait de son prix, et que tout devait aller ensemble. Il se plaignit alors que j'avais mis trop de beurre et me dit d'un air bouffon que, s'il en répandait, il ne serait pas responsable du dommage.

Dès que je vis la Bible sur les bras du butor, je me sentis certain du succès, car les bouts de l'esponçon étaient inapercevables, à moins de faire un grand mouvement de côté, et je ne voyais aucune raison qui pût l'engager à détourner ses regards de dessus le plat, qu'il devait s'efforcer de tenir parallèle. Je le suivis des yeux jusqu'à ce que je l'eusse vu entrer dans l'avant-cachot du moine, lequel, se mouvant à trois reprises, me donna le signal convenu que tout était arrivé à bon port, ce que Laurent vint me confirmer l'instant d'après.

Le père Balbi ne tarda pas à mettre la main à l'œuvre, et en huit jours il parvint à faire au plafond une ouverture suffisante, qu'il masquait avec une image qu'il collait avec de la mie de pain. Le 8 octobre, il m'écrivit qu'il avait passé toute la nuit à travailler au mur qui nous séparait, et qu'il n'avait pu en enlever qu'un seul carreau. Il m'exagérait la difficulté de séparer des briques unies par un fort ciment, mais il me promettait de poursuivre, tout en me disant que nous ne réussirions qu'à empirer notre situation. Je lui répondis que j'étais sûr du contraire, qu'il devait m'en croire et persévérer.

Hélas! je n'étais sûr de rien; mais il fallait en agir ainsi, ou abandonner le tout. Je voulais sortir de l'enfer où me tenait enfermé la plus horrible tyrannie : c'est tout ce que je savais, et je ne pensais qu'à faire des pas en avant, résolu d'atteindre le succès ou de ne m'arrêter que lorsque j'aurais rencontré le point insurmontable. J'avais

lu et appris dans le grand livre de l'expérience qu'il ne faut point consulter pour les grandes entreprises, mais qu'il fallait les exécuter, sans contester à la fortune l'empire qu'elle a sur toutes les entreprises humaines. Si j'avais communiqué au père Balbi ces hauts mystères de la philosophie morale, il aurait dit que j'étais fou.

Son travail ne fut difficile que la première nuit; car plus il travaillait, plus il trouvait de facilité, et à la fin il trouva qu'il avait enlevé trente-six briques.

Le 16 octobre, à dix heures du matin, au moment où j'étais occupé à traduire une ode d'Horace, j'entendis au-dessus de ma tête un trépignement et trois petits coups. C'était le signal concerté pour nous assurer que nous ne nous étions pas trompés. Il travailla jusqu'au soir, et le lendemain il m'écrivit que si mon toit n'était que de deux rangs de planches, son travail serait achevé le même jour. Il m'assura qu'il aurait soin de faire le trou circulaire, comme je le lui avais recommandé, et qu'il ne perceraît pas le plancher. Ceci était surtout nécessaire, car l'apparence de la moindre effraction nous aurait décelés.

— L'excavation, me disait-il, sera telle qu'il ne faudra qu'un quart d'heure de travail pour l'achever.

J'avais fixé ce moment au surlendemain pour sortir de mon cachot pendant la nuit et pour n'y plus rentrer; car, avec un compagnon, je me sentais assuré de faire en trois ou quatre heures un trou au grand toit du palais ducal, d'y passer pour me placer dessus, et d'employer alors tous les moyens que le hasard m'offrirait pour descendre jusqu'à terre.

Je n'en étais pas encore à ce point, car ma mauvaise fortune me réservait plus d'une difficulté à vaincre. Ce même jour, c'était un lundi, à deux heures après midi, pendant que le père Balbi travaillait, j'entendis ouvrir la porte de la salle contiguë à mon cachot. Je sentis tout mon sang se glacer; mais j'eus assez de présence d'esprit pour frapper deux coups, marque d'alarme convenue, à laquelle le père Balbi devait vite repasser par le trou du

mur, rentrer dans son cachot et mettre tout en ordre. Moins d'une minute après, Laurent ouvre mon cachot, et me demande pardon de venir me mettre en compagnie d'un très-mauvais sujet. C'était un homme de quarante à cinquante ans, petit, maigre, laid, mal vêtu, portant une perruque noire et ronde, et que deux archers dégarrottèrent pendant que je l'examinais. Je ne pouvais douter que ce ne fût un coquin, puisque Laurent me l'annonçait comme tel en sa présence, sans que ces mots lui fissent aucune impression visible.

— Le tribunal, répondis-je, est bien le maître de faire ce qu'il veut.

Laurent, lui ayant fait apporter une pailleasse, lui dit que le tribunal lui accordait dix sous par jour; ensuite il nous enferma ensemble.

Désolé de ce fatal contre-temps, je regardai ce coquin, que sa plate physionomie décelait. Je pensais à le faire parler, lorsqu'il commença lui-même en me remerciant de lui avoir fait donner une pailleasse. Voulant le gagner, je lui dis qu'il mangerait avec moi; il me baisa la main en me demandant si, malgré cela, il pourrait toucher les dix sous que le tribunal lui passait. Je lui dis que oui. A ces mots il se mit à genoux, et, tirant de sa poche un énorme chapelet, il promena ses yeux dans tous les recoins du cachot.

— Que cherchez-vous?

— Vous me pardonnerez, monsieur; mais je cherche quelque image de la sainte Vierge, car je suis chrétien; s'il y avait seulement un pauvre petit crucifix; je n'ai jamais eu tant besoin de me recommander à saint François d'Assise, dont je porte le nom indignement.

J'eus de la peine à m'empêcher de rire; non pas à cause de sa piété chrétienne, car la conscience et la foi sont des propriétés qu'il n'est donné à personne de contrôler, mais à cause de la tournure de sa remontrance. Je jugeai qu'il me prenait pour un juif, et pour le désabuser, je me hâtai de lui donner l'Office de la sainte Vierge, dont il baisa l'image, et, en me le rendant, il me dit d'un ton modeste

que son père, alguazil de galère, avait négligé de lui faire apprendre à lire.

— Je suis, ajouta-t-il, dévot du saint rosaire.

Et il se mit à me raconter une foule de miracles que j'écoutai avec une patience d'ange. Il me pria de lui permettre de réciter son rosaire en regardant l'image de la Vierge. Dès qu'il eut fini, je lui demandai s'il avait diné : il me dit qu'il se mourait de faim. Je lui donnai tout ce que j'avais, et il dévora plutôt qu'il ne mangea, but tout le vin que j'avais, et, lorsqu'il fut gris, il commença à pleurer, ensuite à parler sur tout à tort et à travers. Lui ayant demandé la cause de son malheur, voici ce qu'il me narra.

« Mon unique passion fut toujours la gloire de Dieu et de cette sainte république, et l'exacte obéissance à ses lois. Toujours attentif aux malversations des fripons, dont le métier est de tromper, de frustrer de ses droits leur prince et de tenir leurs démarches cachées, j'ai constamment tâché de découvrir leurs secrets et j'ai toujours fidèlement rapporté à Messer-grande tout ce que j'ai pu découvrir. Il est vrai qu'on m'a toujours payé, mais l'argent qu'on m'a donné ne m'a jamais causé autant de plaisir que la satisfaction que j'éprouvais d'être utile à la gloire du bienheureux saint Marc. Je me suis toujours moqué du préjugé de ceux qui attachent une mauvaise honte au métier d'espion. Ce nom ne sonne mal qu'aux oreilles de ceux qui n'aiment pas le gouvernement ; car un espion est l'ami du bien de l'État, le fléau des criminels et le fidèle sujet du prince. Lorsqu'il s'est agi de mettre mon zèle à l'épreuve, le sentiment de l'amitié, qui peut avoir quelque force sur d'autres, n'en a jamais eu sur moi, encore moins ce qu'on appelle reconnaissance. J'ai souvent juré de me taire pour arracher à quelqu'un un secret important que j'ai religieusement révélé à l'instant. Je pouvais le faire en toute confiance ; car mon confesseur, qui était un saint jésuite, m'avait assuré que je pourrais le révéler, non-seulement parce que je n'avais pas eu l'intention de garder le secret, mais encore parce que, lorsqu'il s'agit du bien

plaignis, et, faisant l'éloge de son patriotisme, je lui prédis la liberté sous peu de jours. Quelques instants après il s'endormit, et je profitai de son sommeil pour tout raconter au père Balbi, lui faisant sentir la nécessité où nous étions de suspendre notre travail jusqu'à une opportunité plus favorable. Le lendemain je dis à Laurent de m'acheter un crucifix de bois, une image de la sainte Vierge, le portrait de saint François, et de m'apporter deux bouteilles d'eau bénite. Soradaci lui demanda ses dix sous, et Laurent, d'un air de mépris, lui en donna vingt. Je lui ordonnai de m'acheter quatre fois plus de vin, de l'ail et du sel; régal qui faisait les délices de mon odieux compagnon. Après le départ du geôlier, je retirai adroitement du livre la lettre que m'écrivait Balbi, et dans laquelle il me peignait sa frayeur. Il croyait que tout était perdu, et ne cessait de se récrier sur le bonheur que nous avions que Laurent eût mis Soradaci dans mon cachot; car, disait-il, s'il était venu dans le nôtre, il ne m'aurait pas trouvé, et les Puits auraient peut-être été notre partage, pour récompense de notre tentative.

Le récit de Soradaci ne me laissait point douter qu'il ne dût subir des interrogatoires, car il me semblait évident que le secrétaire ne l'avait fait enfermer que sous le soupçon de calomnie. Je me résolus sur cela à lui confier deux lettres, lesquelles, remises à leurs adresses, ne pouvaient ni faire ni bien ni mal, mais qui devaient m'être favorables si, comme je n'en doutais pas, le traître les remettait au secrétaire pour lui donner une preuve de sa fidélité.

Je mis deux heures à écrire ces deux lettres au crayon. Le lendemain, Laurent me porta le crucifix, les deux images et l'eau bénite, et, après avoir bien nourri mon coquin, je lui dis que j'attendais de lui un service dont dépendait mon bonheur.

— Je compte, lui dis-je, sur votre amitié et sur votre courage : voici deux lettres que je vous prie de remettre à leur adresse aussitôt que vous serez en liberté. Mon bonheur dépend de votre fidélité, mais il faut que vous

cachez ces lettres, car si on vous les trouvait en sortant d'ici, nous serions perdus l'un et l'autre. Il faut que vous me juriez sur ce crucifix et sur ces saintes images que vous ne me trahirez pas.

— Je suis prêt, mon cher maître, à jurer tout ce que vous voudrez ; et je vous ai trop d'obligation pour que je puisse vous trahir.

Là-dessus, force pleurs, des lamentations et des plaintes. Il se disait malheureux de pouvoir être soupçonné de trahison envers un homme pour lequel il aurait donné sa vie. Je savais à quoi m'en tenir, mais je jouais la comédie. Ainsi, après lui avoir donné une chemise et un bonnet, je me mis tête nue ; puis, ayant arrosé le cachot d'eau bénite et l'ayant grandement et longuement ondoyé du même liquide, je lui fis prononcer un serment terrible au milieu d'imprécations qui n'avaient pas le sens commun, et qui, par cela même, étaient plus propres à porter la terreur dans son âme. Après qu'au milieu de cette burlesque cérémonie il se fut engagé par serment à mettre mes lettres à leur adresse, je les lui remis. Ce fut lui-même qui voulut les coudre au dos de sa veste, entre le dessus et la doublure : je le laissai faire.

J'étais moralement sûr qu'il livrerait mes lettres au secrétaire à la première occasion ; aussi avais-je mis tout l'art possible pour que mon style ne décelât point ma ruse ; elles ne pouvaient me valoir que l'estime du tribunal et peut-être son indulgence. L'une était adressée à M. de Bragadin, l'autre à l'abbé Grimani ; et je leur disais de n'être point inquiets sur mon sort, car j'avais tout lieu d'espérer d'être bientôt libre ; qu'ils trouveraient à ma sortie que cette punition m'avait fait plus de bien que de mal, puisqu'il n'y avait à Venise personne qui eût plus besoin que moi de réforme.

Je priais M. de Bragadin d'avoir la bonté de m'envoyer des bottes fourrées pour l'hiver, mon cachot étant assez haut pour que je pusse m'y tenir debout et m'y promener. Je me gardai bien de laisser soupçonner à Soradaci que mes lettres fussent aussi innocentes, car il aurait pu alors

lui prendre envie de faire une action honnête, de les porter, et ce n'est pas ce que je voulais. Vous verrez, mon cher lecteur, dans le chapitre suivant, si les serments avaient quelque empire sur l'âme atroce de l'horrible compagnon qu'on m'avait donné, et si je vérifiai bien ce dicton *In vino veritas*. Cet être vil s'était peint tel qu'il était dans le récit que j'ai rapporté plus haut.

CHAPITRE VI.

Trahison de Soradaci. — Moyens que j'emploie pour l'hébéter. — Le père Balbi achève heureusement son travail. — Je sors de mon cachot. — Réflexions intempestives du comte Asquin. — Moment du départ.

Il y avait deux ou trois jours que Soradaci avait mes lettres quand Laurent vint, dans l'après-midi, le prendre pour le mener au secrétaire. Comme il fut plusieurs heures absent, j'espérais ne plus le revoir; mais, à ma grande surprise, on me le ramena vers le soir. Dès que Laurent fut parti, mon affreux compagnon me dit que le secrétaire le soupçonnait d'avoir averti le chapelain, puisque ce prêtre n'avait jamais été chez l'ambassadeur et qu'on n'avait trouvé aucun écrit sur lui. Il ajouta qu'après un très-long interrogatoire on l'avait mis dans une très-étroite prison, où on l'avait laissé plusieurs heures; qu'ensuite on l'avait garrotté de nouveau, que, dans cet état, on l'avait reconduit devant le secrétaire, qui voulait qu'il confessât qu'il avait dit à quelqu'un, à Isola, que le prêtre n'y retournerait plus; mais, qu'il n'avait pu faire un tel aveu, n'ayant dit cela à personne. Fatigué, le secrétaire avait sonné les archers, et on l'avait reconduit auprès de moi.

Ce récit me pénétra de tristesse, car je vis clairement que ce malheureux resterait longtemps avec moi. Devant informer le père Balbi de ce funeste contre-temps, je lui écrivis pendant la nuit, et, ayant été obligé de le faire

plus d'une fois, je contractai l'habitude d'écrire à l'obscurité avec assez d'exactitude.

Le lendemain, voulant m'assurer que je ne m'étais pas trompé dans mes soupçons, je dis à l'espion de me remettre la lettre que j'avais écrite à M. de Bragadin pour que je pusse y ajouter quelque chose.

— Vous pourrez, ajoutai-je, la recoudre ensuite.

— C'est dangereux, me répondit-il, car le geôlier pourrait venir pendant ce temps, et nous serions perdus.

— Cela ne fait rien ; rendez-moi mes lettres.

Ce monstre alors se jeta à mes pieds et me jura qu'à sa seconde apparition devant le redoutable secrétaire il lui avait pris un si grand tremblement, et qu'il avait senti au dos, à l'endroit même où il avait mes lettres, une pesanteur si insupportable que, le secrétaire lui en ayant demandé la raison, il n'avait pas eu la force de lui cacher la vérité ; qu'alors le secrétaire ayant sonné, Laurent était entré, qu'après l'avoir dégarrotté et lui avoir ôté sa veste il avait décousu la doublure, et que le secrétaire, après avoir lu les deux lettres, les avait mises dans un tiroir de son bureau. — M. le secrétaire m'a dit, ajouta cet infâme, que si j'avais porté ces lettres on l'aurait su, et que cela m'aurait coûté la vie.

Je fis semblant de me trouver mal, et, couvrant mon visage de mes mains, je me jetai près du lit à genoux devant l'image de la Vierge, et je lui demandai d'un ton solennel vengeance du scélérat qui m'avait trahi en violant le plus redoutable des serments. Après cela je me couchai sur mon lit, le visage tourné vers la muraille, et j'eus la constance de me tenir dans cette position toute la journée sans faire le moindre mouvement, sans articuler le moindre mot, faisant semblant de ne pas entendre les pleurs, les cris et les protestations de repentir de cet infâme. Je jouai à merveille mon rôle pour une comédie dont j'avais tout le plan dans ma tête. Pendant la nuit j'écrivis au père Balbi de venir à dix-neuf heures précises, pas une minute plus tôt ni plus tard, pour achever son travail, et de ne travailler que quatre heures et non une minute de plus.

Notre liberté, lui disais-je, dépend de cette rigoureuse exactitude, et vous n'avez rien à craindre.

Nous étions au 25 octobre, et le temps pendant lequel je devais exécuter mon projet ou l'abandonner sans retour n'était pas éloigné. Les inquisiteurs d'État, ainsi que le secrétaire, allaient tous les ans passer les trois premiers jours de novembre en quelque village de la terre ferme. Laurent, profitant de l'absence de ses maîtres, ne manquait aucun soir d'être ivre, et, dormant plus tard que de coutume, il ne paraissait que tard sous les Plombs.

Sachant cela, la prudence voulait que je choisisse ce temps pour m'enfuir, persuadé que ma fuite n'aurait été remarquée que fort tard le matin. Une autre raison de l'empressement qui me fit prendre des résolutions dans un temps où je ne pouvais plus douter de la scélératesse de mon horrible compagnon, me paraît assez importante pour que je n'en prive pas mes lecteurs.

Le plus grand soulagement que puisse avoir un homme qui est dans la peine est l'espoir d'en sortir bientôt. Il soupire après le moment où il verra la fin de son malheur; il croit le hâter par ses vœux, et il ferait tout au monde pour connaître l'heure fixe qui doit faire cesser son tourment; mais personne ne peut savoir en quel instant arrivera un fait dépendant de la volonté de quelqu'un, à moins que ce quelqu'un ne l'ait dit. Néanmoins l'homme qui souffre devenant impatient et faible, se trouve comme à son insu enclin à la superstition. Dieu, se dit-il, doit connaître l'instant qui doit mettre un terme à ma peine; Dieu peut permettre que cet instant me soit révélé, n'importe comment. Dès qu'il en est à ce raisonnement, il n'hésite guère plus à consulter le sort, n'importe la manière que lui indique sa fantaisie, qu'il soit plus ou moins disposé à donner croyance aux révélations de l'oracle qu'il choisit. Cet esprit ne diffère pas beaucoup de celui de la majeure partie de ceux qui consultaient la pythie ou les chênes de la forêt de Dodone, de ceux qui de nos jours interrogent encore les cabales, qui vont chercher la révélation qu'ils désirent ou dans un verset de la Bible ou dans un vers de

Virgile, ce qui a rendu si célèbre les Virgiliannes, dont tant d'auteurs nous parlent ; ou enfin de ceux qui sont fermement persuadés de trouver l'éclaircissement de tous leurs doutes dans la combinaison fortuite ou calculée d'un misérable jeu de cartes.

J'étais dans cet état mental ; mais ne sachant de quelle méthode me servir pour obliger la destinée à me révéler par la Bible le sort qui m'était destiné, c'est-à-dire l'instant où je recouvrerais ce bien à nul autre comparable, la liberté, je me déterminai à consulter le divin poëme de *Roland furieux*, de messer Lodovico Ariosto, que j'avais lu cent fois, que je savais par cœur, et qui là-haut faisait encore mes délices. J'idolâtrai le génie de ce grand poëte, et je le croyais beaucoup plus propre que Virgile à me prédire mon bonheur.

Dans cette idée, j'écrivis une question que j'adressai à la prétendue intelligence, en lui demandant dans quel chant de l'Arioste se trouvait la prédiction du jour de ma délivrance. Après cela je formai une pyramide à rebours, composée des nombres résultant des paroles de l'interrogation, et, par la soustraction du nombre neuf de chaque couple de chiffres, je trouvai pour nombre final neuf. Je fixai alors que la prédiction que je cherchais se trouvait dans le neuvième chant. Je suivis la même méthode pour savoir dans quelle stance se trouvait l'oracle, j'obtins le nombre sept pour la stance et le nombre un pour le vers.

Je prends le poëme, et le cœur palpitant comme si j'avais ajouté à cet oracle une confiance entière, j'ouvre, je feuillette le livre et je trouve :

Fra il fin d'ottobre e il capo di novembre (4).

La précision de ce vers et l'à-propos me parurent si admirables, que je ne dirai pas que j'y ajoutai entièrement foi, mais le lecteur me pardonnera si je me disposai de tous mes efforts à vérifier l'oracle. Ce qu'il y a de singulier dans le fait, c'est qu'entre *la fin d'octobre et le commence-*

(4) Entre la fin d'octobre et le commencement de novembre.

ment de novembre il n'y a que l'instant de minuit, et ce fut précisément au son de la cloche de minuit du 31 octobre, que je sortis de mon cachot, comme le lecteur le verra bientôt.

Je le prie au reste, malgré cette explication, de vouloir bien ne pas me croire plus superstitieux qu'un autre; car il se tromperait. Je raconte la chose parce qu'elle est vraie, parce qu'elle est extraordinaire, et parce que, si je n'y avais pas fait attention, je ne me serais peut-être pas sauvé. Ce fait instruit tous ceux qui ne sont pas encore devenus savants, que, sans les prédictions, plusieurs faits remarquables qui sont arrivés n'auraient jamais eu lieu. Le fait rend à la prédiction le service de la vérifier. Si le fait n'arrive pas, la prédiction est nulle; mais je renvoie mon lecteur débonnaire à l'histoire générale, où il trouvera beaucoup d'événements qui ne seraient jamais arrivés s'ils n'avaient été prédits. Je demande qu'on veuille bien me passer cette digression.

Voici comment je passai la matinée jusque vers midi pour frapper l'esprit de ce méchant et sot animal, pour porter la confusion dans sa frêle raison, pour l'hébéter enfin par des images étonnantes et le rendre impuissant à me nuire.

Dès que Laurent nous eut quittés, je dis à Soradaci de venir manger la soupe. L'infâme était couché et il avait dit à Laurent qu'il était malade. Il n'aurait pas osé venir à moi si je ne l'eusse point appelé. Il se leva et, se jetant à plat ventre à mes pieds, il me les baisa, et me dit en pleurant à chaudes larmes qu'à moins que je ne lui pardonnasse il se voyait mort dans la journée, car il sentait déjà l'effet de la malédiction, de la vengeance de la sainte Vierge que j'avais conjurée contre lui. Il éprouvait des tranchées qui lui déchiraient les entrailles et il avait la bouche couverte d'ulcères. Il me la montra et je vis qu'elle était remplie d'aphthes: je ne sais s'il l'avait ainsi la veille. Je ne me souciai pas beaucoup de l'examiner pour voir s'il me disait la vérité; mon intérêt était de faire semblant de le croire et de lui faire espérer grâce.

Il fallait commencer par le faire manger et boire. Le traître avait peut-être l'intention de me tromper, mais, décidé comme je l'étais à le tromper moi-même, il s'agissait de voir lequel des deux serait le plus habile. Je lui avais préparé une attaque contre laquelle il était difficile qu'il se défendit.

Prenant une physionomie d'inspiré :

— Assieds-toi, lui dis-je, et mange ce potage, après quoi je t'annoncerai ton bonheur ; car sache que la Vierge du Rosaire m'est apparue au point du jour et qu'elle m'a ordonné de te pardonner. Tu ne mourras pas et tu sortiras d'ici avec moi.

Tout ébahi et se tenant à genoux faute de siège, il mangea la soupe avec moi ; puis il s'assit sur la paille pour m'écouter. Voici à peu près mon discours :

— Le chagrin que m'a causé ton horrible trahison m'a fait passer toute la nuit sans dormir, parce que mes lettres doivent me faire condamner à passer ici le reste de mes jours. Mon unique consolation, je le confesse, était la certitude que tu mourrais ici, sous mes yeux, avant trois jours. La tête pleine de ce sentiment indigne d'un chrétien, car Dieu nous commande de pardonner, la fatigue m'a procuré un assoupissement, et pendant cet heureux sommeil j'ai eu une vision véritable. J'ai vu cette sainte Vierge, cette mère de Dieu, dont tu vois là l'image, je l'ai vue vivante devant moi, ouvrir la bouche et me parler en ces termes :

« Soradaci est dévot de mon saint rosaire ; je le protège ; je veux que tu lui pardonnes : alors la malédiction qu'il s'est attirée cessera d'agir. En récompense de ton acte généreux, j'ordonnerai à un de mes anges de prendre une figure humaine, de descendre du ciel pour rompre le toit de ta prison et de t'en retirer dans cinq ou six jours. Cet ange commencera son ouvrage aujourd'hui à dix-neuf heures précises, et travaillera jusqu'à vingt-trois et demie (1), car il doit remonter au ciel en plein jour. En

(1) Demi-heure avant le coucher du soleil.

sortant d'ici, accompagné de mon ange, tu emmèneras Soradaci et tu prendras soin de lui, à condition qu'il abjure le métier d'espion. Tu lui diras tout. »

A ces mots, la sainte Vierge a disparu et je me suis réveillé.

Gardant toujours mon sérieux et le ton d'un inspiré, j'observais la physionomie du traître, qui paraissait pétrifié. Je pris alors mon livre d'heures, j'arrosai d'eau bénite tout le cachot et je commençai à faire semblant de prier Dieu en baisant de temps en temps l'image de la Vierge. Une heure après, cet animal, qui n'avait pas ouvert la bouche jusqu'alors, me demanda de but en blanc à quelle heure l'ange descendrait du ciel et si nous entendrions le bruit qu'il ferait pour rompre le cachot.

— Je suis certain qu'il viendra à dix-neuf heures, que nous l'entendrons travailler, et qu'il s'en ira à l'heure que la sainte Vierge a dite.

— Vous pouvez avoir rêvé.

— Je suis sûr que non. Te sens-tu capable de me jurer de quitter le métier d'espion ?

Au lieu de me répondre, il s'endormit, et ne se réveilla que deux heures après pour me demander s'il pouvait différer à prêter le serment que je lui demandais. — Vous pouvez différer, lui dis-je, jusqu'à ce que l'ange entre ici pour me délivrer; mais si alors vous ne renoncez pas par serment à l'infâme métier qui est cause que vous êtes ici et qui finira par vous mener à la potence, je vous laisserai ici; car tel est l'ordre de la mère de Dieu, qui retirera sa protection.

Comme je l'observais, je lus sur sa laide physionomie la satisfaction qu'il éprouvait, car il se croyait sûr que l'ange ne viendrait pas. Il avait l'air de me plaindre. Il me tardait d'entendre sonner l'heure : cette comédie m'amusa extrêmement, car j'étais certain que l'arrivée de l'ange donnerait des vertiges à sa misérable raison. J'étais sûr que la chose ne pouvait manquer, à moins que Laurent n'eût oublié de remettre le livre, ce qui n'était pas possible.

Une heure avant l'instant fixé, je voulus dîner; je ne bus que de l'eau et Soradaci but tout le vin, mangea au dessert tout l'ail que j'avais; c'était pour lui la confiture de prédilection, et cela ne servit pas mal à augmenter son irritation. Au moment où j'entendis le premier coup de dix-neuf heures, je me jetai à genoux, en lui ordonnant d'un ton de voix terrible d'en faire autant. Il m'obéit en me regardant d'un air égaré. Lorsque j'entendis le petit bruit du passage du mur : — L'ange vient, dis-je; et me couchant à plat ventre, je lui donnai un vigoureux coup de poing pour le forcer à prendre la même position. Le bruit de la fraction était fort, et il y avait un quart d'heure que j'avais la patience de me tenir dans ma gênante position, et, si j'avais été dans tout autre cas, j'aurais ri de bon cœur de voir mon animal immobile; mais je ne riais pas, car je n'oubliais pas l'intention méritoire de rendre cet animal tout à fait fou, ou pour le moins énergumène. Son âme perverse ne pouvait être ramenée dans le cercle de l'humanité qu'en l'inondant de terreur. Dès que je me fus relevé, je me mis à genoux, lui permettant de m'imiter, et je passai trois heures et demie à lui faire répéter le rosaire. Il s'endormait de temps en temps, fatigué plus par sa position que par la monotonie de la prière; mais jamais il ne m'interrompait. Quelquefois il se hasardait à porter vers le plafond un œil furtif, et, la stupeur peinte sur les traits, il faisait des gestes de tête vers l'image de la Vierge, et tout cela était du dernier comique. Lorsque j'entendis sonner vingt-trois heures et demie : — Prosterne-toi, lui dis-je, d'un ton moitié solennel, moitié dévot; l'ange va partir. Balbi redescendit dans son cachot et nous n'entendîmes plus rien. En me relevant, ayant fixé ce misérable, je vis sur sa physionomie le trouble et l'effroi : j'en fus ravi. Je m'amusai un instant à lui parler, pour voir comment il raisonnerait. Il versait des larmes en abondance et ses propos étaient d'une extravagance inexplicable, ses idées n'ayant ni suite ni liaison. Il parlait de ses péchés, de ses dévotions particulières, de son zèle pour saint Marc, de ses devoirs envers la république, et

c'est à ses mérites qu'il attribuait la grâce dont il était l'objet de la part de Marie. Il me fallut bien souffrir avec un air de componction un long récit des miracles du rosaire que sa femme, dont le confesseur était un jeune dominicain, lui avait contés. Il me disait qu'il ne voyait pas ce que je pourrais faire d'un ignorant tel que lui.

— Tu seras à mon service, et tu auras tout ce qui te sera nécessaire, sans que tu sois obligé de faire le dangereux métier d'espion.

— Mais nous ne pourrons plus rester à Venise?

— Non, certainement; l'ange nous conduira dans un État qui n'appartiendra pas à saint Marc. Êtes-vous disposé à me jurer de quitter votre vilain métier? et si vous jurez, deviendrez-vous parjure une seconde fois?

— Si je jure, certainement je serai fidèle à mon serment: cela est bien sûr; mais convenez que, sans mon parjure, vous n'auriez pas obtenu de la sainte Vierge la grâce qu'elle vous a faite. Mon manque de foi est la cause de votre bonheur; vous devez donc m'aimer et être content de ma trahison.

— Aimes-tu Judas, qui a trahi Jésus-Christ?

— Non.

— Tu vois donc qu'on déteste le traître, et qu'on adore en même temps la Providence qui sait faire sortir le bien du mal. Jusqu'à présent tu n'as été qu'un scélérat; tu as offensé Dieu et la Vierge sa mère, et je ne recevrai tes serments qu'autant que tu expieras tes péchés.

— Quel péché ai-je fait?

— Vous avez péché par orgueil, Soradaci, en pensant que je vous devais de l'obligation de m'avoir trahi en remettant mes lettres au secrétaire.

— Comment pourrais-je expier ce péché!

— Le voici. Demain, quand Laurent viendra, tu te tiendras couché sur ta paillasse, la face contre le mur et sans faire le moindre mouvement, sans jeter les yeux sur Laurent. S'il te parle, tu lui répondras, sans le regarder, que tu n'as pas pu dormir, et que tu as besoin de repos. Me promets-tu sans restriction?

— Je vous promets de faire exactement tout ce que vous me dites.

— Fais-en le serment devant cette sainte image, vite.

— Je vous promets, très-sainte mère de Dieu, qu'à l'arrivée de Laurent je ne le regarderai pas et que je resterai couché sur ma paille.

— Et moi, très-sainte Vierge, je vous jure, par les entrailles de votre divin Fils, que si je vois Soradaci faire le moindre mouvement et regarder Laurent, je me jetterai aussitôt sur lui et que je l'étranglerai sans pitié en votre honneur et gloire.

Je comptais au moins autant sur l'effet de cette menace que sur son serment. Voulant cependant acquérir toute la certitude morale possible, je lui demandai s'il n'avait pas quelque opposition à faire à ce serment ; et après un instant de réflexion il me répondit que non, et qu'il en était parfaitement content. Très-satisfait moi-même, je lui donnai à manger ; ensuite je lui ordonnai de se coucher, car j'avais besoin de sommeil.

Dès qu'il fut endormi, je me mis à écrire pendant deux heures. Je contai à Balbi toute l'histoire et je lui dis que, si l'ouvrage était assez avancé, il n'avait plus besoin de venir sur le toit de mon cachot que pour abattre la planche et y entrer. Je lui marquai que nous devions sortir la nuit du 31 octobre, et que nous serions quatre en comptant son camarade et le mien. Nous étions au 28.

Le lendemain le moine m'écrivit que le petit canal était fait et qu'il n'avait plus besoin de monter sur mon cachot que pour abattre la dernière couche, ce qui serait fait en quatre minutes. Soradaci fut fidèle à son serment, faisant semblant de dormir, et Laurent ne lui adressa pas même la parole. Je ne le perdis pas un instant de vue, et je crois que je l'aurais étranglé s'il avait fait le moindre mouvement de tête vers Laurent ; car, pour me trahir, il lui aurait suffi d'un clin d'œil délateur.

Tout le reste de la journée fut consacré à des discours sublimes, à des phrases exagérées que je prononçais avec le plus de solennité qu'il m'était possible ; et je jouissais

de le voir se fanatiser de plus en plus. A l'appui de mes mystiques discours, j'avais soin d'appeler les fumées du vin, dont de temps en temps je lui faisais avaler de fortes doses, et je ne le laissai que quand je le vis tomber d'ivresse et de sommeil.

Quoique sa tête fût étrangère à toute spéculation métaphysique, et qu'il n'eût jamais exercé ses facultés pensantes que pour inventer des ruses d'espion, cette brute m'embarrassa un instant en me disant qu'il ne concevait pas comment un ange avait besoin de tant de travail pour ouvrir notre cachot. Mais, après avoir porté mes regards vers le ciel, où plutôt vers le plafond de mon triste cachot : — Les voies de Dieu, lui dis-je, sont inconnues aux mortels ; et puis l'envoyé du ciel ne travaille pas en sa qualité d'ange, car alors un souffle lui suffirait ; il travaille en qualité d'homme, dont sans doute il a pris la forme, parce que nous ne sommes pas dignes de supporter sa présence dans sa forme céleste. Au reste, je prévois, ajoutai-je en vrai jésuite qui sait tirer parti de tout, que l'ange, pour nous punir de ta pensée malicieuse qui a offensé la sainte Vierge, ne viendra pas aujourd'hui. Malheureux ! tu penses toujours, non comme un honnête homme pieux et dévot, mais comme un malin pécheur qui croit traiter avec Messer-grande et des sbires.

J'avais voulu le désespérer ; j'y avais réussi. Il se mit à pleurer à chaudes larmes, et ses sanglots le suffoquaient quand il eut entendu sonner dix-neuf heures et qu'il n'entendit point le bruit de l'ange. Bien loin de le calmer, je tâchai d'augmenter son désespoir en poussant des plaintes amères. Le lendemain, il ne manqua pas à l'obéissance, car Laurent l'ayant interrogé sur sa santé, il lui répondit sans bouger la tête. Il se comporta de même le jour suivant, jusqu'à ce qu'enfin je vis Laurent pour la dernière fois le 31 octobre au matin. Je lui donnai le livre pour Balbi, et je prévenais le moine de venir à dix-sept heures (1) pour abattre le plafond. Pour le coup, je ne

(1) Vers le midi.

craignais plus aucun contre-temps, ayant appris de Laurent même que les inquisiteurs et le secrétaire étaient déjà partis pour la campagne. Je ne pouvais plus redouter l'arrivée de quelque nouveau compagnon, et je n'avais plus besoin de ménager mon infâme coquin.

Comme il serait possible que ces mémoires tombassent entre les mains de quelques-uns de ces lecteurs casuistes qui s'échauffent à froid sur les moindres choses, et qui pourraient fort bien me damner pour l'abus que je fis des saints mystères, et surtout pour avoir fait accroire à mon méchant imbécile que la sainte Vierge m'était apparue : or, comme je ne veux pas être plus damné qu'un autre, au moins dans l'opinion des honnêtes gens dont l'intelligence n'est pas bornée par une conscience méticuleuse, je dois ici faire une sorte d'apologie, que je prie mes lecteurs de vouloir bien me passer.

Mon but étant de rapporter l'histoire de mon évasion avec toutes ses circonstances, je me suis cru obligé d'en omettre de tout ce qui a concouru à la réussite de mon projet. Je ne dirai pas que je me confesse, car je ne me sens oppressé par aucun repentir; mais je suis loin aussi d'en tirer vanité, car ce ne fut qu'à contre-cœur que je me servis de l'imposture, et, si j'avais eu à opter entre ce moyen et un autre plus noble, on me fera la grâce de croire que je n'aurais pas hésité dans mon choix. Au reste, pour regagner ma liberté, je ferais aujourd'hui la même chose, et peut-être beaucoup plus.

La nature me poussait vers l'obtention de ma liberté, et la religion ne pouvait me prescrire de rester esclave. Je n'avais pas de temps à perdre, il fallait mettre un espion dans l'impuissance morale de me nuire en faisant connaître à Laurent qu'on brisait le toit du cachot; or j'avais d'autant plus à le craindre que j'en avais déjà été trahi. Que fallait-il que je fisse pour cela? Je n'avais que deux moyens : ou faire ce que je fis, en enchaînant par la terreur l'âme de ce maraud; ou l'étouffer, comme tout homme raisonnable et courageux, mais plus cruel que moi, l'aurait fait. Cela m'aurait été beaucoup plus facile

et n'offrait aucun danger ; car j'aurais dit qu'il était mort de sa mort naturelle, et certes on faisait sous les Plombs trop peu de cas de la vie d'un être de son espèce pour qu'on eût recherché si je disais vrai ou non. Se trouverait-il un lecteur qui puisse penser que j'aurais mieux fait de l'étrangler ? S'il s'en trouve un seul, fût-il même jésuite et jésuite de bonne foi, ce qui est chose difficile, je prie Dieu de l'éclairer : sa religion ne sera jamais la mienne. Je crois avoir fait mon devoir, et la victoire qui couronna mon exploit peut être une preuve que la Providence ne désavoua point les moyens dont je me servis pour l'obtenir. Quant au serment que je fis faire au scélérat, il était sans conséquence, puisqu'il était sans conscience ; et, quant à celui que je lui fis d'avoir toujours soin de lui, il m'en délivra de lui-même, et je n'ai pas à chercher si je l'aurais tenu, ce que je ne crois pas : il n'eut pas le courage de me suivre et de se sauver avec moi. L'homme pervers est rarement courageux. D'ailleurs je pouvais naturellement être certain que l'exaltation de son esprit ne durerait que jusqu'à l'apparition du père Balbi, qui, n'ayant pas du tout les traits d'un ange, lui montrerait parfaitement que je l'avais trompé. Cela devait lui faire perdre toute confiance en moi. Enfin, pour en finir, je dirai que je crois que l'homme a beaucoup plus de raison de tout immoler à sa propre conservation que les souverains n'en ont d'immoler la minime partie de leurs États à la leur.

Après le départ de Laurent, je dis à Soradaci que l'ange viendrait faire une ouverture dans le toit de notre cachot à dix-sept heures (1). Il nous portera des ciseaux, lui dis-je, et vous nous couperez la barbe, à moi et à l'ange.

— Est-ce que l'ange a de la barbe ?

— Oui, vous le verrez. Après cette opération, nous sortirons et nous irons rompre le toit du palais, et nous descendrons dans la place Saint-Marc, d'où nous irons en Allemagne.

Il ne répondit pas. Il mangea seul, car j'avais l'esprit

(1) Vers les onze heures du matin.

et le cœur trop occupés pour avoir la faculté de manger. Je n'avais pas même pu dormir.

L'heure fixée sonne : voilà l'ange ! Soradaci voulait se prosterner, mais je lui dis que cela n'était pas nécessaire. En trois minutes le canal fut enfoncé ; le morceau de planche tomba à mes pieds et le père Balbi se coula dans mes bras. Voilà, lui dis-je, vos travaux terminés, et les miens commencent. Nous nous embrassâmes, et il me remit l'esponton et une paire de ciseaux. Je dis à Soradaci de nous faire la barbe ; mais il me fut impossible de m'empêcher de rire en voyant cet animal, la bouche béante, contempler le singulier ange qui ressemblait à un diable. Quoique tout hors de lui-même, il nous coupa la barbe en perfection.

Impatient de voir le local, je dis au moine de rester avec Soradaci, car je ne voulais pas le laisser seul, et je sortis. Je trouvai le trou du mur étroit, mais enfin j'y passai. J'étais sur le toit du cachot du comte, j'y entrai et j'embrassai cordialement ce respectable vieillard. Je vis un homme d'une taille qui n'était pas propre à aller au-devant des difficultés en s'exposant à une pareille fuite sur un toit d'une pente rapide et tout couvert de lames de plomb. Il me demanda quel était mon projet et me dit que j'avais agi un peu légèrement. — Je ne demande, lui dis-je, qu'à faire des pas en avant jusqu'à ce que je trouve la liberté ou la mort. — Si vous pensez, me dit-il en me serrant la main, à aller percer le toit et à chercher un chemin sur les Plombs d'où il faudra descendre, je ne vois point que vous puissiez réussir, à moins que vous n'ayez des ailes ; et je n'ai pas le courage de vous accompagner : je resterai ici et je prierai Dieu pour vous.

Je sortis pour aller visiter le grand toit, en m'approchant autant que je pus des bords latéraux du grenier. Parvenu à toucher le dessous du toit au plus étroit de l'angle, je m'assis entre les œuvres du comble dont les greniers de tous les grands palais sont remplis. Je tâtai les planches avec le bout de mon verrou et j'eus le bonheur de les trouver à demi vermoulues. A chaque coup d'esponton,

tout ce que je touchais tombait en poussière. Me voyant sûr de faire un trou assez ample en moins d'une heure, je retournai dans mon cachot et j'employai quatre heures à couper draps, couvertures, matelas et paille pour en faire des cordes. J'eus soin de faire les nœuds moi-même et de m'assurer de leur solidité; car un seul nœud mal fait aurait pu nous coûter la vie. A la fin je me vis possesseur de cent brasses de cordes.

Il y a dans les grandes entreprises des articles qui décident de tout, et sur lesquels le chef qui mérite de réussir ne se fie à personne. Quand la corde fut faite, je fis un paquet de mon habit, de mon manteau de bourre de soie, de quelques chemises, bas et mouchoirs, et nous passâmes tous trois dans le cachot du comte. Ce brave homme fit d'abord compliment à Soradaci de ce qu'il avait eu le bonheur d'être mis avec moi, et d'être sitôt sur le point de recouvrer sa liberté. Son air interdit me donnait envie de rire. Je ne me gênais plus, car j'avais jeté le masque de tartufe qui m'avait terriblement incommodé depuis que ce coquin m'avait obligé de le prendre. Je le voyais convaincu que je l'avais trompé; mais il n'y comprenait rien, car il ne pouvait pas deviner comment j'avais eu une correspondance avec le prétendu ange pour le faire aller et venir à heures fixes. Il écoutait avec attention le comte, qui nous disait que nous allions nous perdre, et, en véritable lâche, il roulait dans sa tête le dessein de se dispenser de ce dangereux voyage. Je dis au moins de faire son paquet pendant que j'irais faire le trou au bord du grenier.

A deux heures de la nuit, sans avoir besoin d'aucun secours, mon ouverture se trouvait parfaite : j'avais pulvérisé les planches, et la rupture avait deux fois plus d'ampleur qu'il n'en fallait. Je touchais à la plaque de plomb tout entière. Je ne pouvais la soulever seul, parce qu'elle était rivée : le moins m'aida, et, à force de pousser l'es-ponton entre la gouttière et la plaque, je parvins à la détacher; ensuite, à tour d'épaule, nous la pliâmes au point où il fallait pour que l'ouverture par laquelle nous devions passer fût suffisante. Mettant alors la tête hors du trou, je

vis avec douleur la grande clarté du croissant qui entrait à son premier quartier. C'était un contre-temps qu'il fallait supporter avec patience, et attendre pour sortir l'heure de minuit, temps où la lune serait allée éclairer nos antipodes. Pendant une nuit superbe, toute la bonne société devant se promener dans la place de Saint-Marc, je ne pouvais m'exposer sur le toit; notre ombre se prolongeant sur la place aurait fait porter les yeux vers nous, et le spectacle extraordinaire que nous aurions offert n'aurait pas manqué d'exciter la curiosité générale, et surtout celle de Messer-grande et de sa bande de sbires, qui sont la seule garde de Venise; et notre beau projet aurait bientôt été dérangé par leur horrible activité. Je décidai donc impérieusement que nous ne sortirions de là-haut qu'après le coucher de la lune. J'invoquais l'aide de Dieu et je ne demandais pas des miracles. Exposé aux caprices de la fortune, je devais lui donner le moins de prise qu'il m'était possible; et, si mon entreprise venait à échouer, je devais me mettre à l'abri du reproche d'avoir fait le moindre faux pas. La lune devait se coucher à cinq heures, et le soleil se lever à treize et demie; il nous restait sept heures de parfaite obscurité pendant lesquelles nous pouvions agir; et, quoique nous eussions une forte besogne, en sept heures nous devions en venir à bout.

Je dis au père Balbi que nous pouvions passer trois heures à causer avec le comte Asquin, et d'aller d'abord le prévenir que j'avais besoin qu'il me prêtât trente sequins qui pourraient m'être nécessaires autant que mon espton me l'avait été pour faire tout ce que j'avais fait. Il fit ma commission; et, quatre minutes après, il vint me dire d'y aller moi-même, parce que le comte voulait me parler sans témoins. Ce pauvre vieillard commença par me dire avec douceur que, pour m'enfuir, je n'avais pas besoin d'argent, qu'il n'en avait pas, qu'il avait une nombreuse famille, que si je périssais l'argent qu'il me donnerait serait perdu; enfin il ajouta une foule d'inutilités de la même espèce pour déguiser son avarice ou la répugnance qu'il avait à se défaire de son argent. Ma réponse

dura une demi-heure. Raisons excellentes, mais qui, depuis que le monde existe, n'eurent jamais de force, parce que toutes les figures oratoires s'émoussent contre l'acier de la plus indestructible des passions. C'est le cas de *notenti baculus* (1), mais je n'étais pas assez cruel pour user de violence envers un malheureux vieillard. Je finis par lui dire que, s'il voulait s'enfuir avec moi, je le porterais sur mes épaules, comme Énée portait Anchise; mais que, s'il voulait rester pour prier Dieu de nous conduire, je l'avertissais que sa prière était inconséquente, puisqu'il prierait Dieu de faire réussir une chose à laquelle il n'aurait pas voulu contribuer par les moyens les plus ordinaires.

Il me répondit en versant des larmes dont je fus ému. Il me demanda si deux sequins pouvaient me suffire; je lui répondis que tout devait m'être suffisant. Il me les donna en me priant de les lui rendre si, après avoir fait un tour sur le toit, je voyais que le plus sage parti était de rentrer dans mon cachot. Je le lui promis, un peu surpris qu'il supposât que je pourrais me déterminer à retourner sur mes pas. Il ne me connaissait point, et j'étais bien sûr de mourir plutôt que de rentrer dans un lieu d'où je ne serais plus sorti.

J'appelai mes compagnons, et nous mîmes tout notre équipage près du trou. Je divisai en deux paquets les cent brasses de corde que j'avais préparées, et nous passâmes deux heures à causer et à nous rappeler, non sans plaisir, les vicissitudes de notre entreprise. La première preuve que le père Balbi me donna de son noble caractère fut de me répéter dix fois que je lui avais manqué de parole, puisque je l'avais assuré que mon plan était fait, qu'il était sûr, tandis qu'il n'en était rien. Il me disait effrontément que s'il avait prévu cela il ne m'aurait pas tiré hors de mon cachot. Le comte, avec une gravité de soixante-dix ans, me disait aussi que mon plus sage parti était de ne pas poursuivre une entreprise téméraire, dont

(1) Au désobéissant le bâton.

la réussite était impossible et dont le danger de perdre la vie était évident. Comme il était avocat, voici la harangue qu'il me fit : je devinai facilement que ce qui l'animait était les deux sequins que j'aurais dû lui remettre s'il m'avait persuadé de rester.

— La déclivité du toit, me disait-il, garni de plaques de plomb, ne vous permettra pas d'y marcher, car à peine pourrez-vous vous y tenir debout. Ce toit est garni de sept à huit lucarnes, mais elles sont toutes grillées en fer, et inaccessibles pour s'y tenir debout de pied ferme, puisqu'elles sont toutes éloignées des bords. Les cordes que vous avez seront inutiles, parce que vous ne trouverez pas un endroit propre à les fixer; et quand même vous le trouveriez, un homme descendant de si haut ne peut ni se tenir, ni se conduire jusqu'au bas. Un de vous trois devrait donc lier à travers le corps, un à la fois, les deux autres, et les descendre comme on descend un seau ou un fagot; et celui qui ferait cet ouvrage devrait rester et rentrer dans son cachot. Quel est celui de vous trois qui se sente porté à faire cette charitable et dangereuse action? et en supposant que l'un de vous ait l'héroïsme de la faire, dites-moi de quel côté vous descendrez? Ce ne sera pas du côté des colonnes, vers la place, car on vous verrait; du côté de l'église, impossible, car vous vous trouveriez enfermés; et du côté de la cour, il n'y a pas à y penser, car vous tomberiez dans les mains des *arsenalotti* qui y font constamment la ronde. Vous ne pouvez donc descendre que du côté du canal, et y avez-vous une gondole, un bateau qui vous y attende? Non; vous serez donc obligés de vous jeter à l'eau et de vous sauver à la nage jusqu'à Sainte-Apollonie, où vous arriverez dans un état déplorable, ne sachant où aller pour fuir plus loin. Songez que sur les plombs on glisse, et que si vous tombez dans le canal, sussiez-vous nager comme des requins, vous n'éviterez pas la mort, vu la hauteur de la chute et le peu de profondeur des eaux. Vous mourrez écrasés, car trois ou quatre pieds ne forment pas un volume fluide assez fort pour détruire l'effet de la pesanteur des corps qui y tombent de si haut. Enfin

votre moindre malheur sera de vous trouver en bas avec les bras et les jambes brisés.

Ce discours, fort imprudent dans la circonstance, me faisait bouillonner le sang ; j'eus cependant le courage de l'écouter avec une patience qui ne me ressemblait pas. Les reproches du moine, lancés sans aucun ménagement, m'indignaient et m'excitaient à les repousser durement ; mais je sentais que ma position était délicate, que j'allais ruiner mon ouvrage ; car j'avais affaire à un lâche capable de me répondre qu'il n'était pas assez désespéré pour défier la mort, et que par conséquent je n'avais qu'à m'en aller tout seul ; et tout seul je ne pouvais pas me flatter de réussir. Je me fis donc violence, et, prenant un ton de douceur, je leur dis que j'étais sûr du succès de mon entreprise, quoiqu'il ne me fût pas possible de leur en communiquer les détails. Votre sage raisonnement, dis-je au comte Asquin, fera que je me réglerai avec prudence ; mais d'ailleurs la confiance que j'ai en Dieu et mes propres forces me fera vaincre toutes les difficultés.

De temps en temps j'allongeais la main pour m'assurer si Soradaci était là, car il ne disait jamais un mot. Je riais en songeant à ce qu'il pouvait rouler dans sa tête, alors qu'il était bien sûr que je l'avais trompé. A quatre heures et demie (1), je lui dis d'aller voir dans quel endroit du ciel était le croissant. Il obéit et revint me dire que dans une heure et demie on ne le verrait plus, et qu'un brouillard très-épais devait rendre les Plombs fort dangereux.

— Il me suffit, lui dis-je que le brouillard ne soit pas de l'huile. Mettez votre manteau en paquet avec une partie de nos cordes, que nous devons également partager.

A ces mots, je fus singulièrement surpris de sentir cet homme à mes genoux prendre mes mains, les baiser et me dire en pleurant qu'il me suppliait de ne pas vouloir sa mort. — Je suis sûr, disait-il, de tomber dans le canal : je ne puis vous être d'aucune utilité. Hélas ! laissez-moi ici, et je passerai toute la nuit à prier saint François pour vous. Vous

(1) Vers les dix heures et demie.

êtes le maître de me tuer ; mais je ne me déterminerai jamais à vous suivre.

Le sot ne savait pas combien il allait au-devant de mes vœux ! — Vous avez raison, lui dis-je, restez, mais à condition que vous prierez saint François ; et allez d'abord prendre tous mes livres, que je veux laisser à M. le comte. Il obéit sans réplique, et sans doute avec beaucoup de joie. Mes livres valaient au moins cent écus. Le comte me dit qu'il me les rendrait à mon retour. — Vous ne me verrez plus ici, lui répliquai-je, vous pouvez y compter. Ils vous couvriront du débours de vos deux sequins. Quant à ce maraud, je suis ravi qu'il n'ait pas le courage de me suivre, il m'embarrasserait ; et d'ailleurs ce misérable n'est pas digne de partager avec le père Balbi et moi l'honneur d'une si belle fuite. — C'est vrai, me dit le comte, pourvu que demain il n'ait pas à s'en féliciter.

Je demandai au comte plume, encre et papier, qu'il possédait malgré la défense ; car les lois prohibitives n'étaient rien pour Laurent, qui pour un écu aurait vendu saint Marc lui-même. J'écrivis alors la lettre ci-après que je remis à Soradaci, et que je ne pus relire, l'ayant écrite à l'obscur. Je la commençai par une devise de tête sublimée que je mis en latin et que je rendrai en français par ces mots :

« Je ne mourrai pas, je vivrai, et je chanterai
les louanges du Seigneur.

« Nos seigneurs les inquisiteurs d'État doivent tout faire pour tenir par force un coupable sous les Plombs : le coupable, heureux de n'être pas prisonnier sur parole, doit faire aussi tout son possible pour se procurer la liberté. Leur droit a pour base la justice ; le droit du coupable est la nature ; et de même qu'ils n'ont pas eu besoin de son consentement pour l'enfermer, il ne doit avoir que faire du leur pour recouvrer sa liberté.

« Jacques Casanova, qui écrit ceci dans l'amertume de son cœur, sait qu'il peut avoir le malheur d'être rattrapé avant de pouvoir sortir de l'État et se mettre en sûreté sur

une terre hospitalière ; qu'alors il se retrouverait sous le glaive de ceux qu'il se dispose à fuir ; mais si ce malheur lui arrive, il invoque l'humanité de ses juges pour qu'ils ne lui rendent pas plus mauvais le sort cruel qu'il cherche à fuir, en le punissant d'avoir cédé aux inspirations de la nature. Il supplie, s'il est repris, qu'on lui rende tout ce qui lui appartient et qu'il laisse dans le cachot : mais s'il a le bonheur de venir à bout de son dessein, il fait don de tout à François Soradaci, qui reste prisonnier parce qu'il n'a pas eu le courage de s'exposer : il ne préfère pas, comme moi, la liberté à la vie. Casanova supplie Leurs Excellences de ne point contester à ce misérable le don qu'il lui fait. Écrit une heure avant minuit, sans lumière, dans le cachot du comte Asquin, le 31 octobre 1756. »

Je prévins Soradaci de ne point remettre cette lettre à Laurent, mais au secrétaire en personne, car il n'y avait pas de doute qu'il ne le fit appeler s'il ne montait pas lui-même, ce qui était encore plus probable. Le comte lui dit que l'effet de ma lettre était immanquable, mais qu'il devait tout me rendre si je reparaisais. Le sot lui dit qu'il désirait de me revoir pour me prouver qu'il me rendrait tout de bon cœur.

Mais il est temps de partir. On ne voyait plus la lune. J'attachai au cou du père Balbi la moitié des cordes d'un côté, et le paquet de ses nippes sur son autre épaule. J'en fis autant sur moi ; et tous les deux en gilet, nos chapeaux sur la tête, nous allâmes à l'ouverture.

E quindi uscimmo à rimirar le stelle (1).

(LE DANTE.)

(1) Et puis nous sortîmes pour contempler les étoiles.

CHAPITRE VII.

Ma sortie du cachot. — Danger où je suis de perdre la vie sur le toit. — Je sors du palais ducal, je m'embarque et j'arrive sur la terre ferme. — Danger auquel le père Balbi m'expose. — Stratagème dont je suis forcé d'user pour me séparer momentanément de lui.

Je sortis le premier, le père Balbi me suivit. Soradaci, qui nous avait suivis jusqu'à l'ouverture du toit, eut ordre de remettre la plaque de plomb comme elle devait être et d'aller ensuite prier son saint François. Me tenant à genoux et à quatre pattes, j'empoignai mon esptonon d'une main solide, et, en allongeant le bras, je le poussai obliquement entre la jointure des plaques de l'une à l'autre, de sorte que, saisissant avec mes quatre doigts le bord de la plaque que j'avais soulevée, je parvins à m'élever jusqu'au sommet du toit. Le moine, pour me suivre, avait mis les quatre doigts de sa main droite dans la ceinture de ma culotte. Je me trouvais soumis ainsi au sort pénible de l'animal qui porte et traîne tout à la fois, et cela sur un toit d'une pente rapide rendue glissante par un épais brouillard.

A la moitié de cette périlleuse montée, le moine me dit de m'arrêter, parce que, l'un de ses paquets s'étant détaché, il espérait qu'il n'aurait pas dépassé la gouttière. Ma première impulsion fut de lui lancer une ruade et de l'envoyer avec son paquet; mais, grâce à Dieu, j'eus assez de retenue pour ne pas le faire, car la punition aurait été trop grande de part et d'autre, puisque, seul, il aurait été impossible que j'eusse réussi à me sauver. Je lui demandai si c'était notre paquet de cordes, mais comme il me répondit que c'était sa petite pacotille, dans laquelle il y avait un manuscrit qu'il avait trouvé dans les greniers des Plombs et dont il attendait fortune, je lui dis qu'il fallait avoir patience, qu'un pas en arrière pourrait nous perdre.

Le pauvre moine soupira, et, toujours attaché à ma ceinture, nous continuâmes à grimper.

Après avoir franchi quinze ou seize plaques avec une peine extrême, nous arrivâmes sur l'arête supérieure où je m'établis commodément à califourchon, et le père Balbi m'imita. Nous tournions le dos à la petite île Saint-George-Majeur, et à deux cents pas en face nous avions les nombreuses coupoles de l'église Saint-Marc, qui fait partie du palais ducal; car Saint-Marc n'est, à proprement parler, que la chapelle du doge, et il n'y a pas de monarque qui puisse se flatter d'en avoir une plus belle. Je commençai d'abord par me décharger de mon fardeau, et j'invitai mon compagnon à suivre mon exemple. Il plaça son tas de cordes sous ses cuisses le mieux qu'il pût; mais, ayant voulu se décharger de son chapeau qui le gênait, il s'y prit mal, et bientôt, roulant de plaque en plaque jusqu'à la gouttière, il alla rejoindre le paquet de hardes dans le canal. Voilà mon pauvre compagnon désespéré.

— Mauvais augure! s'écria-t-il, me voilà dès le commencement de l'entreprise sans chemise, sans chapeau et sans un manuscrit précieux qui contenait l'histoire curieuse et inconnue à tout le monde de toutes les fêtes du palais de la république.

Moins féroce alors que lorsque je grimpais, je lui dis tranquillement que les deux accidents qui venaient de lui arriver n'avaient rien d'extraordinaire pour qu'un esprit superstitieux pût leur donner le nom d'augures, que je ne les considérais pas ainsi et qu'ils étaient loin de me décourager.

— Ils doivent, mon cher, vous servir d'instruction pour être prudent et sage, et pour vous faire réfléchir que Dieu sans doute nous protège; car si votre chapeau, au lieu de tomber à droite, était tombé à gauche, nous aurions été perdus; car il serait tombé dans la cour du palais, où les gardes l'auraient trouvé, et il leur aurait nécessairement fait connaître qu'il devait y avoir quelqu'un sur le toit: nous n'aurions pas tardé à être repris.

Après avoir passé quelques minutes à regarder à droite

et à gauche, je dis au moins de rester là immobile jusqu'à mon retour, et je m'avançai n'ayant que mon esparton à la main et marchant à cheval sur la sommité du toit sans aucune difficulté. Je mis presque une heure à parcourir les toits, allant de tous côtés visiter, observer, mais en vain; car je ne voyais à aucun des bords rien où je pusse fixer un bout de la corde : j'étais dans la plus grande perplexité. Il ne fallait plus penser ni au canal, ni à la cour du palais, et le dessus de l'église n'offrait à ma vue, entre les coupoles, que des précipices qui n'aboutissaient à rien d'ouvert. Pour aller au delà de l'église vers la *Canonica*, j'aurais dû gravir des pentes si roides que je ne voyais pas la possibilité d'en venir à bout; il était tout naturel que je rejetasse comme impossible tout ce que je ne croyais pas faisable. La position où je me trouvais exigeait de la témérité, mais sans la moindre imprudence. C'était un point milieu tel, que la morale, je crois, n'en connaît pas de plus difficile.

Il fallait pourtant en finir, sortir de là, ou rentrer dans le cachot, pour peut-être n'en jamais sortir, ou me précipiter dans le canal. Dans cette alternative, il fallait donner beaucoup au hasard et commencer par quelque chose. J'arrêtai ma vue sur une lucarne du côté du canal et aux deux tiers de la pente. Elle était assez éloignée de l'endroit d'où j'étais parti pour que je pusse juger que le grenier qu'elle éclairait n'appartenait pas à l'enclos des prisons que j'avais brisées. Elle ne pouvait éclairer que quelque galetas habité ou non, au-dessus de quelque appartement du palais, où, au point du jour, j'aurais naturellement trouvé les portes ouvertes. J'étais moralement sûr que les serviteurs du palais, ceux mêmes de la famille du doge, qui nous auraient aperçus, se seraient hâtés de nous faciliter la fuite, bien loin de nous remettre entre les mains de la justice inquisitoriale, quand bien même ils nous auraient reconnus pour les plus grands criminels de l'État, tant l'inquisition était horrible aux yeux de chacun.

Dans cette idée, il fallait que je visitasse le devant de la lucarne, et, me laissant glisser doucement en ligne droite,

je me trouvai bientôt à cheval sur son petit toit. Appuyant alors mes mains sur les bords, j'étendis la tête en avant et je parvins à voir et à toucher une petite grille derrière laquelle se trouvait une fenêtre de carreaux de vitre enchâssés avec de minces lames de plomb. La fenêtre ne m'embarrassait pas; mais la grille, toute mince qu'elle était, me paraissait offrir une difficulté invincible; car il me semblait que sans une lime je ne pouvais en venir à bout, et je n'avais que mon esponton.

J'étais confus et je commençais à perdre courage, lorsque la chose la plus simple et la plus naturelle vint, pour ainsi dire, retremper mon être.

Lecteur philosophe, si tu veux un instant te placer dans ma position, si tu veux pénétrer dans les souffrances qui ont été mon partage pendant quinze mois, si tu considères les dangers auxquels j'étais exposé sur un toit de plomb où le moindre faux mouvement aurait été payé de la perte de la vie; enfin si tu réfléchis que je n'avais que quelques heures pour vaincre toutes les difficultés qui pouvaient se multiplier à chaque pas, et que, dans le cas possible de non-succès, je devais compter sur un redoublement de rigueur de la part d'un tribunal inique, la confession que je vais te faire avec toute la candeur de la vérité ne pourra point me rabaisser dans ton esprit, surtout si tu n'oublies pas qu'il est dans la nature de l'homme, en état d'inquiétude et de détresse, de n'être pas la moitié de ce qu'il est dans son état de calme et de tranquillité.

La cloche de Saint-Marc, qui sonna minuit en cet instant, fut l'agent qui produisit le phénomène qui frappa mon esprit, et qui, par une violente secousse, me fit sortir de l'état de perplexité qui m'accablait. Cette cloche me rappela que le jour qui allait commencer était celui de la Toussaint, que ce jour-là devait être la fête de mon patron, au moins si j'en avais un, et la prédiction de mon jésuite confesseur me revint. Mais, je l'avoue, ce qui releva surtout mon courage et augmenta réellement mes forces physiques, fut l'oracle profane que j'avais reçue de mon cher Arioste. « *Fra il fin d'ottobre e il capo di novembre.* »

Si un grand malheur fait qu'un petit esprit devient parfois dévot, il est presque impossible que la superstition ne vienne se mettre de la partie. Le son de la cloche me parut être un talisman parlant, qui me disait d'agir et me promettait la victoire. Étendu à plat ventre, la tête penchée vers la petite grille, je pousse mon verrou dans le châssis qui la retenait et je me détermine à l'enlever tout entière. En un quart d'heure j'en vins à bout, la grille se trouva intacte entre mes mains, et, l'ayant placé à côté de la lucarne, je n'eus aucune difficulté à rompre toute la fenêtre vitrée, malgré le sang qui coulait d'une blessure que je m'étais faite à la main gauche.

A l'aide de mon espton, suivant ma première méthode, je regagnai le faite du toit, et je m'acheminai vers l'endroit où j'avais laissé mon compagnon. Je le trouvai désespéré, furieux, il me dit les plus grosses injures parce que je l'avais laissé là si longtemps. Il m'assura qu'il n'attendait que sept heures pour retourner à sa prison.

— Que pensiez-vous donc de moi ?

— Je vous croyais tombé dans quelque précipice.

— Et vous ne m'exprimez que par des injures la joie que vous devez éprouver de me revoir ?

— Qu'avez-vous donc fait si longtemps ?

— Suivez-moi, vous allez le voir.

Ayant repris mes paquets, je m'acheminai vers la lucarne. Lorsque nous fûmes en face, je rendis à Balbi un compte exact de ce que j'avais fait, en le consultant sur les moyens à prendre pour y entrer et pénétrer dans le grenier. La chose était facile pour l'un des deux, car au moyen de la corde il pouvait être descendu par l'autre; mais je ne voyais pas comment le second pourrait descendre ensuite, n'ayant aucun moyen d'assujettir la corde à l'entrée de la lucarne. En m'introduisant et en me laissant tomber, je pouvais me casser bras et jambes, car je ne connaissais pas la distance de la lucarne au plancher. A ce raisonnement sage et prononcé du ton de l'intérêt le plus amical, ma brute me répondit par ces mots :

— Descendez-moi toujours, et quand je serai en bas, il

vous restera assez de loisir pour penser au moyen de me suivre.

J'avoue que dans le premier mouvement d'indignation je fus tenté de lui enfoncer mon esponton dans la poitrine. Un bon génie me retint, et je ne proférai pas le mot pour lui reprocher la bassesse de son égoïsme. Au contraire, défaisant à l'instant mon paquet de cordes, je le ceignis solidement sous les aisselles, et l'ayant fait coucher à plat ventre, les pieds en bas, je le descendis jusque sur le toit de la lucarne. Quand il fut là, je lui dis de s'introduire dans la lucarne jusqu'aux hanches en s'appuyant de ses bras sur les rebords. Lorsque cela fut fait, je me glissai le long du toit comme je l'avais fait la première fois, et, dès que je fus sur le petit toit, je me plaçai à plat ventre et, tenant fortement la corde, je dis au moine de s'abandonner sans crainte. Arrivé sur le plancher du grenier, il détacha la corde, et, l'ayant retirée, je trouvai que la hauteur était de plus de cinquante pieds. C'était trop pour risquer le saut périlleux. Quant au moine, sûr de lui, car il avait été pendant près de deux heures en proie aux angoisses sur un toit où, je l'avoue, la position n'était pas rassurante, il me cria de lui jeter les cordes, qu'il en aurait soin : je n'eus garde, comme on le devine, de suivre ce sot conseil.

Ne sachant que devenir et attendant une inspiration de mon esprit, je grimpai derechef sur le sommet du toit, et ma vue s'étant portée vers un endroit près d'une coupole que je n'avais pas encore visitée, je m'y acheminai. Je vis une terrasse en plate-forme, recouverte de plaques de plomb, jointe à une grande lucarne fermée par deux volets. Il y avait une cuve pleine de plâtre délayé, une truëlle, et tout à côté une échelle que je jugeai assez longue pour pouvoir me servir à descendre jusqu'au grenier où était mon compagnon. Ce fut assez pour me décider. Ayant passé ma corde dans le premier échelon, je trainai cet embarrassant fardeau jusqu'à la lucarne. Il s'agissait alors d'introduire cette lourde masse qui avait douze de mes brasses, et les difficultés que je rencontrai pour en venir à bout me firent repentir de m'être privé du secours du moine.

J'avais poussé l'échelle de manière que l'un de ses bouts touchait à la lucarne, tandis que l'autre dépassait la gouttière d'un tiers. Je me glissai alors sur le toit de la lucarne, je traînai l'échelle de côté, et, l'attirant à moi, j'attachai le bout de ma corde au huitième échelon, ensuite je la laissai couler de nouveau jusqu'à ce qu'elle fût parallèle à la lucarne ; là je m'efforçai de la faire entrer dans la lucarne, mais il me fut impossible de l'introduire au delà du cinquième échelon, car le bout s'arrêtant contre le toit intérieur de la lucarne, aucune force au monde n'aurait pu la faire pénétrer plus loin sans briser ou le toit ou l'échelle. Il n'y avait pas d'autre remède que de l'élever de l'autre bout ; alors l'inclinaison, en détruisant l'obstacle, aurait fait couler l'échelle par son propre poids. J'aurais pu placer l'échelle en travers et y attacher ma corde pour me descendre en me glissant sans aucun danger ; mais l'échelle serait restée au même endroit, et le matin elle aurait indiqué aux archers et à Laurent l'endroit où peut-être nous nous serions trouvés encore.

Je ne voulais pas courir le risque de perdre par une imprudence le fruit de tant de fatigues et de périls, et il fallait, pour enlever toutes les traces, que l'échelle entrât dans son sentier. N'ayant personne pour m'aider je me déterminai à aller moi-même sur la gouttière pour l'élever et atteindre le but que je me proposais. C'est ce que j'exécutai, mais avec un danger si grand que, sans une espèce de prodige, j'aurais payé ma témérité de ma vie. J'osai abandonner l'échelle en lâchant la corde, sans crainte qu'elle tombât dans le canal, parce qu'elle se trouvait comme accrochée à la gouttière par son troisième échelon. Alors, tenant mon es ponton à la main, je me glissai doucement jusqu'à la gouttière tout à côté de l'échelle. La gouttière de marbre faisait front à la pointe de mes pieds, car j'étais couché à plat ventre. Dans cette position, j'eus la force de soulever l'échelle d'un demi-pied en la poussant en avant, et j'eus la satisfaction de voir qu'elle avait pénétré d'un pied dans la lucarne ; et le lecteur conçoit que cela diminua considérablement son poids. Il s'agissait de la faire entrer encore

de deux pieds en la soulevant d'autant, car après cela j'étais certain qu'en remontant sur le toit de la lucarne je l'aurais, au moyen de la corde, fait entrer tout à fait. Pour parvenir à lui donner l'élévation nécessaire, je me dressai sur mes genoux ; mais la force que j'avais besoin d'employer pour réussir me fit glisser, de sorte que tout à coup je me trouvai lancé en dehors du toit jusqu'à la poitrine, ne me soutenant que par mes deux coudes.

Moment affreux, dont je frémissais encore et qu'il est peut-être impossible de se figurer dans toute son horreur ! l'instinct naturel de la conservation me fit, presque à mon insu, employer toutes mes forces pour m'appuyer et m'arrêter sur mes côtes, et, je serais tenté de dire presque miraculeusement, j'y réussis. Attentif à ne pas m'abandonner, je parvins à m'aider de toute la force de mes bras jusqu'aux poignets, en même temps que je m'appuyais de mon ventre. Je n'avais heureusement rien à craindre pour l'échelle, car dans le malheureux, ou plutôt dans le malencontreux effort qui avait failli me coûter si cher, j'avais eu le bonheur de la faire entrer de plus de trois pieds, ce qui la rendait immobile.

Me trouvant sur la gouttière, positivement sur mes poignets et sur mes aines, entre le bas-ventre et les cuisses, je vis qu'en élevant ma cuisse droite pour parvenir à mettre sur la gouttière d'abord un genou et puis l'autre, je me trouverais tout à fait hors de danger, mais je n'étais pas encore au bout de mes peines de ce côté-là. L'effort que je fis pour réussir me causa une contraction nerveuse si forte, qu'une crampe extrêmement douloureuse me rendit comme perclus de tous mes membres. Ne perdant pas la tête, je me tins immobile jusqu'à ce qu'elle fût passée : je savais que l'immobilité est le meilleur remède contre les crampes factices ; je l'avais souvent éprouvé. Que ce moment était terrible ! Deux minutes après, ayant graduellement renouvelé l'effort, j'eus le bonheur de parvenir à opposer mes deux genoux à la gouttière, et dès que j'eus pris haleine, je soulevai l'échelle avec précaution et je la fis enfin parvenir au point qu'elle se trouva paral-

lèle à la lucarne. Suffisamment instruit des lois de l'équilibre et du levier, je repris mon esonton, et, suivant ma manière de grimper, je me hissai jusqu'à la lucarne et j'achevai facilement d'y introduire toute l'échelle, dont mon compagnon reçut le bout entre ses bras. Je jetai alors dans le grenier les hardes, les cordes et les débris des fractures, et je descendis dans le grenier, où le moine m'accueillit fort bien et eut soin de retirer l'échelle. Bras à bras, nous nous mîmes à faire l'inspection de l'endroit ténébreux où nous nous trouvions : il avait une trentaine de pas de long sur environ vingt de large.

A l'un des bouts, nous trouvâmes une porte à deux battants composée de barreaux de fer : c'était de mauvais augure ; mais ayant posé la main sur le loquet qui se trouvait au milieu, il céda à la pression, et la porte s'ouvrit. Nous fîmes d'abord le tour de ce nouvel enclos, et en voulant traverser l'endroit nous heurtâmes contre une grande table entourée de tabourets et de fauteuils. Nous retournâmes vers l'endroit où nous avions senti des fenêtres, nous en ouvrîmes une, et à la lueur des étoiles nous n'aperçûmes que des précipices entre des coupoles. Je ne m'arrêtai pas un seul instant à l'idée de descendre : je voulais savoir où j'allais, et je ne reconnaissais pas l'endroit où je me trouvais. Je refermai la fenêtre, nous sortîmes de la salle et retournâmes à l'endroit où nous avions laissé nos bagages. Épuisé outre mesure, je me laissai tomber sur le plancher, et mettant un paquet de cordes sous ma tête, me trouvant dans une destitution totale de forces de corps et d'esprit, un doux sommeil s'empara de mes sens. Je m'y abandonnai si passivement que, quand bien même j'aurais su que la mort devait en être la suite, il m'aurait été impossible d'y résister, et je me rappelle fort bien que le plaisir que j'éprouvai endormant était délicieux.

Je dormis pendant trois heures et demie. Les cris et les violentes secousses du moine me réveillèrent avec peine. Il me dit que douze heures venaient de sonner (1), et que mon

(1) Environ cinq heures du matin.

sommeil lui paraissait inconcevable dans la situation où nous nous trouvions. C'était inconcevable pour lui, mais ce ne l'était pas pour moi : mon sommeil n'avait pas été volontaire ; je n'avais cédé qu'à ma nature épuisée et, si j'ose parler ainsi, aux abois. Mon épuisement n'avait rien de surprenant : il y avait deux grands jours que l'agitation m'avait empêché de prendre aucune nourriture et de fermer l'œil, et les efforts que je venais de faire, et qui surpassaient presque ce que peut faire un homme, auraient suffi pour épuiser les forces de tout homme. Au reste, ce sommeil bienfaisant m'avait rendu ma première vigueur, et je fus enchanté de voir l'obscurité diminuée au point de pouvoir agir avec plus d'assurance et de célérité.

Dès que j'eus jeté les yeux autour de moi, je m'écriai : Ce lieu n'est pas une prison ; il doit y avoir une issue facile à trouver. Nous nous dirigeâmes alors vers le bout opposé à la porte de fer, et dans un recoin fort étroit, je crus reconnaître une porte. Je tâtonne, et je finis par arrêter mes doigts sur un trou de serrure. J'y enfonce mon espon-ton et en trois ou quatre coups je l'ouvre, et nous entrons dans une petite chambre, et je trouve une clef sur une table. Je l'essaye à une porte en face ; je vois en la tournant que la serrure était ouverte. Je dis au moins d'aller chercher nos paquets, et remettant la clef sur la table où je l'avais prise, nous sortons et nous nous trouvons dans une galerie à niches remplies de papiers. C'étaient des archives. Je découvre un petit escalier en pierre, je le descends ; j'en trouve un autre, je le descends encore et je trouve au bout une porte vitrée, que j'ouvre, et me voilà dans une salle que je connais ; nous étions dans la chancellerie ducale. J'ouvre une fenêtre ; il me serait facile de descendre, mais je me serais trouvé dans le labyrinthe des petites cours qui entourent l'église de Saint-Marc. Que Dieu me préserve d'une telle folie ! Je vois sur un bureau un outil en fer, à pointe arrondie et à manche de bois, le même dont les secrétaires de la chancellerie se servent pour percer les parchemins auxquels, au moyen d'une ficelle, ils attachent les sceaux de plomb ; je m'en

empare, j'ouvre le bureau, et je trouve la copie d'une lettre qui annonce au provéditeur de Corfou trois mille sequins pour la restauration de la vieille forteresse. Je cherche les sequins, ils n'y étaient pas. Dieu sait avec quel plaisir je m'en serais emparé et comme je me serais moqué du moine s'il m'avait accusé de commettre un vol ! J'aurais reçu cette somme comme un don du ciel ; et je m'en serais cru franchement le maître par le seul droit de conquête.

Je vais à la porte de la chancellerie, je mets mon verrou dans le trou de la serrure ; mais en moins d'une minute, acquérant la certitude qu'il me serait impossible de la rompre, je me décide à faire vite un trou à l'un des deux battants. J'eus soin de choisir le côté où la planche avait le moins de nœuds, et vite en besogne ; à coups redoublés de mon espton je crevais, je fendais le mieux que je pouvais. Le moine, qui m'aidait autant qu'il pouvait avec le gros poinçon que j'avais pris sur le bureau, tremblait au bruit retentissant que produisait mon espton chaque fois que je tâchais de l'enfoncer dans la planche : on devait entendre ce bruit de loin ; j'en sentais tout le danger, mais j'étais dans la nécessité de le braver.

Dans une demi-heure le trou fut assez grand, et bien nous en prit, car il m'aurait été bien difficile de l'agrandir davantage sans le secours d'une scie. Les bords de ce trou faisaient peur, car ils étaient tout hérissés de pointes faites pour déchirer les habits et lacérer les chairs. Il était à la hauteur de cinq pieds. Ayant placé dessous deux tabourets l'un à côté de l'autre, nous montâmes dessus, et le moine s'introduisit dans le trou les bras croisés et la tête en avant ; et le prenant par les cuisses, puis par les jambes, je parvins à le pousser dehors, et, quoiqu'il y fit obscur, j'étais sans inquiétude, parce que je connaissais le local. Lorsque mon compagnon fut dehors, je lui jetai nos petits effets, à l'exception des cordes, dont je fis l'abandon ; et mettant un troisième tabouret sur les deux premiers, j'y montai dessus, et me trouvant au bord du trou à la hauteur des cuisses, je m'y enfonçai jusqu'au bas-ventre, quoique avec de grandes difficultés, parce que le trou était

très-étroit, et, n'ayant aucun point d'appui pour accrocher mes mains ni personne qui me poussât comme j'avais poussé le moine, je lui dis de me prendre à bras-le-corps et de m'attirer à lui sans s'arrêter, dût-il ne me retirer que par morceaux. Il obéit, et j'eus la constance d'endurer la douleur affreuse que j'éprouvais par le déchirement de mes flancs et de mes cuisses, d'où le sang ruisselait.

Aussitôt que j'eus le bonheur de me voir dehors, je me hâtai de ramasser mes hardes, et descendant deux escaliers, j'ouvris sans aucune difficulté la porte qui donne dans l'allée où se trouve la grande porte de l'escalier royal et à côté la porte du cabinet du *Savio alla scrittura*. Cette grande porte était fermée comme celle de la salle des archives, et d'un coup d'œil je jugeai que sans une catapulte pour l'enfoncer ou une mine pour la faire sauter, il m'était impossible de l'entamer. Mon verrou à la main semblait me dire : *Hic fines posuit*, tu n'as plus que faire de moi ; tu peux me déposer. Il était l'instrument de ma liberté, je le chérissais ; il était digne d'être suspendu en *ex-voto* sur l'autel de la Délivrance et de la Liberté.

Calme, résigné et parfaitement tranquille, je m'assis en disant au moine de m'imiter.

— Mon ouvrage est fini, dis-je ; maintenant c'est à Dieu ou à la fortune à faire le reste.

Abbia chi regge il ciel cura del resto,
O la fortuna se non tocca a lui (1).

Je ne sais pas si les balayeurs du palais s'aviseront de venir ici aujourd'hui, jour de la Toussaint, ni demain, jour des Trépassés. Si quelqu'un vient, je me sauverai dès que je verrai la porte ouverte, et vous me suivrez à la piste ; mais si personne ne vient, je ne bouge pas d'ici, et si je meurs de faim, tant pis.

A ce discours, ce pauvre homme se mit en fureur. Il m'appela fou, désespéré, séducteur, trompeur, menteur.

(1) Que celui qui gouverne le ciel ait soin du reste, ou la fortune, sice n'est pas son affaire.

Je le laissai dire; je fus impassible. Treize heures sonnèrent dans ces entrefaites. Depuis l'instant de mon réveil dans le grenier, il ne s'était écoulé qu'une heure.

L'affaire importante qui m'occupa d'abord fut celle de me changer de tout. Le père Balbi avait l'air d'un paysan, mais il était intact; on ne le voyait ni en lambeaux ni couvert de sang; son gilet de flanelle rouge et sa culotte de peau violette n'étaient pas déchirés; tandis que moi je ne pouvais inspirer que l'horreur et la pitié, car j'étais tout en sang et tout dépenaillé. Ayant arraché mes bas de dessus mes genoux, le sang sortait de fortes écorchures que je m'y étais faites sur la gouttière; le trou de la porte de la chancellerie m'avait déchiré gilet, chemise, culotte, hanches et cuisses; j'avais partout d'affreuses écorchures. Déchirant des mouchoirs, je me fis des bandes et je me pansai le mieux qu'il me fut possible. Je mis mon bel habit qui, par un jour d'hiver, devait paraître assez comique.

Je mis tant bien que mal mes cheveux dans ma bourse; je passai des bas blancs, une chemise à dentelle fautive d'autre, deux autres pareilles par-dessus, des mouchoirs et des bas dans mes poches, et je jetai dans un coin tout le reste. Je mis mon beau manteau sur les épaules du moine, et le malheureux avait l'air de l'avoir volé. Je devais ressembler assez bien à un homme qui, après avoir été au bal, aurait passé la nuit dans un lieu de débauche où il aurait été échevelé. Il n'y avait que les bandages que l'on voyait à mes genoux qui déparassent mon intempestive élégance.

Ainsi paré, mon beau chapeau à point d'Espagne d'or et à plumet blanc sur la tête, j'ouvris une fenêtre. Ma figure fut d'abord remarquée par des oisifs qui se trouvaient dans la cour du palais, et qui, ne comprenant pas comment quelqu'un fait comme moi pouvait se trouver de si bonne heure à cette fenêtre, allèrent avertir celui qui avait la clef de cet endroit. Le concierge crut qu'il pouvait y avoir en fermé quelqu'un la veille; et étant allé prendre les clefs, il vint. J'étais fâché de m'être fait voir à la fenêtre, ne sachant pas qu'en cela le hasard m'avait servi à souhait; je

m'étais assis près du moine qui me disait des sottises, lorsqu'un bruit de clefs vint frapper mon oreille. Tout ému, je me lève; et collant mon œil contre une petite fente, qui heureusement séparait les deux ais de la porte, je vois un homme seul, coiffé d'une perruque, sans chapeau, qui montait lentement l'escalier avec un gros clavier à la main. Je dis au moine d'un ton très-sérieux de ne pas ouvrir la bouche, de se tenir derrière moi et de suivre mes pas. Je prends mon espton, que je tiens de la main droite caché sous mon habit, et je vais me placer à l'endroit de la porte où je pouvais sortir dès qu'elle serait ouverte et enfler l'escalier. J'envoyais des vœux à Dieu pour que cet homme ne fit aucune résistance; car, dans le cas contraire, je me serais vu forcé de le terrasser, et j'y étais déterminé.

La porte s'ouvre, et à mon aspect ce pauvre homme demeure comme pétrifié. Sans m'arrêter, sans mot dire, profitant de sa stupéfaction, je descends précipitamment l'escalier, et le moine me suit. Sans avoir l'air de fuir, mais allant vite, je pris le magnifique escalier appelé des Géants, méprisant la voix du père Balbi qui ne cessait de me crier: « Allons dans l'église! » je poursuivis mon chemin!

La porte de l'église n'était qu'à vingt pas de l'escalier; mais les églises n'étaient déjà plus à Venise des lieux de sûreté pour les criminels, et personne ne s'y réfugiait plus. Le moine le savait; mais la peur lui ôtait la mémoire. Il me dit plus tard que ce qui le poussait à me presser d'entrer dans l'église était un sentiment de religion qui l'appelaient au pied des autels.

— Pourquoi n'y alliez-vous pas seul?

— Je ne voulais pas vous abandonner.

Il aurait dû dire: « Je ne voulais pas vous perdre. »

L'immunité que je cherchais était au delà des frontières de la très-sérénissime république, et je commençais à m'y acheminer: j'y étais en esprit, il fallait m'y transporter en corps. Je me dirigeai droit à la porte royale du palais ducal, et sans regarder personne, moyen d'être moins observé, je traverse la petite place, je vais au rivage et

j'entre dans la première gondole que je trouve en disant tout haut au gondolier qui était à la poupe :

— Je veux aller à Fusine ; appelle vite un autre rameur.

Il était tout près ; et pendant qu'on détache la gondole, je me jette sur le coussin du milieu, tandis que le moine se place sur la banquette. La figure bizarre de Balbi, sans chapeau, ayant un beau manteau sur les épaules ; mon accoutrement hors de saison, tout dut me faire prendre pour un charlatan ou pour un astrologue.

Dès que nous eûmes doublé la douane, les gondoliers commencèrent à fendre avec vigueur les eaux du canal de la *Giudecca*, par lequel il faut passer soit pour aller à Fusine, soit pour aller à Mestre ; où effectivement je voulais aller. Lorsque je me vis à la moitié du canal, je mis la tête dehors, et je dis au barcarol de poupe :

— Crois-tu que nous soyons à Mestre avant quatre heures ?

— Mais, monsieur, vous m'avez dit d'aller à Fusine.

— Tu es fou ; je t'ai dit à Mestre.

Le second barcarol me dit que je me trompais ; et mon sot de moine, zélé chrétien et grand ami de la vérité, ne manquait pas de répéter que j'avais tort. J'avais envie de lui lâcher un coup de pied pour le punir d'être si bête ; mais réfléchissant que n'a pas du bon sens qui veut, je me mets à rire aux éclats, convenant que je pouvais m'être trompé, mais ajoutant que mon intention était d'aller à Mestre. On ne me répliqua pas, et un instant après le gondolier me dit qu'il était prêt à me conduire en Angleterre si je le voulais.

— Bravo ! va à Mestre.

— Nous y serons dans trois quarts d'heure ; car nous avons pour nous le vent et le courant.

Très-satisfait, je regarde derrière moi le canal, qui me parut plus beau que je ne l'avais jamais vu, et surtout parce qu'il n'y avait pas un seul bateau qui vint de notre côté. La matinée était superbe, l'air pur, les premiers rayons du soleil magnifiques ; mes deux jeunes barcarols

ramaient avec autant d'aisance que de vigueur. Réfléchissant à la cruelle nuit que je venais de passer, aux dangers auxquels je venais d'échapper, au lieu où j'étais enfermé la veille, à toutes les combinaisons du hasard qui m'avaient été favorables, à la liberté dont je commençais à jouir et dont j'avais la plénitude en perspective, tout cela m'émut si violemment que, plein de reconnaissance envers Dieu, je me sentis suffoqué par le sentiment et je fondis en larmes.

Mon adorable compagnon, qui jusqu'alors n'avait proféré le mot que pour donner raison aux deux gondoliers, crut devoir se mettre en frais de consolations. Il se trompait sur la cause de mes larmes ; et la façon dont ils'y prit me fit effectivement passer de ma délicieuse affliction à un rire d'une espèce singulière qui le jeta dans une erreur contraire, car il crut que j'étais devenu fou. Ce pauvre moine, comme je l'ai dit, était bête, et sa méchanceté ne provenait que de sa bêtise. J'avais été dans la dure nécessité d'en tirer parti ; mais, quoique sans intention, il faillit me perdre. Il me fut impossible de lui persuader que j'eusse ordonné aux bateliers d'aller à Fusine avec l'intention d'aller à Mestre : il disait que cette pensée ne pouvait m'être venue que sur le Grand-Canal.

Nous arrivâmes à Mestre. Je ne trouvai pas de chevaux à la poste, mais il y avait bon nombre de voituriers qui vont aussi bien, et je fis mes accords avec l'un d'eux pour qu'il me menât en cinq quarts d'heure à Trévise. En trois minutes les chevaux furent mis, et, supposant le père Balbi derrière moi, je me retournai pour lui dire : — Montons ; mais il n'était pas là. Je dis à un garçon d'écurie d'aller le chercher, décidé à le réprimander quand bien même il aurait été satisfaire à quelque besoin naturel ; car nous nous trouvions dans le cas de réprimer tous les besoins, même ceux de cette nature. On vint me dire qu'on ne le trouvait pas. J'étais furieux. L'idée me vint de l'abandonner ; je le devais ; un sentiment d'humanité me retint. Je descends, je m'informe : tout le monde l'a vu, mais personne ne sait me dire où il est, ni où il peut être. Je

parcours les arcades de la grande rue, et m'avisant par instinct de mettre la tête dans la fenêtre d'un café, je vois ce malheureux au comptoir, debout, prenant du chocolat et contant fleurette à la fille. Il me voit, me montre la fille en me disant qu'elle est gentille, et m'excite à prendre une tasse de chocolat en me disant de payer la sienne parce qu'il n'avait pas le sou. Réprimant mon indignation : — Je n'en veux pas, lui dis-je, et dépêchez-vous. En même temps je lui serrai le bras de façon à le faire pâlir de douleur. Je paye et nous sortons. Je tremblais de colère. Nous arrivons, nous montons en voiture, mais à peine avions-nous fait dix pas que je rencontre un habitant de Mestre, nommé Balbi Tomasi, bon homme, mais ayant la réputation d'être un des familiers du saint-office inquisitorial de la république. Il me connaissait, et s'approchant il me crie :

— Comment, monsieur, vous ici? Je suis charmé de vous voir. Vous venez donc de vous sauver? Comment avez-vous fait?

— Je ne me suis pas sauvé, monsieur; on m'a donné mon congé

— Cela n'est pas possible; car hier soir encore j'étais à la maison de M. Grimani, et je l'aurais su.

Lecteur, il vous sera plus facile de deviner l'état où je devais me trouver en ce moment qu'il ne me le serait de vous le peindre. Je me voyais découvert par un homme que je croyais payé pour m'arrêter, et qui pour cela n'avait besoin que de cligner l'œil au premier sbire, et Mestre en était plein. Je lui dis de parler bas, et, descendant de voiture, je le priai de venir un peu de côté. Je le menai derrière la maison, et voyant que je n'étais vu de personne, et me trouvant près d'un fossé au delà duquel on est en rase campagne, je m'arme de mon espton et je le prends au collet. Voyant mon intention, il fait un effort, il m'échappe et franchit le fossé. Aussitôt, sans se retourner, il se mit à courir à toutes jambes en ligne droite. Dès qu'il fut un peu éloigné, ralentissant sa course, il tourna la tête et m'envoya des baisers en signe de souhaits de bon

voyage. Quand je l'eus perdu de vue, je rendis grâce à Dieu que cet homme par son agilité m'eût préservé de commettre un crime, car j'allais l'assommer, et il paraît qu'il n'avait pas de mauvaises intentions.

La situation était terrible; j'étais seul, et en guerre ouverte contre toutes les forces de la république. Je devais tout sacrifier à la prévoyance, et ma propre sûreté me faisait une loi de ne ménager aucun moyen propre à l'obtention de mon but.

Morne comme un homme qui vient d'échapper à un grand danger, je donnai un coup d'œil de mépris au lâche moine qui voyait à quel danger il nous avait exposés, et je remontai dans la chaise. Je pensais au moyen de me délivrer de ce malotru, qui n'osait pas ouvrir la bouche. Nous arrivâmes à Trévisé sans autre rencontre, et je dis au maître de poste de me tenir prêts deux chevaux et une voiture pour dix-sept heures (1); mais mon intention n'était pas de continuer ma route en poste, d'abord parce que je n'en avais pas les moyens, et puis parce que je craignais d'être poursuivi. L'aubergiste me demanda si je voulais déjeuner: j'en avais besoin pour me conserver en vie, car je mourais d'inanition; mais je n'eus pas le courage d'accepter: un quart d'heure de perdu pouvait m'être fatal. Je craignais d'être rattrapé et d'avoir à en rougir toute ma vie; car un homme sage en pleine campagne doit défier quatre cent mille hommes: s'il ne sait pas se cacher, c'est un sot.

Je sortis par la porte St-Thomas, comme en me promenant, et, après avoir fait un mille sur le grand chemin, je me jetai dans les champs avec l'intention de ne plus en sortir aussi longtemps que je me trouverais dans les États de la république. Le plus court était de passer par Bassano; mais je pris par le plus long, parce qu'il n'était pas impossible qu'on m'attendit au débouché le plus voisin, tandis qu'il était probable qu'on ne s'imaginait pas que, pour sortir de l'État, je prisse par le chemin de Feltre,

(1) Environ deux heures du matin.

qui, pour se rendre dans la juridiction de l'évêque de Trente, était la ligne la plus longue.

Après avoir marché trois heures, je me laissai tomber par terre, n'en pouvant plus. J'avais besoin de quelque nourriture, ou bien il fallait se disposer à mourir là. Je dis au moins de mettre le manteau près de moi et d'aller à une ferme que je voyais pour se faire donner, en payant, quelque chose à manger et de me l'apporter. Je lui donnai l'argent nécessaire. Il partit en me disant qu'il me croyait plus courageux. Ce malheureux ignorait ce que c'est que le courage : mais il était plus vigoureux que moi, et sans doute qu'avant de quitter la prison il s'était bien meublé l'estomac. D'ailleurs il avait pris du chocolat, il était maigre, il était moins et la prudence et l'honneur ne tourmentaient pas son esprit aux dépens de son corps.

Quoique la maison ne fût pas une auberge, la bonne fermière m'envoya par une paysanne un diner suffisant qui ne me coûta que trente sous de Venise. Après avoir bien satisfait mon appétit, sentant que le sommeil allait me gagner, je me hâtai de me remettre en marche, assez bien orienté. Après quatre heures de marche, je m'arrêtai derrière un hameau, et je sus que j'étais à vingt-quatre milles de Trévis (1). J'étais rendu ; j'avais les chevilles enflées et les souliers déchirés. Je n'avais plus qu'une heure de jour. M'étant étendu au milieu d'un bouquet d'arbres, je fis assiseoir le père Balbi auprès de moi, et je lui tins ce discours :

— Nous allons aller à *Borgo di Valsugano*, lui dis-je ; c'est la première ville qu'on trouve au delà des frontières de la république. Là nous serons aussi sûrs qu'à Londres et nous pourrons nous y reposer ; mais, pour y parvenir, nous avons besoin d'user de précautions essentielles, et la première est celle de nous séparer. Vous irez par les bois de Mantello, moi par les montagnes ; vous par la voie la plus facile et la plus courte, moi par la plus longue et la plus difficile ; enfin vous avec de l'argent et moi sans le sou. Je vous fais présent de mon manteau, que vous troquerez

(1) Huit lieues.

contre une capote et un chapeau, et tout le monde vous prendra pour un paysan, car heureusement vous en avez la figure. Voilà tout l'argent qui me reste des deux sequins que j'ai reçus du comte Asquin; ce sont dix-sept livres, prenez-les. Vous serez à Borgo après-demain au soir, et j'y arriverai vingt-quatre heures plus tard. Vous m'attendrez à la première auberge à main gauche, et vous pouvez compter de m'y voir arriver. Pour cette nuit, j'ai besoin de dormir dans un bon lit et la Providence me le fera trouver quelque part; mais j'ai besoin d'y être tranquillement, et avec vous ce serait impossible. Je suis sûr qu'actuellement on nous cherche partout, et que nos signalements sont si bien donnés, qu'on nous arrêterait dans toute auberge où nous oserions entrer ensemble. Vous voyez le triste état où je me trouve et le besoin indispensable que j'ai de me reposer dix heures. Adieu donc; allez-vous-en, et laissez-moi m'en aller seul de mon côté: je trouverai un gîte dans ces alentours.

— Je m'attendais à tout ce que vous venez de me dire, me répondit Balbi; mais pour toute réponse je ne vous rappellerai que ce que vous m'avez promis lorsque je me suis laissé persuader de rompre votre cachot. Vous m'avez promis que nous ne nous séparerions plus; ainsi n'espérez pas que je vous quitte: votre destinée sera la mienne, la mienne sera la vôtre. Nous trouverons un bon gîte pour notre argent, et nous n'irons pas aux auberges; on ne nous arrêtera pas.

— Vous êtes donc déterminé à ne pas suivre le bon conseil que la prudence m'a fait vous donner?

— Oui, très-déterminé.

— Nous verrons.

Je me levai, non sans efforts; je pris la mesure de sa taille et je la transportai sur le terrain; puis, tirant mon espton de ma poche, je me courbe, presque couché sur mon côté gauche, et je commence une petite excavation avec le plus grand sang-froid et sans rien répondre aux questions qu'il m'adressait. Après un quart d'heure d'ouvrage, je me mis à le regarder tristement, et je lui dis

qu'en bon chrétien je me croyais obligé de lui dire qu'il devait recommander son âme à Dieu : — Car je vais vous enterrer ici mort ou vif; et si vous êtes plus fort que moi, ce sera vous qui m'y enterrerez. Voilà l'extrémité à laquelle me réduit votre brutale obstination. Vous pouvez cependant vous sauver, car je ne vous courrai pas après.

Voyant qu'il ne me répondait pas, je me remis à l'ouvrage; mais j'avoue que je commençais à craindre de me voir poussé à bout par cette brute, et j'étais déterminé à m'en défaire.

Enfin, soit peur ou réflexion, il se jeta près de moi. Ne devinant pas ses intentions, je lui présentai la pointe de mon verrou; mais je n'avais rien à redouter. — Je vais faire, me dit-il, tout ce que vous voulez. Aussitôt je l'embrasse, et, lui ayant donné tout l'argent que j'avais, je lui réitérai la promesse de l'aller rejoindre à Borgo. Quoique resté sans le sou, et obligé de passer deux rivières, je me félicitai d'être parvenu à me délivrer de la compagnie d'un homme de son caractère; car, seul, je me sentais sûr de parvenir à sortir des frontières de ma chère république.

CHAPITRE VIII.

Je vais loger dans la maison du chef des sbires. — J'y passe une nuit délicieuse, et j'y recouvre entièrement mes forces et la santé. — Je vais à la messe; rencontre embarrassante — Moyen violent dont je suis forcé de me servir pour me procurer six sequins. — Je suis hors de danger. — Mon arrivée à Munich. — Épisode sur Balbi. — Je pars pour Paris. — Mon arrivée en cette ville. — Assassinat de Louis XV.

Dès que je vis le père Balbi assez loin, je me levai; et, ayant aperçu à peu de distance un berger qui gardait un petit troupeau sur une colline, je me dirigeai vers lui pour me procurer quelques informations qui m'étaient nécessaires. Mon ami, lui dis-je, comment s'appelle ce village?

— *Valdepiadene*, signor.

J'en fus surpris, car j'avais fait beaucoup plus de chemin

que je ne croyais. Je lui demandai ensuite le nom des maîtres de cinq ou six maisons que je voyais à la ronde, et par hasard tous ceux qu'il me nomma étaient des personnes de ma connaissance, mais chez lesquelles je ne devais pas aller porter le trouble par mon apparition. Lui ayant aussi demandé le nom d'un palais que je voyais, il me nomma la famille Grimani, dont le doyen était alors inquisiteur d'État, et il devait s'y trouver en ce moment; je devais donc bien me garder de m'y laisser voir. Enfin, pour dernière question, lui ayant demandé à qui appartenait une maison rouge que je voyais au loin, il me répondit qu'elle appartenait au nommé Capitaine de Campagne qui était le chef des sbires. Ma surprise fut extrême; mais, disant adieu à ce bon pasteur, je me mis à descendre machinalement la colline, et je suis encore à concevoir par quel instinct je me dirigeai précisément vers cette maison d'où la raison aurait dû m'éloigner, non moins que la peur. Je m'y rendis en droite ligne, et je puis dire avec vérité que ce ne fut pas par l'effet d'une volonté déterminée. S'il est vrai que nous ayons tous une intelligence invisible, un génie bienfaisant qui nous pousse vers le bonheur, comme cela arrivait quelquefois à Socrate, je dois attribuer au mien l'impulsion irrésistible qui me mena dans la maison de l'individu dont je devais le plus redouter la présence. Quoi qu'il en soit, ce fut la démarche la plus hardie que j'aie pu faire de ma vie.

J'entrai sans hésiter, et même d'un ton tout à fait libre, et, voyant dans la cour un jeune enfant qui jouait à la toupie, je m'en approchai en lui demandant où était son père. Au lieu de me répondre, l'enfant s'en alla appeler sa mère; et un instant après je vois paraître une très-jolie femme enceinte, qui me demanda fort poliment ce que je voulais à son mari, s'excusant qu'il n'y fût pas.

— Je suis fâché, lui dis-je, que mon compère n'y soit pas, autant que je suis charmé de faire en ce moment la connaissance de sa belle épouse.

— Votre compère? Je parle donc à Son Excellence M. Veturi? Il m'a dit que vous avez eu la bonté de lui

promettre d'être le parrain de l'enfant que je porte. Je suis enchantée de vous connaître, et mon mari sera au désespoir de ne s'être pas trouvé chez nous.

— J'espère qu'il ne tardera pas à rentrer, car je veux lui demander à coucher pour cette nuit. Je n'ose aller nulle part dans l'état où vous me voyez.

— Vous aurez le meilleur lit de la maison, et je vous procurerai un assez bon souper; mon mari ira remercier Votre Excellence de l'honneur que vous nous faites, aussitôt qu'il sera de retour. Il n'y a pas plus d'une heure qu'il est parti avec tout son monde, et je ne l'attends que dans trois ou quatre jours.

— Pourquoi restera-t-il donc si longtemps, ma charmante commère?

— Vous ne savez donc pas que deux prisonniers se sont échappés des Plombs? L'un est patricien, l'autre est un particulier nommé Casanova. Mon mari a reçu une lettre de messer-grande qui lui ordonne de les chercher: s'il les rencontre il les conduira à Venise, et sinon il reviendra ici; mais il les cherchera au moins pendant trois jours.

— Je suis fâché de ce contre-temps, ma chère commère, mais je ne voudrais pas vous gêner, d'autant plus que je voudrais me coucher de suite.

— Cela sera fait à l'instant, et c'est ma mère qui vous servira. Mais qu'avez vous aux genoux?

— Je suis tombé à la chasse sur la montagne; je me suis fait de fortes écorchures, et j'ai perdu du sang, ce qui m'a beaucoup affaibli.

— Oh! mon pauvre seigneur! mais ma mère vous guérira.

Elle appela sa mère, et, après lui avoir dit tout ce dont j'avais besoin, elle s'en alla. Cette jolie femme d'archer n'avait pas l'esprit de son métier, car rien n'avait plus l'air d'un conte que l'histoire que je lui avais faite. A cheval avec des bas de soie blancs! A la chasse en habit de taffetas! sans manteau, sans domestique. A son retour, son mari se sera bien moqué d'elle; mais que Dieu la récompense de son bon cœur et de sa bénigne ignorance!

Sa mère eut soin de moi avec toute la politesse que j'aurais pu attendre chez des personnes de la première distinction. Femme respectable et bienfaisante, elle prit un ton de mère, et en soignant mes blessures elle ne m'appela que son fils. Ce nom sonnait agréablement à mon oreille et ne contribua pas peu à ma guérison, par le sentiment délicieux qu'il excita en moi. Si j'avais été moins occupé de ma situation, j'aurais payé ses soins des marques non équivoques de ma politesse et de ma reconnaissance; mais le lieu et le rôle que je jouais m'occupaient trop sérieusement pour pouvoir entièrement en détacher ma pensée.

Cette bonne mère, après avoir visité mes genoux et mes hanches, me dit avec une voix affectueuse qu'il fallait me résoudre à souffrir un peu, mais que je pouvais être sûr que le lendemain je serais guéri. Je devais seulement supporter sur mes plaies des serviettes imbibées, et me tenir très-tranquille dans mon lit, ne pas me bouger jusqu'au lendemain. Je promis de souffrir patiemment et de faire comme elle le voulait.

On me servit un bon souper, je mangeai et bus de bon appétit; ensuite je la laissais faire et je m'endormis entre ses mains. Il est probable qu'elle me déshabilla comme un enfant, car je ne me rappelai rien à mon réveil: je ne parlais ni ne pensais. Quoique j'eusse bien mangé, je ne l'avais fait que par le besoin où j'étais de satisfaire mon estomac et de réparer mes forces; et lorsque je m'endormis je ne fis que céder à un pouvoir irrésistible, car mon épuisement physique ne me laissait point la faculté de mêler quelque raisonnement à ce que je faisais. Il était une heure de nuit lorsque je soupai (1), et le lendemain en m'éveillant j'entendis sonner treize heures (2). Je crus que c'était un enchantement. M'étant bien éveillé et reconnu, je me hâtai de me débarrasser de mes serviettes, et je fus émerveillé de voir toutes mes écorchures sèches et sans éprouver aucun sentiment douloureux. J'arrange mes che-

(1) Environ trois heures du soir.

(2) Six heures du matin.

veux, je m'habille en moins de cinq minutes, et, trouvant la porte de ma chambre ouverte, je descends l'escalier, je traverse la cour et je quitte cette maison, sans avoir l'air de faire attention à deux individus qui se trouvaient là debout et qui ne pouvaient être que deux sbires. Je m'éloignai rapidement de cet endroit, où j'avais trouvé l'hospitalité la plus bienveillante, la politesse la plus franche, les soins les plus généreux, et, mieux que tout, la santé et le recouvrement de mes forces, et ce fut avec un sentiment d'horreur dont je ne pouvais me défendre en songeant au danger imminent auquel j'échappais. Je frissonnais involontairement, et aujourd'hui, après tant d'années, je frissonne encore à l'idée du péril où je m'étais si imprudemment exposé. J'étais ébahi d'avoir pu entrer dans cette maison, et bien plus encore d'avoir pu en sortir. Il me paraissait impossible que je ne fusse pas suivi. Je marchais pendant cinq heures à travers les bois et les montagnes, sans rencontrer que quelques paysans, sans jamais tourner la tête.

Il n'était pas encore midi lorsqu'en allant mon chemin, je fus arrêté par le son d'une cloche. J'étais sur une hauteur ; en jetant les yeux du côté d'où venait le son, je vis une petite église dans le fond et beaucoup de monde qui y entraient pour entendre la messe. Il me vint dans l'idée de l'aller entendre aussi : mon cœur éprouvait le besoin d'exprimer sa reconnaissance pour la protection visible que je recevais de la Providence ; et quoique toute la nature me présentât un temple digne du Créateur, l'habitude m'attirait vers l'église. Lorsque l'homme est dans la détresse, tout ce qui lui passe par la fantaisie lui semble une inspiration divine. C'était la fête des Trépassés. Je descends, j'entre dans l'église, et, à ma grande surprise, j'y vois M. Marc-Antoine Grimani, neveu de l'inquisiteur d'État, avec M^{me} Marie Visani, son épouse. Ils ne furent pas moins étonnés que moi. Je leur fis ma révérence, qu'ils me rendirent, et, après avoir entendu la messe, je sortis. M. Grimani me suivit seul. A quelque distance il m'accoste et me dit : Que faites-vous ici, Casanova ? où est votre compagnon ?

— Je lui ai donné le peu d'argent que j'avais pour qu'il se sauvât par un autre chemin, tandis que, sans le sou, je cherche à me mettre en sûreté par ici. Si Votre Excellence voulait bien me donnerquelque secours, je me tirerais plus facilement d'affaire.

— Je ne puis rien vous donner; mais vous trouverez sur la route des ermites qui ne vous laisseront pas mourir de faim. Mais contez-moi comment vous avez pu réussir à percer les Plombs.

— Le récit serait intéressant, mais long; et en attendant les ermites pourraient fort bien manger les provisions qui doivent m'empêcher de mourir de faim.

En achevant cette tirade ironique, je lui fis une profonde révérence et je continuai mon chemin. Malgré mon extrême besoin, ce refus d'aumône me fit plaisir. Je me trouvais beaucoup plus gentilhomme que l'Excellence qui me renvoyait à la bienfaisance des ermites. J'appris plus tard à Paris que sa femme, ayant su la chose, lui dit des injures en lui reprochant la dureté de son procédé. Il n'est pas douteux que les sentiments de bienveillance et de générosité n'aillent plus souvent se loger dans le cœur des femmes que dans le nôtre.

Je continuai ma course jusqu'au soleil couchant. Las, harassé et mourant de faim, je m'arrêtai à une maison solitaire de bonne apparence. Je demande à parler au maître; la concierge me répond qu'il n'y est pas, qu'il est allé à une noce au delà de la rivière, qu'il ne reviendra que dans deux jours; mais qu'en partant il lui a ordonné de faire bon accueil à ses amis. Providence! fortune! hasard! tout ce qu'on voudra.

J'entre, on me donne un bon souper et un bon lit. Je m'aperçus par l'adresse de plusieurs lettres que je me trouvais chez M. Rombenchi, consul de je ne sais plus quelle nation. Je lui écrivis une lettre que je lui laissai cachetée. Après avoir bien soupé et fort bien dormi, je me levai; et, ma toilette faite avec assez de soin, je partis sans pouvoir laisser à la bonne concierge un signe de ma reconnaissance, et je passais la rivière en me promenant, promet-

tant de payer à mon retour. Après cinq heures de marche, je dinai à un couvent de capucins, que je trouvai être des gens fort utiles en pareille circonstance. Après m'être restauré, je me remis en route frais et dispos, et je marchai bon pas jusqu'à vingt-deux heures (1). Je m'arrêtai à une maison dont le maître était mon ami, et ce fut d'un paysan que je l'appris. J'entre, je demande si le maître y est: on me montre la chambre où il se trouvait seul à écrire, je m'avance pour l'embrasser; mais à mon aspect il fait un mouvement d'effroi, et me dit de m'en aller sans le moindre délai, en me donnant des raisons frivoles et outrageantes. Je lui expose ma situation, mon besoin, et je lui demande soixante sequins sur mon billet, qui l'assurerait que M. de Bragadin les lui remettrait. Il me répond qu'il ne peut pas me secourir, pas même m'offrir un verre d'eau, puisqu'en me voyant chez lui il tremblait d'encourir la disgrâce du tribunal. C'était un homme de soixante ans, courtier de change, qui m'avait de grandes obligations. Son cruel refus fit sur moi un effet tout différent de celui de M. Grimani. Soit colère, soit indignation, soit rage ou droit de raison et de nature, je le pris au collet, lui présentant mon esponton, et je le menaçai de la vie en élevant la voix. Tout tremblant, il tire une clef de sa poche et me dit, en me montrant un secrétaire, qu'il y avait là de l'argent et que je n'avais qu'à prendre ce que je voudrais: je lui dis d'ouvrir lui-même. Il obéit, et, m'ayant ouvert un tiroir où il y avait de l'or, je lui ordonnai de me compter six sequins.

— Vous m'en avez demandé soixante.

— Oui, quand je les attendais en prêt de l'amitié; mais quand je suis forcé de ne les devoir qu'à la violence, je n'en veux que six, et tu n'auras point de billet. On te les rendra à Venise, où j'écrirai ce à quoi tu m'as forcé, homme lâche et indigne de vivre.

— Pardon, je vous supplie; prenez tout.

— Non, rien de plus. Je m'en vais et je te conseille de

(1) Environ trois heures après midi.

me laisser aller tranquille, ou crains que dans mon désespoir je ne revienne et que je n'incendie ta maison.

Je sortis et je marchai deux heures, jusqu'à ce que la nuit et la lassitude me forcèrent à m'arrêter dans la maison d'un cultivateur. J'y fis un mauvais souper et je dormis sur la paille. Le matin j'achetai une vieille redingote, je louai un âne pour faire ma route, et près de Feltre j'achetai une paire de bottes. C'est dans cet équipage que je passai la bicoque qu'on appelle la Scala. Il y avait une garde qui ne me fit pas même l'honneur de me demander mon nom, et je lui en sus gré, comme mon lecteur peut le croire. Là je pris une charrette à deux chevaux, et j'arrivai de bonne heure à Borgo de Valsugano, où je trouvai le père Balbi à l'auberge que je lui avais indiquée. S'il ne m'avait pas abordé, je ne l'aurais pas reconnu. Une large redingote, un chapeau rabattu, placé sur un gros bonnet de coton, le déguisaient à merveille. Il me dit qu'un fermier lui avait échangé tout cela contre mon manteau, qu'il était arrivé sans encombre et qu'il avait fait bonne chère. Il me fit le compliment de m'assurer qu'il ne m'attendait pas, car il ne croyait pas que je lui eusse promis de bonne foi d'aller le trouver. Peut-être aurais-je bien fait de ne pas tromper son attente!

Je passai le jour suivant dans cette auberge, où, sans sortir de mon lit, j'écrivis plus de vingt lettres à Venise, dont dix ou douze circulaires où je disais ce que j'avais été obligé de faire pour me procurer les six sequins.

Le moine écrivit des lettres impertinentes au père Barbarigo, son supérieur, aux patriciens ses frères, et des lettres galantes aux servantes qui avaient causé sa ruine. Je dégalonnai mon habit, je vendis mon chapeau, et je me défis ainsi d'un luxe qui ne convenait pas à ma situation, car il me faisait trop observer.

Le lendemain j'allai coucher à Pergine, où un jeune comte d'Alberg vint me voir, ayant su, je ne sais comment, que nous étions des fugitifs des prisons d'État de Venise. De Pergine je me rendis à Trente, et de là à Bolzan, où, ayant besoin d'argent pour m'habiller, pour m'acheter du

linge et continuer ma route, je me présentai à un vieux banquier nommé Mensch, qui me donna un homme sûr que j'envoyai à Venise avec une lettre pour M. de Bragadin. Le vieux banquier me mit dans une bonne auberge, où je passai au lit les six jours que le messenger fut à revenir. Il m'apporta cent sequins, et je commençai par vêtir mon compagnon ; ensuite je pris le même soin pour moi-même. Ce malheureux Balbi me donnait chaque jour de nouveaux motifs de trouver sa société insupportable. Il avait toujours à la bouche que, sans lui, je ne me serais jamais sauvé, et que conformément à ma promesse, je lui devais la moitié de ma fortune éventuelle. Il était amoureux de toutes les servantes, et, comme il n'était ni de taille ni de mine faites pour leur plaire, il en était accueilli à bons soufflets, qu'il prenait avec une patience exemplaire, sans que cela le corrigeât vingt-quatre heures de suite. Cela m'amusait, quoique je souffrisse de me voir accolé à un être d'un naturel aussi vil.

Nous primes la poste et le troisième jour nous arrivâmes à Munich, où j'allai me loger à l'auberge du Cerf. J'y trouvai deux jeunes Vénitiens de la famille Cantarini qui y étaient depuis quelque temps, accompagnés du comte Pompei, Véronais ; mais, n'étant pas connu d'eux, et n'ayant plus besoin de trouver des ermites pour vivre, je ne me souciai pas d'aller leur faire ma révérence. Il en était autrement de la comtesse Coronini, que j'avais connue à Venise, au couvent de Sainte-Justine, et qui était fort bien en cour.

Cette illustre dame, âgée alors de soixante-dix ans, me reçut très-bien et promit de parler à l'électeur pour me faire obtenir la sûreté d'asile. Le lendemain, s'étant acquittée de sa promesse, elle me dit que Son Altesse n'avait rien contre moi qui l'empêchât d'accorder sûreté dans ses États, mais que, pour Balbi, il n'y avait point de sûreté en Bavière, parce qu'en qualité de somasque fugitif il pouvait être réclamé par les somasques de Munich : Son Altesse ne voulait avoir rien à démêler avec des moines. La comtesse, en conséquence, me conseilla de le faire

sortir de la ville le plus tôt possible pour aller se recouvrer ailleurs et éviter ainsi quelque mauvais tour que les moines ses honnêtes confrères ne manqueraient pas de lui jouer.

Me sentant en conscience obligé d'avoir soin de ce malheureux, j'allai trouver le confesseur de l'électeur pour lui demander quelque recommandation pour lui dans quelque ville de la Souabe. Ce confesseur, jésuite, ne démentit pas la noble conduite de ses confrères en Loyola ; il me reçut on ne peut pas plus mal. Il me dit, par manière d'acquit, qu'à Munich on me connaissait à fond. Je lui demandai d'un ton ferme s'il entendait me donner cet avis comme une bonne ou comme une mauvaise nouvelle ; il ne me répondit pas et me laissa là. Un autre prêtre medit qu'il était sorti pour aller vérifier un miracle dont toute la ville parlait.

— Quel est ce miracle, mon père ? lui dis-je.

— L'impératrice, veuve de Charles VII, dont le cadavre est encore dans la salle, exposé à la vue du public, a les pieds chauds, toute morte qu'elle est.

— Il y a peut-être quelque chose qui les lui chauffe !

— Vous pouvez aller vous assurer de ce prodige par vous-même.

Ne voit pas de miracle qui veut, et négliger une occasion pareille m'aurait fait perdre celle de m'édifier ou de rire ; et je n'étais pas moins avide de l'un que de l'autre. Voulant pouvoir me vanter d'avoir vu un miracle, et d'une espèce d'autant plus intéressante pour moi que j'ai toujours eu le malheur d'avoir les pieds très-froids, je cours voir l'auguste morte, qui effectivement avait les pieds chauds ; mais je vis que c'était tout simple, car Sa défunte Majesté était tournée vers un poêle ardent qui était à très-peu de distance. Un danseur qui me connaissait, et que la curiosité avait attiré dans ce lieu avec la foule, s'approcha de moi, me fit compliment sur mon heureuse évasion, et me dit que toute la ville en parlait avec intérêt. Cette nouvelle me fut agréable ; car il est toujours bon d'intéresser le public. Ce disciple de Terpsichore m'invita à diner, et j'acceptai avec plaisir. Il s'appelait Michel

de l'Agata, et sa femme était la jolie Gardela, que seize ans auparavant j'avais connue chez le sieur Malipiero, qui m'avait donné des coups de canne parce que je badinais avec Thérèse. La Gardela, qui était devenue célèbre danseuse et qui était toujours belle, fut enchantée de me voir et d'entendre de ma bouche le récit de ma laborieuse évacuation. Elle s'intéressa pour le moine et m'offrit une lettre de recommandation pour Augsbourg, auprès du chanoine Bassi, Bolonais, son ami, et doyen du chapitre de Saint-Maurice. J'acceptai et j'écrivis à l'instant même, en m'assurant que je n'avais plus à m'occuper du moine; car elle était certaine que le doyen s'en chargerait, et qu'il saurait même le raccommoier avec Venise.

Enchanté de me défaire de lui d'une façon si honorable, je cours à l'auberge, je lui conte le fait et lui donne la lettre en lui promettant de ne pas l'abandonner dans le cas où le doyen ne le recevrait pas bien. Lui ayant trouvé une bonne voiture, je le fis partir le lendemain à la pointe du jour. Quatre jours après, Balbi m'écrivit que le doyen l'avait reçu à souhait, qu'il l'avait logé chez lui, qu'il l'avait habillé en abbé, qu'il l'avait présenté au prince-évêque de Darmstadt et qu'il l'avait fait assurer par les magistrats de la ville. En outre, le doyen lui avait promis de le garder chez lui jusqu'à ce qu'il eût obtenu de Rome sa sécularisation et la liberté de retourner à Venise; car, dès qu'il ne serait plus moine, il ne serait plus coupable auprès du tribunal des inquisiteurs d'État. Le père Balbi finissait la lettre en me disant de lui envoyer quelques sequins pour ses menus plaisirs; car il était trop noble pour demander de l'argent au doyen, qui, disait l'ingrat, ne l'était pas assez pour lui en offrir. Je ne lui répondis pas.

Resté seul et tranquille, je pensai sérieusement à rétablir ma santé; car tout ce que je venais de souffrir m'avait donné des contractions de nerfs qui pouvaient prendre un caractère alarmant. Je me mis au régime et en trois semaines je me trouvai parfaitement bien. Dans ces entre-faites, madame Rivière vint de Dresde avec son fils et ses deux filles, elle allait à Paris pour marier l'aînée. Le fils

avait fait de bonnes études et pouvait passer pour un jeune homme accompli. La fille aînée, qui allait épouser un comédien, joignait, à la plus jolie figure qu'il fût possible de voir, le talent de la danse, jouait du clavecin en virtuose, et avait l'esprit de la société avec la meilleure grâce possible et tous les attraits de la jeunesse. Cette aimable famille fut enchantée de me revoir, et je m'estimai heureux lorsque madame Rivière, prévenant mes désirs, me fit comprendre que ma société jusqu'à Paris leur serait fort agréable. Il ne fut pas question de ma part des frais de voyage; je dus accepter le cadeau en entier. Mon projet étant de m'aller établir à Paris, ce coup de fortune me fit prévoir que le bonheur m'attendait dans la carrière d'aventurier sur laquelle j'allais me lancer dans la seule ville de l'univers où l'aveugle déesse dispense ses faveurs à ceux qui s'abandonnent à elle et qui savent en tirer parti. Je n'étais point dans l'erreur, ainsi que le lecteur le verra en temps et lieu; mais les grâces de la fortune furent inutiles, car j'ai abusé de tout par ma folle conduite. Les Plombs en quinze mois me firent connaître toutes les maladies de mon esprit; mais j'aurais eu besoin d'y faire un plus long séjour pour me fixer à des maximes capables de m'en guérir.

Madame Rivière voulait bien m'emmener avec elle; mais elle ne pouvait point différer son départ, et j'avais besoin d'une huitaine de jours pour attendre de Venise des lettres et de l'argent. Elle me promit de rester huit jours à Strasbourg, et nous convinmes que, s'il m'était possible, j'irais l'y rejoindre. Elle quitta Munich le 18 du mois de décembre.

Deux jours après son départ, je reçus de Venise la lettre de change que j'attendais. Je m'empressais de payer mes dettes, et de suite je partis pour Augsbourg, moins pour voir le père Balbi que pour avoir occasion de connaître l'aimable doyen qui m'en avait débarrassé. J'arrivai dans cette ville sept heures après mon départ de Munich, et je me rendis à l'instant chez ce généreux ecclésiastique. Il n'était pas chez lui, mais je trouvai Balbi habillé en

abbé, coiffé en cheveux, poudré à blanc, ce qui donnait un nouveau relief fort peu avantageux à sa peau couleur de marron d'Inde. Balbi n'avait pas quarante ans; mais il était laid, ayant une de ces physionomies où se peignent la bassesse, la lâcheté, l'insolence et la malice, avec cela un ton de voix et des manières parfaitement propres à repousser la bienveillance. Je le trouvai bien logé, bien servi, bien vêtu; il avait des livres et tout le nécessaire pour écrire.

Je lui fis compliment sur sa situation, l'appelant heureux, et me qualifiant de même d'avoir pu lui procurer tous les avantages dont il jouissait, et l'espérance de devenir bientôt prêtre séculier. Mais cette âme ingrate, loin de me remercier, me reprocha de m'être débarrassé adroitement de lui, et finit par me dire que, puisque j'allais à Paris, je n'avais qu'à le prendre avec moi, car à Augsbourg il s'ennuyait à mourir.

— Que voudriez-vous faire à Paris?

— Qu'y ferez-vous vous-même?

— J'y mettrai mes talents à profit.

— Et moi les miens.

— Vous n'avez donc pas besoin de moi et vous pouvez voler de vos propres ailes. Les personnes qui m'y conduisent ne voudraient probablement pas de moi si je vous avais pour compagnon.

— Vous m'avez promis de ne pas m'abandonner.

— Un homme peut-il se dire abandonné quand on le laisse avec tout ce qu'il lui est nécessaire et un avenir assuré?

— Avec le nécessaire! je n'ai pas le sou.

— Qu'avez-vous besoin d'argent? Vous avez bonne table, bon logement, habit, linge, service et tout ce qui s'ensuit. Et puis, si vous avez besoin d'argent pour vos plaisirs mignons, que n'en demandez-vous aux moines vos confrères?

— Demander de l'argent à des moines? ils en reçoivent, mais ils n'en donnent pas.

— Demandez-en à vos amis.

— Je n'ai point d'amis.

— Vous êtes à plaindre, et c'est probablement parce que vous n'avez jamais été l'ami de personne. Vous devriez dire des messes pour de l'argent ; c'est là un bon moyen de s'en procurer.

— Je ne suis pas connu.

— Il faut attendre que vous le soyez, et alors vous réparerez le temps perdu.

— Vains propos : vous me laisserez quelques sequins.

— Je n'en ai pas de reste.

— Attendez le doyen, il reviendra demain, vous pourrez lui parler et le persuader de me prêter de l'argent. Vous pourrez lui dire que je le lui rendrai.

— Je ne l'attendrai pas, car je pars à l'instant ; et du reste, fût-il présent en ce moment, je ne serais pas assez effronté pour lui dire de vous donner de l'argent, surtout après ce que cet homme généreux fait pour vous, et lorsqu'il a pu juger que vous aviez tout ce dont vous avez besoin.

Après cet aigre dialogue, je le quittai ; et, prenant la poste, je partis, fort peu satisfait d'avoir procuré un si grand bonheur à un misérable qui en était si peu digne. Je reçus au mois de mars suivant une lettre du noble et généreux doyen Bassi, dans laquelle il me rendait compte de la manière dont Balbi s'était évadé de chez lui avec une de ses servantes en lui enlevant une somme d'argent, une montre d'or et douze couverts d'argent ; il ne savait pas où il était allé.

Vers la fin de la même année, j'appris à Paris que ce malhonnête homme était allé se réfugier à Coire, chef-lieu du canton des Grisons, où il demanda à être agrégé à l'église calviniste et à être reconnu mari légitime de la dame qui était avec lui ; mais que bientôt, la communauté s'étant aperçu que le nouveau converti ne savait rien faire, on l'avait rejeté du sein de l'église de Calvin. Lorsque notre réfractaire n'avait plus eu d'argent, sa femme-servante l'ayant rossé d'importance, l'avait quitté, et lui, ne sachant plus que devenir, avait pris le parti désespéré d'aller à Bresse, ville appartenant à la république, où il

se présenta au gouverneur, en lui disant son nom, sa fuite, son repentir, en le suppliant de le prendre sous sa protection pour lui faire obtenir son pardon.

Le premier effet de la protection du podesta fut de faire mettre le repentant en prison; puis il écrivit au tribunal pour savoir ce qu'il devait en faire. Le tribunal expédia l'ordre de faire conduire le père Balbi enchaîné à Venise; et, lorsqu'il y fut arrivé, messer-grande le consigna au tribunal, qui le fit mettre sous les Plombs. Il n'y retrouva plus le comte Asquin, que le tribunal, par égard pour son grand âge, avait fait mettre aux Quatre une couple de mois après notre évasion.

Cinq ou six ans plus tard, j'appris que le tribunal, après avoir gardé ce malencontreux moine deux ans sous les Plombs, l'avait renvoyé à son couvent; que le supérieur, craignant le contact de cette brebis galeuse, l'avait relégué au couvent de l'institution près de Feltre, couvent isolé, bâti sur une éminence, mais que Balbi n'y demeura que six mois. Ayant pris la clef des champs, il alla à Rome se jeter aux pieds du pape Rezzonico, qui l'ayant absous de ses péchés, le releva de ses vœux monastiques. Balbi, devenu prêtre séculier, retourna à Venise, où il vécut dissolu et misérable. Il mourut en Diogène, moins l'esprit du Sinopéen, l'an 1783.

Je rejoignis à Strasbourg M^{me} Rivière et sa charmante famille, et j'en fus accueilli avec l'expression de la joie la plus franche. Nous étions logés à l'excellent hôtel de l'Esprit, et nous passâmes quelques jours dans cette ville au sein de la gaieté et de l'union la plus cordiale; puis nous partîmes pour la ville unique, pour l'universel Paris, dans une excellente berline, où je m'imposai le devoir de faire les frais de la gaieté du voyage, puisque je n'avais point de frais de bourse à faire. Les charmes de la demoiselle Rivière m'enchantèrent; mais j'étais humilié, et j'aurais cru manquer aux égards que je devais à une famille respectable autant qu'à la reconnaissance, si j'avais laissé percer un seul regard d'amour, ou si une seule de mes expressions avait laissé soupçonner le sentiment que j'éprouvais. Quoi-

que mon âge se prêtât peu à la chose, je crus devoir me renfermer dans le rôle de père; et je prodiguai à l'aimable famille tous les soins que l'on peut avoir quand, dans un long voyage, on veut se rendre digne d'une société aimable, d'une berline commode, d'une table délicate et d'un excellent lit.

Nous arrivâmes à Paris le mercredi 5 janvier 1757, et j'allai descendre chez mon ami Baletti, qui me reçut à bras ouverts, m'assurant que, quoique je ne lui eusse pas écrit, il m'attendait; car, ma fuite devant me faire éloigner de Venise le plus tôt possible, il ne concevait pas que je pusse choisir un autre séjour que Paris, où j'avais vécu deux années consécutives avec tous les agréments qu'il est possible de s'y procurer. La joie fut dans toute la maison dès qu'on sut que j'étais arrivé. Je n'ai jamais été plus sincèrement aimé que par cette intéressante famille. J'embrassai avec transport le père et la mère, que je retrouvai à tous égards tels que je les avais laissés en 1752; mais je fus vraiment frappé à la vue de leur fille que j'avais laissée enfant, et que je trouvais grande et bien formée. M^{me} Baletti avait quinze ans, elle était devenue belle, et sa mère l'ayant élevée avec soin lui avait donné les meilleurs maîtres et tout ce qu'une mère pleine d'esprit, de grâces et de talents peut donner à une fille chérie et douée de dispositions excellentes, vertus, grâces et talents, et ce savoir-vivre qui, dans tous les états, est, avec le tact des convenances, le premier des talents.

Après m'être procuré un joli appartement tout près de cette intéressante famille, je pris un fiacre et je me rendis à l'hôtel de Bourbon dans l'intention de me présenter à M. de Bernis, qui était alors chef ou ministre des affaires étrangères: j'avais de bonnes raisons pour fonder ma fortune sous la protection de ce ministre. J'arrive, il n'y est pas; il est à Versailles. A Paris, plus qu'ailleurs, il faut aller vite en besogne et, comme on dit vulgairement, mais très-bien, il faut battre le fer tant qu'il est chaud. Impatient de voir l'accueil que me ferait cet amant complaisant de ma belle M. M., je vais au Pont-Royal, je prends

un cabriolet, et j'arrive à Versailles à six heures et demie. Mésaventure! nos équipages s'étaient croisés en route, et le mien, de fort mince apparence, n'avait point arrêté les regards de Son Excellence. M. de Bernis était retourné à Paris avec le comte de Castellana, ambassadeur de Naples : je me disposai à retourner sur mes pas. Je remonte dans ma voiture, mais, arrivé à la grille, je vois une foule de monde courant sans ordre de tous côtés et avec les signes de la plus grande confusion, et j'entends crier à droite et à gauche :

— Le roi est assassiné! on vient d'assassiner le roi!

Mon cocher, effrayé, ne pense qu'à poursuivre son chemin ; mais on arrête la voiture, on me fait descendre, et on me fait entrer dans le corps de garde, où je vois déjà du monde, et, en moins de trois minutes, nous étions plus de vingt personnes arrêtées, toutes très-étonnées de l'être et toutes aussi coupables que moi. Je ne savais que penser, et, ne croyant pas aux enchanteurs, je croyais rêver. Nous étions là, mornes, silencieux, et nous nous entre-regardions sans oser nous parler. La surprise se peignait sur tous les traits, car chacun, tout en se sentant innocent, éprouvait de la crainte.

Nous ne fûmes pas longtemps dans cette pénible situation, car cinq minutes après un officier entra, et, après nous avoir fait poliment des excuses, il nous dit que nous étions libres.

— Le roi est blessé, nous dit-il, et on l'a porté dans son appartement. L'assassin, que personne ne connaît, est arrêté. On cherche partout M. de la Martinière.

Remonté dans ma voiture, et fort heureux de m'y voir, un jeune homme fort bien mis et d'une figure qui peignait la persuasion, s'approcha et me pria instamment de lui accorder une place en payant la moitié : malgré les lois de la politesse, je lui refusai ce plaisir. Je fis mal peut-être ; en tout autre temps je me serais fait un plaisir de lui offrir une place, mais il y a des moments où la prudence ne permet pas d'être poli. Je mis environ trois heures pour faire le trajet, et dans ce court espace de temps je fus de-

vancé par au moins deux cents courriers qui allaient ventre à terre. A chaque minute j'en voyais un nouveau, et chaque courrier criait et publiait à l'air la nouvelle qu'il portait. Les premiers dirent ce que je savais; à la fin je sus que le roi avait été saigné, que la blessure n'était pas mortelle, et enfin que la blessure était légère, et que Sa Majesté pouvait même aller à Trianon, si elle en avait envie.

Muni de cette excellente nouvelle, je me rendis chez Silvia, et je trouvai toute la famille à table, car il n'était pas encore onze heures.

— J'arrive de Versailles, leur dis-je.

— Le roi a été assassiné !

— Point du tout : il pourrait aller à Trianon ou à son Parc-aux-Cerfs s'il en avait envie. M. de la Martinière l'a saigné et l'a trouvé fort bien. L'assassin a été arrêté, et le malheureux sera brûlé, tenaillé et écartelé tout vit.

A cette nouvelle, que les domestiques de Silvia s'empressèrent de publier, une foule de voisins vinrent m'entendre; je fus obligé de répéter dix fois la même chose et le quartier me dut de passer une nuit tranquille. Dans ce temps-là, les Parisiens s'imaginaient aimer leur roi; ils en faisaient de bonne foi et par hasard toutes les grimaces; aujourd'hui, plus éclairés, ils n'aimeront que le souverain qui voudra réellement le bonheur de la nation et qui ne sera que le premier citoyen d'un grand peuple; et en cela, ce sera la France tout entière, et non Paris et sa banlieue, qui rivalisera d'amour et de reconnaissance. Quant aux rois comme Louis XV, ils sont devenus impossibles; mais s'il s'en trouvait encore, quel que fût le parti intéressé qui le prônât, l'opinion publique ne tarderait pas à en faire justice, et ses mœurs seraient flétries avant que la tombe l'eût rendu au domaine de l'histoire, que les rois et les hommes d'État ne devraient jamais perdre de vue.

CHAPITRE IX.

Le ministre des affaires étrangères. — M. de Boulogne, contrôleur général. — M. le duc de Choiseul. — L'abbé de Laville. — M. Pâris du Vernai. — Établissement de la loterie. — Mon frère arrive à Paris, venant de Dresde; il est reçu à l'Académie de peinture.

Me voilà donc de nouveau dans ce Paris, l'unique au monde, et que je dois regarder comme ma patrie, puisque je ne puis plus penser à rentrer dans celle que m'a donné le hasard de la naissance; patrie ingrate, mais que j'aime toujours en dépit de tout, soit que le préjugé qui nous attache aux lieux où se sont écoulées nos premières années, où nous avons reçu les premières impressions, ait sur nos idées et sur nos affections une puissance magique, soit qu'en effet Venise ait des charmes à nul autre pareils. Mais cet immense Paris est un lieu de misère ou de fortune, selon qu'on sait s'y prendre bien ou mal; ce sera à moi de bien saisir les aires du vent.

Paris ne m'était point étranger, mes lecteurs savent que j'y avais déjà fait un séjour de deux ans; mais je dois avouer que, n'ayant alors d'autre but que de tuer le temps, je ne m'étais occupé que de la partie essentielle des jouissances, et ma vie s'était à peu près écoulée dans le sein des plaisirs. La Fortune, que je ne m'étais point attaché à courtiser, ne m'avait point non plus ouvert son sanctuaire, et maintenant je sentais que je devais la traiter avec plus de vénération: j'avais besoin de me rapprocher des favoris qu'elle comble de ses dons. Je savais enfin que plus on se rapproche du soleil, et plus on sent les effets bienfaisants de ses émanations. Je voyais que, pour parvenir à quelque chose, j'avais besoin de mettre en jeu toutes mes facultés physiques et morales, que je ne devais pas négliger de faire connaissance avec de grands et puissants personnages, d'être maître de mon esprit, et de prendre la couleur de tous ceux à qui je verrais qu'il serait de mon

intérêt de plaire. Pour suivre avec succès le plan de conduite qui devait résulter de ces considérations, je jugeai qu'il était important que j'évitasse tout ce qu'à Paris on appelle mauvaise compagnie, que je renonçasse à toutes mes anciennes habitudes et à toutes les prétentions qui auraient pu me faire des ennemis, lesquels n'auraient pas manqué de me représenter comme un homme peu solide et peu propre à occuper des emplois de quelque importance.

Je pensais très-bien, je crois, et le lecteur, j'espère, sera de mon avis.

— Je serai, me dis-je, réservé dans ma conduite et dans mes discours, et cela me vaudra une réputation dont je récolterai les fruits.

Quant à mes besoins présents, j'étais sans inquiétude, car je pouvais compter sur une pension mensuelle de cent écus que m'enverrait mon père adoptif, le bon et généreux M. de Bragadin : cette somme devait me suffire en attendant mieux : car à Paris, quand on sait se restreindre, on peut vivre à peu de frais et faire bonne figure. L'essentiel était que je fusse toujours bien mis et décentement logé, car dans toutes les grandes villes la superficie est de rigueur : c'est toujours par elle que l'on commence à vous juger. Mon embarras ne tenait qu'aux besoins pressants du moment ; car je n'avais, pour parler net, ni habit ni linge ; en un mot, rien.

Si l'on se rappelle mes liaisons avec le ministre de France à Venise, on trouvera tout naturel que ma première idée fût de m'adresser à lui ; il était alors en bonne veine, et je le connaissais assez pour pouvoir compter sur lui.

Persuadé que le suisse me dirait que monseigneur était occupé, je me munis d'une lettre, et dès le lendemain je me rendis au palais Bourbon. Le suisse prit ma lettre et je lui donnai mon adresse ; c'était tout ce qu'il fallait, après quoi je partis.

En attendant, partout où j'allais, il fallait que je fisse la narration de ma fuite des Plombs ; cela devenait une corvée presque aussi fatigante que mon évasion l'avait été, car il me fallait deux heures pour faire mon récit, lors

même que je ne brodais sur rien ; mais ma situation voulait que je fusse complaisant envers les curieux, car je devais les croire tous mus par le plus tendre intérêt pour moi. Le plus sûr moyen de plaire en général, est assurément de supposer de la bienveillance à tous ceux à qui l'on a affaire.

Je soupai chez Silvia, et, plus tranquille que la veille, j'eus lieu de m'applaudir de toutes les marques d'amitié dont je fus l'objet. Sa fille avait quinze ans : je fus aussi charmé de son mérite qu'enchanté de ses belles qualités. J'en fis compliment à sa mère, qui l'avait élevée, et je ne pensai nullement à me mettre en garde contre l'effet de ses charmes. J'avais pris si récemment des résolutions philosophiques si bien basées ; et puis je n'étais pas encore assez à mon aise pour oser m'imaginer que je valusse la peine d'être tenté. Je me retirai de bonne heure, impatient de voir ce que le ministre me manderait en réponse à mon billet. Il ne se fit pas attendre ; j'en reçus une petite lettre à huit heures et j'y trouvai un rendez-vous pour deux heures après midi. On peut croire que je fus ponctuel, et je fus reçu par Son Excellence de la manière la plus prévenante. M. de Bernis me témoigna tout le plaisir qu'il avait de me voir victorieux et m'exprima toute la satisfaction qu'il éprouvait de se voir en état de pouvoir m'être utile. Il me dit que M. M. lui avait appris que je m'étais sauvé, et qu'il s'était flatté que ma première visite à Paris, où je ne pouvais pas manquer de me rendre, serait pour lui. Il me fit voir la lettre où M. M. lui faisait part de ma détention et celle dans laquelle elle lui apprenait mon évasion ; mais toutes les circonstances étaient controuvées et de pure imagination. M. M. était excusable, car elle n'avait pu écrire que ce qu'on lui avait dit, et il n'était pas facile d'avoir de ma fuite une version exacte. Cette charmante nonne lui disait que, n'ayant plus d'espoir de revoir l'un des deux hommes qui seuls l'attachaient à la vie et sur l'amour desquels elle pouvait compter, l'existence lui devenait à charge, et qu'elle se sentait malheureuse de ne pouvoir recourir à la dévotion. C. C. vient souvent me

voir, disait-elle, mais, hélas ! cette chère amie n'est guère heureuse avec son mari.

Je dis à M. de Bernis que les circonstances de ma fuite des Plombs, telles que notre amie les lui avait données, étant entièrement fausses, je prendrais la liberté de les lui écrire dans le plus grand détail. Il me somma de tenir ma promesse, m'assurant qu'il en enverrait une copie à M. M., et en même temps il me mit dans la main, de la meilleure grâce du monde, un rouleau de cent louis, en me disant qu'il penserait à moi, qu'aussitôt qu'il aurait à me parler il s'empresserait de me faire avertir.

Muni de fonds suffisants, je pensai de suite à ma toilette, et dès que j'eus fait les emplettes nécessaires, je me mis à l'ouvrage et huit jours après j'envoyai mon histoire à mon généreux protecteur, lui permettant d'en faire tirer autant de copies qu'il le désirerait et d'en faire tel usage qu'il lui plairait pour intéresser en ma faveur toutes les personnes qui pourraient m'être utiles.

Trois semaines après, le ministre me fit appeler pour me dire qu'il avait parlé de moi à M. Erizzo, ambassadeur de Venise, qui lui avait dit qu'il ne me ferait aucun tort, mais que, n'ayant point envie de se brouiller avec les inquisiteurs d'État, il ne me recevrait pas. N'ayant nul besoin de lui, cette réserve fut loin de me déplaire. M. de Bernis m'apprit ensuite qu'il avait donné mon histoire à M^{me} la marquise de Pompadour, qui se souvenait de moi, et il me promit de saisir la première occasion de me présenter à cette puissante dame.

— Vous pourrez, mon cher Casanova, ajouta Son Excellence, vous présenter à M. de Choiseul et au contrôleur général de Boulogne ; vous serez bien reçu, et, avec un peu de tête, vous pourrez tirer bon parti de ce dernier. Il vous donnera lui-même les lumières nécessaires, et vous verrez que *l'homme écouté est celui qui obtient*. Tâchez d'inventer quelque chose d'utile à la recette royale, en évitant les complications et les chimères ; et si ce que vous écrirez n'est pas long, je vous en dirai mon avis.

Je quittai le ministre, satisfait et reconnaissant, mais

très-embarrassé de trouver les moyens convenables pour augmenter les revenus du roi. Je n'avais aucune idée de finances, et j'avais beau torturer mon imagination, tout ce qui me passait par la tête n'aboutissait qu'à de nouveaux impôts, moyens odieux ou absurdes je les rejetais après les avoir tournés dans tous les sens.

Ma première visite fut pour M. de Choiseul dès que je sus qu'il était à Paris. Il me reçut à sa toilette, où il écrivait pendant que son valet de chambre le coiffait. Il poussa la politesse jusqu'à s'interrompre plusieurs fois pour m'adresser des questions. Mais pendant que j'y répondais Son Excellence allait son train, écrivant toujours comme si de rien n'était; et je doute fort qu'il ait pu saisir la suite de mon discours, quoique parfois il eût l'air de me regarder : il était visible que ses yeux et sa pensée n'étaient pas occupés du même objet. Malgré cette manière de recevoir son monde, moi au moins, M. de Choiseul était un homme de beaucoup d'esprit.

Quand sa lettre fut achevée, il me dit en italien que M. de Bernis lui avait conté une partie de l'histoire de ma fuite, et il ajouta :

— Dites-moi donc comment vous avez fait pour réussir.

— Monseigneur, le récit en est un peu long, il faut au moins deux heures, et Votre Excellence m'a l'air d'être pressée :

— Dites-moi ça en abrégé.

— Quelque bref que je sois, il me faudra deux heures.

— Vous me réserverez les détails pour une autre fois.

Il n'y a dans cette histoire rien d'intéressant que par les détails.

— Si fait. On peut tout raccourcir, et autant qu'on le veut, sans presque rien ôter à l'intérêt.

— Fort bien. D'après cela, j'aurais mauvaise grâce de faire la plus légère objection. Je dirai donc à monseigneur que les inquisiteurs d'État me firent enfermer sous les Plombs; qu'au bout de quinze mois et quinze jours je parvins à percer le toit; que par une lucarne à travers mille difficultés, je parvins dans la chancellerie, dont je brisai

la porte ; qu'après cet exploit, je descendis dans la place Saint-Marc, d'où m'étant rendu au port, je pris une gondole qui me transporta à terre ferme, d'où je suis venu à Paris, où j'ai l'honneur de vous faire ma révérence.

— Mais... qu'est-ce que les Plombs ?

— Monseigneur, pour expliquer cela il me faut au moins un quart d'heure.

— Comment avez-vous fait pour percer le toit ?

— Je ne vous dirai pas cela en moins d'une demi-heure.

— Pourquoi vous y fit-on enfermer ?

— Le récit en sera long, monseigneur.

— Je crois que vous avez raison. L'intérêt de l'histoire ne peut se trouver que dans les détails.

— Comme j'ai pris la liberté de le faire observer à Votre Excellence.

— Je dois aller à Versailles, mais vous me ferez plaisir si vous venez me voir quelquefois. En attendant, voyez, monsieur Casanova, en quoi je pourrais vous être utile.

J'avais été presque choqué de la manière dont M. de Choiseul m'avait reçu, et mon humeur s'en était ressentie ; mais la fin de notre colloque, et surtout le ton affectueux de ses derniers mots, me calmèrent, et je le quittai, sinon satisfait, au moins sans aigreur.

En sortant de chez ce seigneur, je me rendis chez M. de Boulogne ; et je trouvai un homme tout à fait différent du duc, tant dans ses manières que dans son costume et dans son maintien. Il m'accueillit très-poliment, et commença par me faire compliment sur le cas que M. l'abbé de Bernis faisait de moi et de mes connaissances en matière de finance. Je sentais que jamais compliment n'avait été plus gratuit, et peu s'en fallut que je ne partisse d'un éclat de rire. Mon bon génie me fit garder le sérieux.

M. de Boulogne était avec un vieillard dont tous les traits portaient l'empreinte du génie, et qui m'inspira du respect. — Communiquez-moi vos vues, me dit le contrôleur général, soit de vive voix ou par écrit ; vous me trouverez docile et prêt à saisir vos idées. Voici M. Paris du Vernai, qui a besoin de vingt millions pour son école mi-

litaire. Il s'agit de trouver cette somme sans charger l'État et sans vider le trésor royal.

— Il n'y a qu'un dieu, monsieur, qui ait le pouvoir créateur.

— Je ne suis pas un dieu, dit alors M. du Vernai, et cependant j'ai quelquefois créé ; mais tout a bien changé de face.

— Tout, lui dis-je, est devenu plus difficile, je le sais ; mais malgré les difficultés, j'ai en tête une opération qui produirait au roi cent millions.

— Combien ce produit coûterait-il au roi ?

— Rien que des frais de perception.

— C'est donc la nation qui devrait fournir le revenu ?

— Oui, sans doute ; mais volontairement.

— Je sais à quoi vous pensez.

— Cela m'étonnerait beaucoup, monsieur, car je n'ai communiqué mon idée à personne.

— Si vous n'êtes pas engagé ailleurs, faites-moi l'honneur de venir dîner demain avec moi ; je vous montrerai votre projet, que je trouve beau, mais que je crois sujet à des difficultés insurmontables. Malgré cela, nous en causerons, nous verrons. Viendrez-vous ?

— J'aurai cet honneur.

— Fort bien ; je vous attendrai à Plaisance.

Après son départ M. de Boulogne me fit l'éloge du talent et de la probité de ce vieillard. C'était le frère de M. de Montmartel, qu'une chronique secrète faisait croire père de M^{me} de Pompadour, car il aimait M^{me} Poisson en même temps que M. le Normand.

En sortant de chez le contrôleur général, j'allai me promener aux Tuileries en réfléchissant au coup bizarre que la fortune me présentait. On me dit qu'on a besoin de vingt millions ; je me vante de pouvoir en donner cent sans avoir la moindre idée de la possibilité, et un homme célèbre, rompu dans les affaires, m'invite à dîner pour me convaincre qu'il connaît mon projet ! Il y avait là quelque chose de plaisamment bizarre ; mais cela répondait assez à ma manière d'agir et de sentir. S'il pense me tirer les

vers du nez, me disais-je, je puis le défier. Quand il me communiquera son plan, il ne tiendra qu'à moi de dire qu'il a deviné ou qu'il s'est trompé, selon que je jugerai convenable d'après l'inspiration du moment. Si la matière me semble être à ma portée, je dirai peut-être quelque chose de nouveau; si je n'y entends rien, je me renfermerai dans un mystérieux silence, et parfois cela produit son effet. A tout hasard, ne repoussons pas la fortune si elle veut m'être propice.

L'abbé de Bernis ne m'avait annoncé à M. de Boulogne comme financier que pour me procurer auprès de lui un accès facile, car sans cela peut-être n'aurais-je pas été reçu. J'étais fâché de ne pas posséder au moins le jargon du métier; car avec cela bien des gens se tirent souvent d'affaire, et tel a fait son chemin qui d'abord n'en savait pas davantage. N'importe, j'étais engagé; il fallait faire bonne mine à mauvais jeu, et j'étais homme à payer d'assurance. Le lendemain je pris une voiture de remise, et, triste et pensif, je dis au cocher de me mener à Plaisance, chez M. du Vernai. Plaisance est un peu au delà de Vincennes.

Me voilà à la porte de cet homme fameux qui avait sauvé la France du gouffre où, quarante ans auparavant, le système de Law avait failli la plonger. J'entre et le trouve devant un grand feu, entouré de sept ou huit personnes auxquelles il me présente en leur déclinant mon nom et ma qualité d'ami du ministre des affaires étrangères et du contrôleur général. Ensuite il me présenta chacun de ces messieurs, donnant à chacun les titres dont ils étaient revêtus, et je remarquai qu'il y avait quatre intendants des finances. Ayant fait ma révérence à chacun je me consacrai au culte d'Harpocrate; et, sans avoir l'air trop attentif, je fus tout oreilles et tout yeux.

Le discours cependant n'avait rien de bien intéressant car on parla d'abord de la Seine, prise alors, et dont la glace avait un pied d'épaisseur. Vint ensuite la mort récente de M. de Fontenelle; puis il fut question de Damiens, qui ne voulait rien confesser, et de cinq millions que ce procès coûterait au roi. Enfin, à propos de la

guerre, on fit l'éloge de M. de Soubise, que le roi avait choisi pour commander ses armées; de là, la transition naturelle était les dépenses que cette guerre allait occasionner et les moyens de suffire à tout.

J'écoutais et je m'ennuyais, car tous leurs discours étaient si farcis de termes techniques que je n'en saisis pas bien la suite; et si le silence a jamais pu donner de l'importance à quelqu'un, ma constance pendant une heure et demie dut me faire passer aux yeux de ces messieurs pour un fort grand personnage. Enfin, au moment où le bâillement commençait à me prendre, on vint annoncer le diner, et je fus encore une heure et demie à table sans ouvrir la bouche autrement que pour faire amplement honneur à un excellent diner. Un moment après que le dessert eut été servi, M. du Vernai m'invita à le suivre dans une chambre voisine, laissant les autres convives à table. Je le suivis, et nous traversâmes une salle où nous trouvâmes un homme de bonne mine, ayant une cinquantaine d'années, et qui nous suivit dans un cabinet où M. du Vernai me le présenta sous le nom de Calsabigi. Un instant après, deux intendants des finances étant entrés, M. du Vernai me présenta en souriant et de l'air le plus affable un cahier in-folio en me disant :

— M. Casanova, voilà votre projet.

Je prends le cahier et je vois en tête : *Loterie de quatre-vingt-dix billets dont les lots, tirés au sort une fois par mois, ne pourront tomber que sur cinq numéros*, etc. Je lui rends le cahier en lui disant avec la plus grande assurance :

— Monsieur, j'avoue que c'est bien là mon projet.

— Monsieur, vous avez été prévenu, le projet est de M. de Calsabigi que voilà.

— Je suis ravi, non d'avoir été prévenu, mais de voir que je pense comme monsieur; mais si vous ne l'avez pas adopté, oserais-je, monsieur, vous en demander la raison?

— On allègue contre le projet plusieurs raisons, toutes très-plausibles, et auxquelles on ne répond que vaguement.

— Je n'en conçois, lui dis-je froidement, qu'une seule dans toute la nature ; c'est que le roi ne voulût point permettre à ses sujets de jouer.

— Cette raison, vous le sentez, ne saurait être mise en ligne de compte ; car le roi permettra à ses sujets de jouer tant qu'ils voudront ; mais joueront-ils ?

— Je m'étonne qu'on puisse en douter, pourvu que les gagnants soient certains d'être payés.

— Supposons donc qu'ils joueront lorsqu'ils seront bien sûrs qu'il y a une caisse ; mais comment faire les fonds ?

— Les fonds, monsieur, rien de plus simple. Trésor royal, décret du conseil. Il me suffit que la nation suppose que le roi est en état de payer cent millions.

— Cent millions !

— Oui, monsieur. Il faut éblouir.

— Mais pour que la France croie, ou pour faire accroire à la France que le roi peut payer cent millions, il faut supposer qu'il peut les perdre ; et le supposez-vous ?

— Oui, certes, je le suppose ; mais ce ne pourrait être qu'après qu'on aurait fait une recette d'au moins cent cinquante millions, et l'embarras alors ne serait pas grand. Connaissant la force du calcul politique, monsieur, vous ne pouvez sortir de là.

— Je ne suis pas tout seul, monsieur. Convenez-vous qu'au premier tirage même le roi puisse perdre une somme exorbitante ?

— Monsieur, j'en conviens ; mais entre l'acte et la puissance, ou entre la possibilité et la réalité, il y a l'infini, et j'ose assurer que le plus grand bonheur, pour le succès complet de la loterie, serait que le roi perdît une forte somme au premier tirage.

— Comment, monsieur ! mais ce serait un grand malheur.

— Un malheur à désirer. On calcule les puissances morales comme les probabilités. Vous savez, monsieur, que toutes les chambres d'assurances sont riches. Je vous démontrerai devant tous les mathématiciens d'Europe que, Dieu étant neutre, il est impossible que le roi ne gagne

pas un sur cinq à cette loterie. C'est le secret. Convenez-vous que la raison doit se rendre à une démonstration mathématique?

— J'en conviens. Mais dites-moi pourquoi le Castelletto ne peut point s'engager que le gain du roi sera sûr?

— Monsieur, ni le Castelletto ni personne au monde ne peut vous donner une certitude évidente et absolue que le roi gagnera toujours. Le Castelletto, au reste, ne sert qu'à tenir une balance provisoire sur un, deux, trois numéros, qui, étant extraordinairement surchargés, pourraient, en sortant, causer au tenant une perte considérable. Le Castelletto déclare alors le nombre clos, et ne pourrait vous donner une certitude de gain qu'en différant le tirage jusqu'à ce que toutes les chances fussent également pleines; mais alors la loterie n'irait pas, car il faudrait peut-être attendre des années entières: d'ailleurs, dans ce cas, il faut le dire, la loterie deviendrait un coupe-gorge, un vol manifeste. Ce qui la garantit de la possibilité d'aucun reproche déshonorant, c'est la fixation absolue du tirage une fois par mois; car alors le public est sûr que le tenant peut perdre.

— Aurez-vous la bonté de parler en plein conseil et d'y faire valoir vos raisons?

— Je le ferai, monsieur, avec beaucoup de plaisir.

— Répondrez-vous à toutes les objections?

— Je crois pouvoir le promettre.

— Voulez-vous me porter votre plan?

— Je ne le donnerai, monsieur, que lorsqu'on aura pris la résolution de l'adopter et qu'on m'aura assuré les avantages raisonnables que je demanderai.

— Mais votre plan ne peut être que le même que voici.

— J'en doute. Je vois M. Calsabigi pour la première fois, et certes, comme il ne m'a point communiqué son plan et qu'il n'a pu avoir connaissance du mien, il est difficile, sinon impossible, que nous nous soyons rencontrés sur tous les points. D'ailleurs, dans mon plan, je décide en gros ce que le roi doit gagner par an, et je le démontre d'une manière péremptoire.

— On pourrait donc livrer l'entreprise à une compagnie qui payerait au roi une somme déterminée?

— Je vous demande pardon.

— Pourquoi?

— Le voici. La loterie ne peut prospérer que par un préjugé qui doit opérer immanquablement. Je ne voudrais pas m'en mêler pour servir une société qui, dans l'idée d'augmenter le gain, pourrait penser à multiplier ses opérations, ce qui diminuerait l'affluence.

— Je ne vois pas comment.

— De mille manières que je pourrai vous détailler une autre fois et que vous jugerez comme moi, j'en suis sûr. Enfin, cette loterie, si je dois m'en mêler, doit être royale ou rien.

— M. de Calsabigi pense comme vous.

— J'en suis ravi, mais point étonné; car, en y réfléchissant, comme moi, il a dû arriver au même résultat.

— Avez-vous des personnes prêtes pour le Castellet?

— Il ne me faut que des machines intelligentes, et elles ne manquent pas en France.

— A combien fixez-vous le gain?

— A vingt pour cent pour chaque mise. Celui qui portera au roi un écu de six francs en recevra cinq, et je promets que, *ceteris paribus*, le concours sera tel que toute la nation payera au monarque au moins cinq cent mille francs par mois. Je le démontrerai au conseil, à condition qu'il sera composé de membres qui, après avoir reconnu une vérité basée sur un calcul soit physique, soit politique, ne biaiseront pas et iront droit au but dont je leur ai rendu la certitude palpable.

Je me sentais en état de pouvoir tenir parole et ce sentiment intérieur me charmait. Je sortis un instant, et lorsque je rentrai je trouvai tous ces messieurs groupés et parlant très-sérieusement du projet.

M. Calsabigi, m'abordant, me demanda avec amitié si dans mon plan j'admettais le quaterne.

— Le public, lui dis-je, doit même avoir la liberté de jouer le quine: mais dans mon plan je rends les mises

plus fortes, car les joueurs ne peuvent jouer les quaternes et le quine qu'en jouant aussi les ternes.

— Dans mon plan, me dit ce monsieur, j'admets le quaterne simple avec un gain de cinquante mille pour un.

— Il y a en France de bons arithméticiens, monsieur, et s'ils ne trouvent pas le gain égal dans toutes les chances, ils profiteront de la collusion.

M. Calsabigi me prit la main, qu'il me serra affectueusement en me disant qu'il désirait que nous pussions parler ensemble; et moi, en lui rendant le serrement de main, je lui dis que je tiendrais à honneur de faire avec lui plus ample connaissance. Là-dessus, ayant laissé mon adresse à M. du Vernai, je pris congé de la compagnie, satisfait d'avoir lu sur tous les visages que j'avais inspiré à tout le monde une idée favorable de mes moyens.

Trois jours après, M. Calsabigi se fit annoncer, et je le reçus de la manière la plus affable en lui assurant que si je ne m'étais pas encore présenté chez lui, ce n'était que par la crainte de l'importuner. Après m'avoir rendu mes politesses, il me dit que la manière verte dont j'avais parlé à ces messieurs les avait frappés, et qu'il était certain que si je voulais solliciter le contrôleur général, nous établirions la loterie, dont nous tirerions grand parti.

— Je le crois, lui dis-je; mais le parti qu'ils en retireraient eux-mêmes serait bien plus grand, et pourtant ces messieurs ne se pressent pas. Ils ne m'ont pas encore envoyé chercher; mais c'est à eux à voir, car je n'en fais pas ma principale affaire.

— Vous en aurez sans doute des nouvelles aujourd'hui, car je sais que M. de Boulogne a parlé de vous à M. de Courteuil.

— Bien; mais je vous assure que je ne l'en ai pas prié. Après avoir causé encore quelques instants il me pria le plus amicalement du monde d'aller dîner avec lui, et j'acceptai, car au fond l'invitation m'était très-agréable; puis, au moment où nous allions sortir, on vint me remettre un billet de la part de M. de Bernis, dans lequel

Vernai sera bien aise de nous voir unis. Quant aux rapports analytiques des gains égaux dans toutes les chances, je vous convaincrâi, j'espère, qu'il ne faut pas les considérer dans le quaterne.

Très-disposé à m'associer avec ces messieurs, par la raison toute-puissante que je ne pouvais pas m'en passer, mais, me donnant bien de garde de leur laisser rien soupçonner, je descendis avec son frère, qui, avant de dîner, voulut me présenter à sa femme. Je trouvai chez cette dame une vieille très-connue à Paris sous le nom de générale La Mothe, célèbre par son ancienne beauté et par ses gouttes; une autre femme surannée, qu'on appelait à Paris la baronne Blanche, et qui était encore maîtresse de M. de Vaux; une autre qu'on appelait la Présidente, et une quatrième, belle comme le jour, qu'on appelait M^{me} Razzetti, Piémontaise, femme d'un violon de l'Opéra, et qu'on disait courtisée par M. de Fondpertuis, intendant des menus.

Nous nous mîmes à table; mais j'y fis triste figure, parce que le projet de loterie absorbait toutes mes facultés. Le soir, chez Silvia, on me trouva distrait, préoccupé; et je l'étais, malgré le tendre sentiment que m'inspirait la jeune Baletti: sentiment qui prenait chaque jour une force nouvelle.

Le lendemain, deux heures avant le jour, je partis pour Versailles, où M. de Bernis me reçut gaiement, en me disant qu'il gagerait que, sans lui, je ne me serais jamais douté de mes hautes connaissances en fait de finances. — M. de Boulogne m'a dit que vous avez étonné M. du Vernai, qui est généralement considéré comme une des meilleures têtes de France. Je vous conseille, mon cher Casanova, de ne point négliger cette connaissance et de lui faire assidûment votre cour à Paris. Je puis vous assurer, au reste, que la loterie sera établie, que c'est à vous qu'on la devra et que vous devez songer à en tirer parti.

Dès que le roi sera parti pour aller à la chasse, trouvez-vous aux petits appartements; et, aussitôt que je jugerai le moment favorable, je vous présenterai à la célèbre mar-

quise. Après cela n'oubliez pas de vous rendre au bureau des affaires étrangères, et vous vous présenterez de ma part à M. l'abbé de la Ville. C'est le premier commis, et vous en serez bien reçu.

M. de Boulogne me promit qu'aussitôt que M. du Vernai lui aurait fait savoir que le conseil de l'école militaire était d'accord, il ferait paraître le décret pour l'établissement de la loterie, et il m'encouragea à lui communiquer les vues que je pourrais avoir sur les finances.

Amidi, M^{me} de Pompadour se rendit aux petits appartements avec M. le prince de Soubise, et mon protecteur s'empessa de me faire remarquer à la grande dame. S'étant approchée, après m'avoir fait une belle révérence, elle me dit que l'histoire de ma fuite l'avait beaucoup intéressée. — Ces messieurs de là-haut, me dit-elle en souriant, sont fort à craindre. Allez-vous quelquefois chez l'ambassadeur?

— La plus grande marque de respect que je puisse lui donner, madame, c'est de ne pas le voir.

— J'espère que maintenant vous penserez à vous fixer chez nous.

— Ce serait le comble de mes désirs, madame; mais j'ai besoin de protection, et je sais que dans ce pays-ci on ne l'accorde qu'au talent. Cela me décourage.

— Je crois au contraire que vous pouvez tout espérer car vous avez de bons amis. Je saisirai avec plaisir l'occasion de vous être utile.

Comme la belle marquise allait s'éloigner, je n'eus que le temps de lui balbutier l'expression de ma reconnaissance.

Je me rendis chez l'abbé de la Ville, qui me reçut à merveille et qui ne me quitta qu'après m'avoir assuré qu'aussitôt que l'occasion s'en présenterait il penserait à moi.

Versailles était un lieu par excellence, mais je ne devais m'attendre à y recevoir que des compliments et non des invitations; aussi, dès que j'eus quitté M. de la Ville, je me rendis à l'auberge pour y diner. Comme j'allais me mettre

à table, un abbé de fort bonne mine, et tels que ceux que l'on trouve en France par douzaines, m'aborda d'un air aisé en me demandant si je voulais que nous dinassions ensemble. La société d'un homme aimable ne m'ayant jamais été désagréable; j'accueillis sa demande avec politesse et dès que nous fûmes assis, il me fit compliment sur l'accueil distingué que m'avait fait M. de la Ville. — J'étais là, me dit-il, occupé à écrire une lettre, et j'ai pu entendre tout ce que l'abbé vous a dit d'obligeant. Oserais-je vous demander, monsieur, qui vous a ouvert l'accès auprès de cet aimable personnage?

— Si monsieur l'abbé met beaucoup d'importance à le savoir, je pourrai le lui dire.

— Simple curiosité.

— Et de mon côté le silence n'est que simple discrétion.

— Je vous prie de m'excuser.

— Bien volontiers.

J'avais fermé la bouche au curieux indiscret, aussi ne me parla-t-il plus que de choses indifférentes et agréables. Après le dîner, n'ayant plus rien à faire à Versailles, je me disposais à partir, lorsque l'abbé me demanda la permission de partir avec moi. Quoiqu'à la société des abbés ne vaille guère mieux que celle des filles, je lui dis que, devant aller à Paris dans une voiture publique, loin d'avoir de permission à lui donner, je verrais avec plaisir qu'il fût mon compagnon de voyage. Arrivés à Paris, après nous être promis une visite, nous nous séparâmes et je me rendis chez Silvia, où je soupai. Cette femme, aussi bonne qu'intéressante, me fit compliment sur mes connaissances et m'engagea fortement à les cultiver.

Rentré chez moi, j'y trouvai un billet de M. du Vernai, qui me pria de me rendre le lendemain à onze heures à l'école militaire, et, dès les neuf heures, Calsabigi vint me souhaiter le bon jour et me remettre de la part de son frère une grande feuille qui contenait le tableau arithmétique de toute la loterie que je pouvais exposer au conseil. C'était un calcul des probabilités opposées à des certitu-

des qui démontraient ce que je n'avais fait que motiver. La substance était que le jeu de la loterie aurait été parfaitement égal par rapport au paiement des billets gagnants si, au lieu de cinq numéros, on en tirait six. Or, n'en tirant que cinq, on acquérait la certitude mathématique de gagner vingt pour cent. Cette démonstration amenait naturellement celle-ci, que la loterie ne pourrait pas se soutenir en tirant six numéros, puisqu'il faut avant tout trouver dans les bénéfices les frais de régie, qui devaient alors se monter à cent mille écus.

La fortune semblait prendre à tâche de me pousser sur la bonne voie, car ce tableau me venait comme une bénédiction d'en haut. Bien résolu donc à suivre le bienheureux plan, et fort des instructions que j'avais eu l'air de recevoir de Calsabigi que par manière d'acquit, je me rendis à l'école militaire, où la conférence s'ouvrit aussitôt que je fus arrivé. M. d'Alembert avait été prié d'y assister en sa qualité de grand arithméticien. Il n'aurait pas été jugé nécessaire si M. du Vernai avait été seul ; mais il y avait dans le conseil des têtes qui, pour ne pas se rendre au résultat d'un calcul politique, prenaient le parti d'en nier l'évidence. La conférence dura trois heures.

Après mon raisonnement, qui ne dura guère qu'une demi-heure, M. de Courteuil résuma tout ce que j'avais dit ; ensuite on passa une heure à faire des objections, que je réfutai avec la plus grande facilité. Je leur dis que, si l'art de calculer en général était proprement l'art de trouver l'expression d'un rapport unique résultant de l'expression de plusieurs rapports, cette même définition s'appliquait au calcul moral, tout aussi exact que le calcul mathématique ; je les convainquis que, sans cette certitude, le monde n'aurait jamais eu des chambres d'assurances, qui toutes étaient riches et florissantes, et qui se moquaient de la fortune et des têtes faibles qui la craignaient.

Je finis par dire à ces messieurs, dont la plupart semblaient incertains, qu'il n'y avait pas d'homme savant et d'honneur qui fût en état de se proposer d'être la tête de cette loterie en s'engageant qu'elle gagnerait à chaque ti-

rage, et que, si quelqu'un était assez hardi que de se présenter en donnant cette assurance, ils devraient le chasser de leur présence ; car, ou il ne leur tiendrait pas parole, ou, s'il la leur tenait, il serait fripon.

Cela fit effet, car personne ne répliqua, et M. du Vernai se levant dit qu'en tout cas on serait maître de la supprimer. A cette allocution, je sentis mon affaire gagnée ; et tous les assistants, après avoir signé le procès-verbal que M. du Vernai leur présenta, prirent congé. Moi-même un instant après, je saluai M. du Vernai, qui me tendit amicalement la main, et je partis.

M. Calsabigi vint me voir le lendemain, et m'apporta l'agréable nouvelle que l'affaire était résolue et qu'on n'attendait que l'expédition du décret. — Je suis ravi du succès, lui dis-je, et je vous promets d'aller tous les jours chez M. de Boulogne et de vous faire nommer à la régie dès que j'aurai su de M. du Vernai ce qu'on m'assignera.

On sent que je ne négligeai point les démarches, car je savais que chez les grands promettre et tenir sont deux. On me proposa six bureaux de recette et je m'empressai de les accepter, plus quatre mille francs de pension sur le produit de la loterie. C'était le revenu d'un capital de cent mille francs que j'étais maître de retirer en renonçant à mes bureaux, car ce capital me tenait lieu de caution.

Le décret du conseil parut huit jours après. On donna la régie à Calsabigi avec trois mille francs d'appointements par tirage, une pension annuelle de quatre mille francs comme à moi, et le grand bureau de l'entreprise à l'hôtel de la loterie, rue Montmartre.

Les avantages accordés à Calsabigi étaient bien supérieurs aux miens ; mais je n'en fus point jaloux, car je savais tous les droits qu'il y avait.

De mes six bureaux, j'en vendis de suite cinq à raison de deux mille francs chacun ; j'ouvris avec luxe le sixième dans la rue Saint-Denis, et j'y plaçai mon valet de chambre en qualité de commis. C'était un jeune Italien très-intelligent, qui avait été valet de chambre du prince de la Catolica, ambassadeur à Naples.

On fixa le jour du premier tirage, et on publia que tous les billets gagnants seraient payés huit jours après le tirage au bureau général de la loterie.

Voulant attirer la foule à mon bureau en lui donnant un relief auquel peu d'autres pourraient prétendre, je fis afficher que tous billets gagnants signés par moi seraient payés à mon bureau vingt-quatre heures après le tirage. Cela fit que la foule des joueurs afflua chez moi, et cela augmenta considérablement mes revenus, car j'avais six pour cent de la recette. Une cinquantaine de commis des autres bureaux furent assez sots que d'aller se plaindre à Calsabigi, en lui disant que par mon opération je diminuais considérablement leur recette ; mais le régisseur les renvoya en leur disant que, pour m'attraper, ils n'avaient qu'à faire comme moi, s'ils en avaient les moyens.

Ma première recette fut de quarante mille francs. Une heure après le tirage mon commis m'apporta le registre et me montra que nous avions dix-sept à dix-huit mille francs à payer. Tous les gains étaient des extraits ou des ambes, et je lui remis les fonds nécessaires pour les payer.

Sans que j'y eusse pensé, cette mesure fit le bonheur de mon commis ; car chaque gagnant lui laissait la pièce, et certes j'étais loin d'en rien exiger.

La recette générale fut de deux millions, et la régie gagna six cent mille francs. Paris seul avait fourni quatre cent mille francs à la recette. C'était un assez bel avantage pour une première fois.

Le lendemain du tirage, je dinai avec Calsabigi chez M. du Vernai ; et j'eus le plaisir de l'entendre se plaindre d'avoir trop gagné. Paris n'avait eu que dix-huit à vingt ternes, mais, quoique petits, ils valurent à la loterie une brillante réputation, et, le fanatisme ayant commencé ses ravages, il était facile de prévoir que pour le prochain tirage la recette serait double. La guerre agréable qu'on me fit à table me mit en bonne humeur, et Calsabigi dit que, par un beau coup de tête, je m'étais assuré une rente de cent mille francs par an, mais qu'elle ruinerait tous les autres receveurs.

— J'ai souvent fait des coups pareils, dit M. du Vernai, et d'ordinaire je m'en suis bien trouvé ; d'ailleurs, chaque receveur étant le maître d'imiter M. Casanova, cela ne peut qu'augmenter la réputation d'une institution que nous lui devons comme à vous.

Au second tirage, un terne de quarante mille francs m'obligea d'emprunter de l'argent. Ma recette avait été de soixante mille ; mais, obligé de consigner ma caisse la veille du tirage, je ne pouvais payer que de mes propres fonds et je n'étais remboursé que huit jours après.

Dans toutes les grandes maisons où j'allais, et aux foyers des théâtres, dès qu'on me voyait, tout le monde me donnait de l'argent, en me priant de le jouer pour eux comme je le voudrais et de leur remettre les billets, puisque personne ne comprenait encore rien à ce jeu. Cela me fit prendre l'habitude de porter sur moi des billets de toutes les façons, ou plutôt de tous les prix, et je donnais à chacun à choisir : je retournais chaque soir chez moi les poches pleines d'or. Cet avantage était immense : c'était une sorte de privilège dont je jouissais seul, car les autres receveurs n'étaient pas des gens de la bonne compagnie et ne roulaient point carrosse comme moi : avantage immense dans les grandes villes, où l'on juge trop généralement le mérite d'un individu par le brillant qui l'entoure ; mon luxe me donnait entrée partout, et partout aussi j'avais un crédit ouvert.

Maintenant que mes lecteurs en savent assez sur le succès de ma loterie, impôt onéreux au particulier, en ce qu'il lui offre un appât presque dépourvu de réalité, mais très-profitable aux gouvernements qui exploitent en toute sûreté l'avarice ou la cupidité publiques, je n'en parlerai plus que lorsque j'aurai à en rapporter quelque chose d'important par rapport aux événements de ma vie. En attendant, retournons sur nos pas.

Il n'y avait guère qu'un mois que j'étais de retour à Paris, lorsque mon frère François, le même avec lequel j'en étais parti en 1752, y arriva, venant de Dresde avec madame Silvestre. Il avait passé dans cette ville quatre